

# Libération

## Week-end

Tony Gilroy, créateur d'«Andor»  
**«Ecrire un récit Star Wars, c'est libérateur»**

ET NOS ARTICLES RADAR, FOOD... PAGES 20-45

LUCASFILM LTD™

Libération

# TEMOIGNAGES POURQUOI LES ÉLECTEURS RN NE SE CACHENT PLUS

Dans l'espace public, les électeurs d'extrême droite assument de plus en plus ouvertement leur vote tandis que les sympathisants de gauche se voient dénigrés. Au sein des entreprises et même parmi les professeurs, les propos haineux se banalisent. **PAGES 2-4**

**Idées  
Marseille  
vu de Paris, «entre  
fascination et rejet»**

PAGES 16-17

**François  
Aux funérailles  
du pape,  
des enjeux  
très politiques**

PAGES 6-7

**Suspect de  
l'attaque de Nantes  
Un ado solitaire  
et fasciné par Hitler**

PAGE 12

(PUBLICITÉ)

**ART ROCK**

6-7-8 JUIN • 2025 • ST BRIEUC



TEXAS • FRANZ FERDINAND • PHILIPPE KATERINE  
 YELLE 20TH ANNIVERSARY • ROYAL DE LUXE • YSEULT  
 CAT POWER • BOB DYLAN '66 • LA FEMME • ANGÉLIQUE KIDJO  
 OXMO PUCCINO • KOMPROMAT • ZAMDANEALIOCHA  
 SCHNEIDER • SOLANN • LA MANO 1.9 • THEODORA  
 MYD LIVE • DOMBRANCE • ELOI • SCRATCH MASSIVE  
 CLAUDE • JUNIOR • POGO CAR CRASH CONTROL  
 SEXTILE • ROCK'N TOQUES...



## EDITORIAL

Par  
DOV ALFON

## Effroi

Dans l'espace public, au travail, dans les transports ou même dans des dîners en ville, il est de moins en moins rare d'entendre des propos réactionnaires, voire ouvertement racistes, sexistes, homophobes. Pire : il est de plus en plus légitime d'accepter ces propos, de ne pas rappeler immédiatement leur illégitimité sociale ou juridique, de hausser les épaules, de sourire bêtement ou de se taire. «*Vous allez bientôt devenir un sympathisant des rhinocéros*», note avec effroi le protagoniste de *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco, peu rassuré par la réponse timide, «*Mais non, mais non. Je n'irai pas jusque-là.*» Et nous, en 2025, où est notre effroi ? Dans toute la France et dans toutes les couches de la société, nos journalistes ont recueilli nombre de témoignages sur le dénigrement de concepts aussi consensuels que l'égalité, la protection de la nature, la fraternité, l'indépendance de la justice. Les causes principales sont connues, de la dédiabolisation de Marine Le Pen dans les médias à l'admiration de certains politiques et journalistes pour Donald Trump. Les enquêtes de terrain des sociologues en attestent : loin d'être vécu comme stigmatisant, le soutien pour les thèses du RN est maintenant valorisé par beaucoup. Tous les secteurs sont touchés, puisque même en salle des profs on peut constater une légitimité – impensable il y a quelques années – à soutenir des théories d'extrême droite, avant d'aller donner un cours d'éducation morale et civique comme si de rien n'était. Cette re-crudescence de propos extrêmes ne peut que mener à une re-crudescence d'actes extrêmes, il est donc grand temps de se réveiller. Il nous faut refuser l'indifférence au discours sexiste, il nous faut lutter contre la banalisation du racisme, il nous faut rejeter la légitimation de l'homophobie et du mépris de l'autre. Car, depuis toujours, ce n'est pas un manque d'idées qui fait échouer la progression du mal, mais un manque de courage. ◀



Chaudronniers, Valentin et Valentin se disent «fiers» d'avoir voté RN. PHOTOS STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP



Des enfants habillés en Marianne

# Cette France où l'extrême droite est la norme

Dans un contexte politique et médiatique qui leur est de plus en plus favorable, élus et sympathisants lepénistes affichent ouvertement leurs positions. Et renvoient le stigmate à leurs contradicteurs de gauche. Un renversement inédit.

Par  
**NICOLAS MASSOL**

**I**l fallait les voir, fiers, goguenards, relâchés, poser avec cette une où s'étaient des expressions venues du plus sombre des âges : «*Parti de l'étranger*», «*anti-France*». C'était le 9 avril, en plein cœur de l'Assemblée nationale.

En soutien au magazine *Frontières*, dont l'un des principaux actionnaires est député ciottiste, allié de Marine Le Pen, les parlementaires du Rassemblement national se sont déversés dans le Palais-Bourbon, agitant comme un tract le dernier numéro de ce trimestriel et de son enquête, hérissée de fautes d'orthographe, sur La France insoumise.

Arrivés cravatés en 2022, timides, débordants d'éléments de langage républicains et soucieux de paraître «constructifs», voilà les lepénistes assez à l'aise pour reprendre les slogans de l'Action française et de l'extrême droite la plus traditionnelle. Celle qui voyait chez les Juifs, les protestants, les francs-maçons et les «métèques» les «quatre Etats

confédérés de l'anti-France», inassimilables à la nation et travaillant à sa perte.

Une telle épiphanie n'aurait pas été possible si le climat politique et culturel n'avait pas tourné ces derniers temps. Un cadre RN rappelle qu'avant eux, l'ancienne porte-parole du gouvernement Attal, Prisca Thevenot, avait décerné à LFI la «médaille d'or de l'anti-France», s'insérant parmi ces macronistes qui, par cynisme, inculture ou conviction, reprennent des expressions jusque-là honteuses. Il y a cette autre feuille d'extrême droite, *le Journal du dimanche*, qui publie un article intitulé : «*Fin de vie : la franc-maçonnerie à l'œuvre pour faire adopter l'euthanasie*», après avoir comparé, il y a un an, les Kanak à des zombies. Quand le chef de file des députés LR, Laurent Wauquiez, propose de déporter des OQTF (obligations de quitter le territoire français) à Saint-Pierre-et-Miquelon, il fait la une d'un troisième magazine d'extrême droite et se voit invité sur les ondes pour dérouler sa proposition. On pourrait multiplier les exemples de cet élargissement de la fenêtre d'Overton, ce concept désignant les propos considérés comme acceptables dans le débat public.

**«C'EST DEVENU COOL»**

On pourrait aussi se rassurer en lisant l'ouvrage de Vincent Tiberj, *la Droïtisation française. Mythe et réalités* (PUF), pour lequel «il n'y a pas de droitisation par en bas, chez les citoyens, mais par en haut, du côté de la scène politique et médiatique». A grand renfort de statistiques, le sociologue juge la société française plus tolérante qu'il y a un demi-siècle. Hélas, sur le terrain, les reporters de *Libé* tendent à constater l'inverse : racisme décomplexé, vote ou militantisme RN revendiqués quand l'engagement à gauche ou pour les causes féministes, anti-racistes ou environnementales se voit de plus en plus dénoncé. Comme si la honte avait changé de



pour le carnaval dans les rues de Beauvais, le 17 mars.



Oumar (à gauche) travaille dans le garage de Momo. Son ex-patron ne cachait pas son vote d'extrême droite.

camp. Il n'y a pas si longtemps, prendre position pour l'extrême droite représentait un aller sans retour. Les histoires des militants du FN-RN sont remplies de licenciements et de ruptures affectives. Cela forgeait une mentalité particulière, que le sociologue Daniel Bizeul qualifiait en 2003 dans *Avec ceux du FN* (éd. La Découverte) de «sectaire»: un «enfernement partisan [...] justifié par les réactions soupçonneuses ou hostiles de l'entourage, comme il en est pour les adeptes d'une foi controversée en butte aux sarcasmes et aux tracasseries».

Cet état d'esprit imbibe encore les cadres ayant rejoint le RN dans les années 2010. Aujourd'hui députée européenne, Mathilde Androuët se rappelle s'être sentie bien seule, dans l'amphi de Sciences-Po Aix-en-Provence, à en pincer pour Le Pen. «Aujourd'hui, c'est devenu cool de voter Bardella, estime-t-elle. Pour la jeune génération, c'est un politique mais c'est aussi un influenceur sur les réseaux sociaux. Si la honte a changé de camp, c'est grâce à cette nouvelle génération.» Les longues files des séances de dédicaces, les soirées de la branche jeune du RN dans une boîte de nuit à côté des Champs-Elysées ou sur la promenade des Anglais, à Nice, semblent accréditer ce diagnostic. Militant radical depuis cinquante ans et toujours encarté au RN, Christian Bouchet publie ces jours-ci ses mémoires dans lesquels il raconte, entre une photo de lui avec Robert Faurisson, Alain Soral ou Marine Le Pen, les vexations et mises au rebut vécues quand il était professeur. En novembre, assistant à un meeting du député RN Sébastien Chenu, près de Nantes, il en ressort avec l'impression que «les militants frontistes ne se cachent plus, ont des professions normales et tractent sans problème sur les marchés», choses impensables à son époque. Les enquêtes de terrain des sociologues en attestent: loin d'être vécu comme stigmatisant, le vote fron-

tiste est parfois valorisé, dans des régions où il domine de longue date.

#### **CERTIFIÉ LÉGITIME**

Dans le Sud-Est, où Félicien Faury a enquêté de 2016 à 2022 (dans *Des électeurs ordinaires*, publié chez Seuil), «l'extrême droite est en réalité la norme», et «ce choix électoral cesse d'être déviant» – normalisation par le nombre qui accompagne la montée d'un racisme décomplexé. Ces électeurs, écrit Faury, peuvent «souligner [le] caractère collectif et partagé – et donc collectivement certifié, légitime» de leur choix politique. La gauche et l'anti-

racisme, eux, se voient associés à «une forme de suffisance et d'hypocrisie» doublée par «des conditions de vie relativement privilégiées». Dans le nord-est du pays, constate Benoît Coquard dans *Ceux qui restent* (La Découverte), le vote RN s'inscrit dans un «conformisme vis-à-vis des générations» précédentes et représente un «positionnement politique légitime, facile à soutenir en public, bien davantage qu'un positionnement de gauche» qui peut susciter «critiques et moqueries sur le thème de la fainéantise présumée ou la naïveté de celui ou celle qui se dit de gauche».

A ce changement par le bas répond l'offensive du RN et de ses alliés politico-médiatiques pour refiler à la gauche radicale ce que Jean-Marie Le Pen, qui l'a longtemps portée, appelait la «tunique de Belzébuth». Quoi de plus efficace, pour diaboliser un camp, que de l'associer à l'antisémitisme? Le sociologue Sylvain Crépon a mené en 2023 une série d'entretiens avec une dizaine de députés RN, souvent venus de la droite, témoignant de la stratégie frontiste consistant à «faire porter le stigmate de l'antisémitisme à l'extrême gauche, et à LFI en particulier» – non, parfois, sans quelques

raisons. «Le fait d'avoir pris le pli de la lutte contre l'antisémitisme (qui est une instrumentalisation communautaire destinée à jouer les juifs contre les musulmans) est censé parachever cette stratégie de normalisation et faire en sorte que venir au RN n'a plus le même coût social qu'auparavant», explique Sylvain Crépon, qui a vu les députés «évoquer beaucoup et spontanément» le sujet de l'antisémitisme supposé de LFI. En ne saisissant pas, sans doute, le caractère intrinsèquement antijuif de l'expression «anti-France» qu'ils semblent ravis de s'être réappropriée. ♦

# A Beauvais, «en salle de pause, on entend des choses qui écoeurent»

**Qu'ils soient technicien, magasinier ou pompiste en grande surface, les salariés beauvaisiens racontent comment, au travail, les langues des électeurs du RN se délient. Devant la machine à café, les discours qui s'y opposent, eux, s'effacent.**

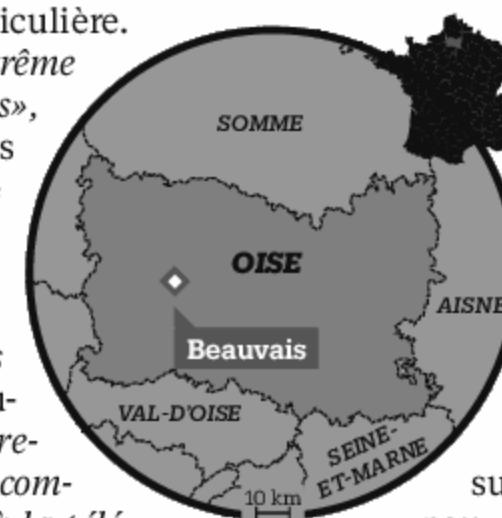
**A** Beauvais (Oise), ce jeudi d'avril, les gilets orange flashy de techniciens rehaussent le rouge brique des maisons du coin. Perché sur sa pelleteuse, Landry, 21 ans, remet d'aplomb les trottoirs de la ville où le Rassemblement national est arrivé en tête aux dernières législatives. «Ces idées me plaisent, depuis que je peux voter, je vote RN», lâche l'apprenti devant des collègues qui s'affarent. Il enchaîne: «J'en discute avec tout le monde, je n'ai pas de problème avec ça». «Et moi, j'aime toutes les origines du monde», rétorque son chef de chantier, sans préciser son orientation politique pour veiller à «préserver l'esprit d'équipe». Dans le garage d'en face, l'esprit d'équipe, c'est aussi la priorité de «Momo». Mohammed tient

ce surnom de ses salariés. «Je veux entendre rire en travaillant, on fait souvent des barbecues le week-end», sourit ce responsable de France Cars. Et pour l'un des mécanos de l'équipe, cette ambiance a une saveur particulière. «Mon ancien patron était d'extrême droite, il ne s'en cachait pas», embraye Oumar au milieu des piles de pneus. Au début de son apprentissage l'année dernière, le vingtenaire entendait quotidiennement son supérieur vouloir «chasser tous les Arabes et les noirs du pays». Oumar était «le seul noir de l'entreprise». «Mais mon ex-patron a compris que ce qu'il entendait à la télé c'était faux, et après il m'aimait bien», sourit-il, résilient, en direction de son nouveau patron.

**«Ras-le-bol».** L'heure du déjeuner approche. Les portes du Leclerc s'ouvrent au rythme des Beauvaisiens qui en sortent, sandwichs triangles à la main. A l'entrée du magasin, Emilie, hôtesse de caisse, «fume toujours sa clope ici». La mère de famille perçoit 1300 euros net par mois. «Avec mes collègues on parle du fait qu'on ne gagne pas

assez notre vie, on en a ras-le-bol que l'argent aille à ceux qui ne bossent pas», raconte l'électrice RN pour qui «se tourner vers l'extrême droite reste la dernière option». «On pense tous la même chose ici, et les clients aussi, ils nous disent qu'il faut attendre 2027», conclut-elle avant de disparaître derrière les caisses automatiques.

Si les rayons de la grande surface sont calmes, dans les rues qui jonchent la place Jeanne-Hachette, on s'active pour le lancement du Carnaval des enfants. Deux chaudronniers sont supervisés par des agents municipaux. Ils s'appellent tous les deux Valentin. Ils soutiennent tous les deux Jordan Bardella. «Il est plus proche du peuple, expliquent-ils d'une même voix, il parle aux jeunes.» Quand ils ont commencé à travailler ensemble il y a un an, les Valentin ont vite parlé politique. Ils sont «fiers» d'avoir voté extrême droite aux élections européennes, et «même au boulot, ce n'est pas un sujet qui bloque». Leur voix est couverte par les premiers chants des carnavaillers qui s'approchent.



**Suite de la page 3** «La seule solution, c'est la révolution», chantent en boucle une dizaine d'enfants déguisés en Marianne (symbole de la République et de ses valeurs) pour l'occasion. Jean-Luc, un sac de courses à la main, les observe. Le pompiste en grande surface est en arrêt de travail depuis six mois à la suite d'un lourd problème de santé et il n'a pas «du tout envie d'y retourner». En plus de la «pénibilité» du métier qu'il exerce depuis quarante et un ans, avec ses collègues, l'ambiance a changé. «En salle de pause on entend des choses qui écoeurant, il y a de plus en plus de racisme, on dit que les clients sont des bougnoules», s'attriste-t-il. Pour les municipales, le Beauvaisien vote toujours à gauche, et à la dernière présidentielle, il s'est senti contraint de voter Macron au second tour. Alors quand il a entendu l'un de ses collègues dire qu'il «votait RN» à la machine à café, ils se sont disputés et il n'a plus osé parler de ses idées.

**«Portefeuille».** La fin du carnaval recrache les derniers spectateurs devant la mairie. Boris profite des derniers jours des vacances scolaires avec son fils avant de reprendre son poste de magasinier chez BigMat. Là-bas, à l'heure du déjeuner, il y a un rituel. Le 13 heures tourne et ils commentent l'actualité entre collègues. «On voit ce qu'il se passe avec le budget et on veut pouvoir toucher à notre portefeuille pour faire plaisir à nos enfants.» Pour retrouver du pouvoir d'achat, Boris et ses confrères ne voient qu'une solution : soutenir Marine Le Pen. Qu'importe sa récente condamnation, si elle ne peut pas se présenter, en 2027, ils voteront «pour le candidat du RN».

**MARGO MAGNY**

Envoyée spéciale à Beauvais

Retrouvez sur notre site deux autres reportages : **en Gironde**,

où des élus de gauche sont menacés par des militants RN, et **dans la Drôme**, où une randonnée était organisée sous le signe de l'apaisement face aux discours de haine de l'extrême droite après la mort de Thomas Perotto, poignardé en 2023.

# «Des profs ont une parole raciste décomplexée, radicale»

## Trois enseignants témoignent de la banalisation du discours d'extrême droite dans leur collège ou leur lycée.

**P**ropos sexistes, racistes, transphobes... S'ils restent minoritaires, ces discours gagnent du terrain en salle des profs, portés par un climat politique plus radicalisé. Chez les enseignants, le vote pour l'extrême droite n'est plus anecdotique : il a bondi en quinze ans, en passant de 1% à la présidentielle de 2007 à 25% en 2022, selon une enquête du chercheur au CNRS Luc Rouban. Trois professeurs racontent à *Libération* leur inquiétude face à la banalisation de propos réactionnaires au sein de leur établissement.

### «Une liste syndicale avec de vrais idéologues»

#### Hugo, 24 ans, prof dans un lycée de l'Essonne

«Il y a deux ans et demi, une liste syndicale de quatorze profs s'est présentée comme apolitique, mais on a très vite vu que plein de ses membres se rapprochaient d'un positionnement à droite, à l'extrême droite même. La deuxième année, ils étaient trente dans cette liste, avec quelques vrais idéologues à l'intérieur.

«Ça s'est traduit par des remises en cause d'actions comme pour la journée du 8 mars l'an dernier. Des élèves avaient mis des collages féministes sur les murs, c'était validé par l'administration, mais les profs de cette liste ont contesté ça en conseil d'administration. Le 17 mars, pour la journée de lutte contre les LGBTphobies, ils ont même retiré des affiches de l'Education nationale de lutte contre l'homophobie. Il y a des choses plus triviales encore. Dans le cadre de la semaine des langues, le chef cuisinier avait fait des petits panneaux pour expliquer d'où venaient les plats. Un midi, il y avait une chorba : il y était écrit que c'était un plat qu'on trouvait notamment au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, traditionnellement servi pour rompre le jeûne. Les profs de cette liste ont dénoncé un entrisme musulman, c'est ridicule.

«En salle des profs, toutes les listes syndicales ont des espaces d'affichages et sur le leur, il y avait des propos transphobes, sexistes sous la forme de longues litanies. Notre administration a fini par réagir, heureusement. Face à eux, je me suis battu de pied ferme avec quelques collègues pendant deux ans et, électoralement, ils ont bien reculé, ils sont 20 maintenant. On a tout fait pour mobiliser les collègues moins politisés, pour qu'ils

prennent la mesure de cette menace, par le biais d'AG, d'heures syndicales, de contre-affichages. J'y ai laissé des plumes parce que j'étais une bonne cible pour eux en tant que prof d'histoire-géo et queer. J'avais droit à des attaques personnelles.»

### «On est juste sidérés par certains propos»

#### Agathe (1), 40 ans, prof dans un collège de l'Aude

«Si le RN arrive au pouvoir en France, j'ai des collègues prêts à suivre les instructions. Dans mon collège, trois d'entre eux tiennent de plus en plus ouvertement un discours d'extrême droite. Ils nous ont déjà dit que des médias comme France Inter et *le Monde* véhiculaient des fake news sur Trump. Ils tiennent des propos sexistes, parfois racistes ou homophobes, transphobes. Pour la journée internationale des droits des femmes, le 8 mars, le principal a proposé une heure de vie de classe sur l'égalité filles-garçons et l'un de ces trois collègues a répondu ne pas vouloir organiser de débat là-dessus, en expliquant en avoir marre qu'on considère toujours les femmes comme des victimes. Il estime que les femmes doivent agir sans se faire remarquer et que les garçons ne peuvent plus draguer. Il est pourtant professeur d'histoire-

géo et d'enseignement moral et civique! C'est donc son devoir de transmettre ces valeurs d'égalité.

«On connaissait les positions de ces profs mais ils font bloc désormais et il y a de moins en moins de personnes pour leur répondre. Parce qu'on a souvent peu de temps en salle des profs pour se lancer dans un débat politique, qu'on n'est pas toujours préparés à argumenter ou qu'on est juste sidérés par certains de leurs propos. Je me demande si certains collègues ne commencent pas à partager leurs opinions. Ils adhèrent à des discours antiféministes, sécuritaires, critiques de l'économie – en reprenant l'expression “écologie punitive” par exemple. Pour beaucoup, quand des élèves se traitent de “PD”, ce n'est pas homophobe.»

### «Ce sont les élèves issus de l'immigration qui prennent»

#### Yaid (1), 47 ans, prof dans un lycée professionnel d'Ille-et-Vilaine

«J'ai senti une bascule au moment des gilets jaunes, en 2018. Depuis, des profs de mon lycée ont une parole raciste décomplexée, radicale, à mille lieues des valeurs républicaines. C'est complètement aberrant dans une profession comme la nôtre qui doit apprendre la tolérance aux élèves. Un collègue m'a déjà balancé que le multiculturalisme avait échoué et qu'il fallait retrouver des classes à dominante blanche.

«Dans une salle informatique, un collègue regardait un jour la vidéo d'une classe parisienne avec des élèves qui foutaient le bordel et beaucoup étaient issus de l'immigration. Il s'est tourné vers moi alors qu'il y avait d'autres profs, et m'a pris à partie juste parce que je suis issu de l'immigration, en disant : “Tu trouves ça normal? Ce sont des sauvages.”

«Face à ça, je prends sur moi, par peur de mal réagir. Mais je garde une rancœur mauvaise. Ça me fait surtout mal de voir que ces profs racistes s'en prennent à des élèves issus de l'immigration. Quand leur classe déborde, ce sont toujours eux qui prennent, et au moindre faux pas, ils peuvent être virés et ils se retrouvent après en décrochage scolaire. A côté de ça, on a aussi des classes avec des élèves qui ont un discours raciste et LGBTphobe assumé devant les profs. Ça aussi, c'est très dur.»

**CÉCILE BOURGNEUF**

## Dans le Loiret, «casseroles ou pas, j'ai aucun état d'âme, je voterai encore RN»

Près de Montargis, les électeurs d'extrême droite renouvellent leur soutien au Rassemblement national, malgré la lourde condamnation de Marine Le Pen.

**U**n dimanche gris d'avril sur le petit marché de Pannes, commune de 3 800 habitants en périphérie de Montargis (Loiret). Jordan Bardella y a raflé 47,8% des votes aux dernières européennes. On cherche en vain une voix qui se dirait un peu troublée dans ses convictions par la condamnation de Marine Le Pen pour détournement de fonds publics le 31 mars et aurait, à nouveau, le vote Le Pen «honteux».

**«Magouille».** Du haut de son camion de boucherie, Justine, la trentaine, claironne : «Ce qu'on lui reproche, beaucoup le font, tout le monde magouille! Ce jugement, pour moi, ça ne change rien du tout, je ne vote pas pour une personne, je vote pour une idée!» Pour la commerçante, l'urgence est de «redresser le pays» : «Il faut tout refaire, la justice, l'éducation, tout!» lance-t-elle en emballant un rôti. Personne n'ose la contredire dans la file d'attente. En attendant d'être servi, Alain, re-

traité, appuie : «Je ne vous dirai pas mon vote, mais enfin, il y en a d'autres qui mériteraient d'être condamnés. Avec Marine Le Pen, la justice a été partiale. On veut l'empêcher de se représenter. Sinon faudrait juger aussi Mélenchon et Bayrou!» A deux pas, au PMU, la question ne déclenche qu'un silence plutôt hostile. «Faut comprendre, dit un homme en survêtement et béquilles, les gens se méfient, ils ne voient de journalistes qu'à la télé. Ils se sentent abandonnés. Les étrangers sont de plus en plus nombreux, ils ne reconnaissent plus leurs villages.»

A quelques kilomètres, à Ladon, où le marché se tient sous la halle du XVII<sup>e</sup> siècle qui fait la fierté du village de 1400 habitants, le discours est le même. «On n'est plus chez nous. Casseroles ou pas, j'ai aucun état d'âme, je voterai encore RN. C'est les seuls à comprendre notre situation», pose calmement un jeune père, coureur, en attachant sa fille dans la voiture. Le marchand de fruits et légumes, issu de l'importante communauté turque de l'est du département, préfère ne pas donner son avis : «Je ne fais

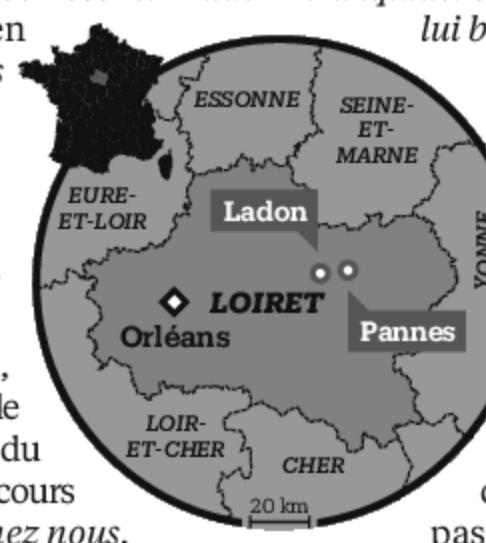
pas de politique, je sers mes clients c'est tout», sourit-il, gêné. Devant son étal, une dame de 80 ans reprend le refrain paradoxal du «tous pourris» et de «l'acharnement» contre Le Pen : «J'en ai vu défiler des politiciens, ils avaient tous des choses à se reprocher. Faut les juger tous, ou bien la laisser tranquille. On voit bien qu'ils sont contre elle pour lui barrer la route.»

**Pions.** Repris par la quasi-totalité de nos interlocuteurs, ce couplet est souvent désenchanté : «Marine est comme les autres, elle profite du système. Faut pas rêver, pour ces gens, on est des pions», soupire un cultivateur qui dit pencher «très à droite».

Paniers d'osiers au bras, un couple de quinquagénaires parisiens qui passe le week-end dans sa maison secondaire s'interroge : «On n'est pas de ce bord et on comprend pas pourquoi l'extrême droite a un tel succès ici. Oui, on croise plus d'étrangers qu'avant, mais bon, c'est quand même pas dramatique. Vous avez une explication, vous?»

**ANTOINE PECQUET**

Envoyé spécial à Pannes et Ladon (Loiret)



(1) Les prénoms ont été modifiés.

# ¡Río Loco!



30 ANS

SUPER RIO LOCO

11-15  
JUIN  
PRAIRIE  
DES FILTRES  
TOULOUSE  
2025

Lemaitre D-22-338/L-20170415-001-01-01-01-01-D-21-712-Daphne Le Wux sur Terre -Stade Matmut-BS Toulouse -Seth 977 825 803

\*showcase

KASSAV' « HOMMAGE À JACOB DESVARIEUX » • YOUSOU NDOUR & LE SUPER ÉTOILE DE DAKAR  
ANGÉLIQUE KIDJO INVITE FLAVIA COELHO, KARLA DA SILVA, PUMA CAMILLÈ  
YURI BUENAVENTURA INVITE ROBERTO FONSECA • ALONZO • JUNGELI\* • SALIF KEITA  
LENINE & SPOKFREVO ORQUESTRA • RONISIA • SYSTEMA SOLAR • KOKOROKO  
TSHEGUE • KABEAUSHÉ • GHETTO KUMBÉ • AUNTY RAYZOR • JUPITER & OKWESS  
KIRÁ & ALUMINÉ GUERRERO • MOONLIGHT BENJAMIN • MARABOUTAGE • SÔNGE...

Manifestation organisée dans le cadre de la Saison Brésil-France 2025

BRESIL  
FRANCE  
2025

RÉPUBLIQUE  
FRANÇAISE  
Ministère  
de la Culture

INSTITUT  
FRANÇAIS

IGR  
Instituto  
Brasileiro  
no Exterior

MINISTÈRE DES  
AFFAIRES  
ÉTRANGÈRES  
MINISTÈRE DE LA  
CULTURE

GOVERNEMENT DU BRESIL  
**BRASIL**  
UNION ET RENOUVEAU

PRÉFET  
DE LA RÉGION  
OCCITANIE  
Léonard  
Agnès  
Fournier

fip  
centre  
national  
de la musique

InfoRockuptibles  
sacem

Libération  
la culture avec  
la copie privée

Télérama'

JAZZ  
RR BRASSERIES  
BRUXELLES

tsugi

ici  
radio  
Digital

RIFFX  
Crédit Mutuel

LA DEPECHE  
Crédit Mutuel

Pass 5 jours : 32 €  
[rio-loco.org](http://rio-loco.org)

Villes pour  
tous

TOULOUSE  
CITY OF MUSIC  
unesco

toulouse  
métropole

MAIRIE DE TOULOUSE

# Funérailles du pape François

## Par la grâce d'adieu

Cortège dans Rome, 130 délégations étrangères, rencontres diplomatiques délicates... Les funérailles du souverain pontife, ce samedi, s'inscrivent dans une longue tradition populaire et politique.

Par  
**BERNADETTE SAUVAGET**  
 Envoyée spéciale à Rome

**C**es derniers jours, le ciel romain est régulièrement survolé par des hélicoptères ; des toilettes provisoires ont été installées un peu partout dans la ville, pratiquement en état de siège. Rome attend plusieurs centaines de milliers de personnes ce samedi pour rendre un dernier hommage au pape François, un rendez-vous populaire et diplomatique.

### Les funérailles de François innovent-elles ?

A la marge seulement pour ce qui est de la cérémonie des funérailles proprement dite sur la place Saint-Pierre, très codifiée. En revanche, le pape François, d'une nature assez non conformiste, a décidé qu'il ne serait pas inhumé dans la basilique Saint-Pierre, contrairement à ses cinq prédécesseurs. Le jésuite argentin a choisi Sainte-Marie-Majeure, dans le centre de Rome.

Il était très attaché à cette basilique, s'y rendant avant et après chacun de ses voyages. Aussitôt les funérailles terminées sur la place Saint-Pierre, la dépouille de François sera transférée à Sainte-Marie-Majeure, distante de 4 km du Vatican, traversant une partie du centre de Rome, passant à proximité notamment du Colisée. Ce sera l'un des grands moments d'hommage à François. «*Les Romains sont très attachés au pape, y compris les anticléricaux*», expli-

que Patrick Valdrini, ancien protecteur de l'université du Latran, rappelant que les Italiens se définissent d'abord comme Piémontais, Toscans ou Siciliens. Pour les Romains, la figure du pape symbolise, comme au temps des Etats pontificaux, l'identité de la ville. A la demande de François, très engagé dans la défense des pauvres et des marginalisés, un groupe de personnes en précarité sera présent à son arrivée à Sainte-Marie-Majeure où il a tenu à les mettre à l'honneur.

### Pourquoi Trump vient-il aux funérailles du pape ?

Ces jours-ci, un photomontage fait le bonheur des réseaux sociaux, moquant un J.D. Vance revêtu d'une soutane rouge de cardinal, posant une mitre sur la tête de Donald Trump, habillé, lui, en pape. Au-delà de l'anecdote, la plaisanterie met au jour les questions soulevées par la présence de Donald Trump, le dirigeant politique avec lequel François a le plus publiquement bataillé. L'un des grands der-

Des questions [sont] soulevées par la présence de Trump, avec lequel François a bataillé. «Il a compris que c'était le lieu où il fallait être», commente un observateur.



niers actes du pontificat bergoglien a été la lettre envoyée, le 10 février, aux évêques américains, promouvant la dignité universelle de chaque être humain, en frontale opposition avec la politique d'expulsion massive des migrants de la nouvelle administration américaine.

«Trump a compris que c'était le lieu où il fallait être», commente un observateur averti de la vie au Vatican. Pendant quelques heures, Rome est en effet, ce samedi, le centre du monde, un peu à la manière de ce que fut la réouverture de Notre-Dame, le 8 décembre. La présence



**La dépouille du pape François, exposée au public au Vatican.**

PHOTO DENIS ALLARD LEEXTRA

d'une cinquantaine de chefs d'Etat, parmi lesquels Emmanuel Macron et Volodymyr Zelensky, une dizaine de monarques, des délégations de 130 pays, signe de l'importance de l'événement. Ce fut le cas aussi pour les funérailles, il y a vingt ans, de Jean-Paul II. Ce qui laisse augurer

des rencontres diplomatiques d'importance, un éventuel rendez-vous, par exemple, entre Zelensky et Trump...

Le Vatican a expliqué vendredi ce que serait l'ordre protocolaire pour la cérémonie sur la place Saint-Pierre. Pour ce qui est des chefs d'Etat, ils seront placés, comme il est d'usage, par ordre alphabétique. Mauvaise pioche pour Trump qui, avec son «T», devrait être noyé dans la masse des dirigeants de la planète. Il n'empêche, la nouvelle internationale réactionnaire a, dans les faits, de fortes accointances avec les milieux catholiques identitaires et ultra-conservateurs, des alliés objectifs dans nombre de dossiers, comme la remise en cause des droits LGBT+ et le combat contre l'IVG. Trump et Vance rêvent-ils de peser sur le prochain conclave? Au regard de ce que fut le pontificat de François et des conflits qui enflamme la planète, nul doute que la géopolitique devrait peser de tout son poids dans le choix de son successeur.

### Comment les cardinaux préparent-ils le prochain conclave ?

«Je l'aborde dans la sérénité, assure à Libération le cardinal François Bustillo, l'évêque d'Ajaccio, au sujet du choix du prochain pape. Nous ne voterons pas en fonction de notre passeport, d'intérêts ou selon des critères affectifs, non pas pour établir non plus des stratégies, mais en pensant au 1,4 milliard de catholiques dans le monde. Ils méritent un bon pape!» Depuis la mort de François, les cardinaux déjà arrivés ou vivant à Rome se rencontrent, chaque matin, pour les congrégations générales, les réunions qui permettent d'expédier les affaires courantes et de préparer le conclave. «Dans les faits, il a déjà démarré, il y a plusieurs semaines», estime l'un des meilleurs experts italiens du Vatican. L'hospitalisation de François a précipité les choses. Même si chacun savait que le pontificat était entré dans sa dernière phase, les concertations n'avaient pas encore commencé.

Les congrégations générales ont pour but de dresser un état de l'Eglise catholique et dessiner une sorte de profil pour le successeur de François, de dresser aussi un bilan du pontificat. Ce qui pourrait mettre en difficulté des favoris, tel que le secrétaire d'Etat, Pietro Parolin, attendu de pied ferme par l'aile conservatrice sur deux ou trois sujets brûlants comme le dossier assez explosif des relations avec la Chine. Pour le moment, aucune date n'est fixée pour le conclave, qui doit avoir lieu au maximum trois semaines après la mort du pape. Par décence, l'usage veut que cette décision soit communiquée seulement après les funérailles. Quoi qu'il en soit, les cardinaux ont besoin de temps au moins pour se connaître entre eux. Pendant son pontificat, François les a très peu réunis. De l'avis général, le conclave qui s'annonce est incertain, difficile même; ce qui implique des négociations avant l'entrée dans la Sixtine pour éviter une situation de blocage. ◆

# Avant le conclave, imbroglio autour de deux cardinaux

**Entre Philippe Ouédraogo, dont l'âge, récemment modifié, lui permet de faire partie du collège d'électeurs, et la condamnation pour corruption de son collègue désormais déchu Angelo Becciu, le scrutin papal, prévu début mai, fait des remous au Vatican.**

L'affaire est une grosse épine dans le pied des cardinaux. Faut-il ou non laisser entrer dans la chapelle Sixtine le cardinal Angelo Becciu et le laisser voter lors du conclave, début mai? Le proscrit se bat bœuf et ongles pour faire valoir ses droits. Ancien substitut de la secrétairerie d'Etat, Angelo Becciu a été l'un des plus proches collaborateurs du pape François, qu'il a guidé, selon un des meilleurs experts du Vatican, dans les arcanes de la curie romaine après son élection. Mais le jésuite argentin l'a déchu de ses droits de cardinal lors d'une audience dramatique en septembre 2020.

Angelo Becciu est, en effet, l'un des protagonistes d'une affaire immobilière, celle de l'achat d'un immeuble à Londres qui a coûté une centaine de millions d'euros au Vatican, des intermédiaires véreux ayant fait les poches au passage de l'Eglise catholique. A la suite d'un long procès qui s'est tenu au Vatican, Angelo Becciu a été condamné en décembre 2023 à cinq ans et demi de prison. Le Sarde a fait appel.

**Adversaire.** Ces dernières années, le pape François a, semble-t-il, fait preuve de clémence à son égard, lui permettant de participer à des événements théoriquement réservés aux cardinaux. Comme s'il le réintégrait dans ses fonctions. François,

qui en avait l'habitude, a ainsi laissé planer une certaine ambiguïté.

Autre hic: il n'y a aucun décret officiel du pape connu à ce jour destituant Becciu de ses fonctions. Fort de cette situation, le Sarde a demandé à participer au conclave. Le porte-parole du Vatican, Matteo Bruni, a indiqué vendredi matin que les congrégations générales (les réunions préparatoires au conclave réservées aux cardinaux) étudieraient la question «après les funérailles du pape François». «Il n'est pas exclu non plus que le pape François ait laissé une lettre indiquant ses volontés à ce sujet. Celle-ci pourrait être transmise, en temps utile, aux congrégations générales», estime Patrick Valdrini, expert en droit canonique (le droit de l'Eglise catholique).

Au cas où il serait exclu du conclave, Angelo Becciu, devenu un farouche adversaire de François et connaissant parfaitement les débuts et les secrets de son pontificat, risquerait, selon un diplomate à Rome, de faire du bruit à l'extérieur de la Sixtine. Ce que déteste par nature le monde feutré du Vatican.

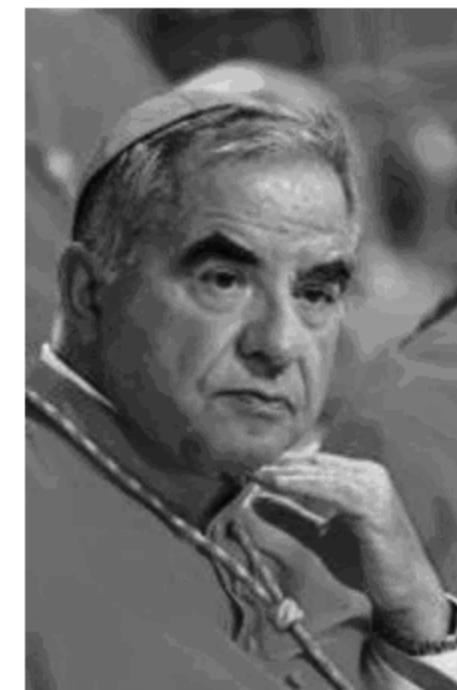
Le cas Becciu n'est pas le seul à poser question. L'histoire du cardinal burkinabé Philippe Ouédraogo ne manque pas de sel non plus. A-t-il 79 ans, comme il le prétend et comme l'atteste son passeport? Ou bien 80 ans, comme le mention-

ment encore quelques vieilles pages traînant sur Internet? A 79 ans, Philippe Ouédraogo accède sans contestation possible au conclave, qui se tiendra dans la chapelle Sixtine. Mais s'il a un an de plus, il aurait dû se contenter des réunions préparatoires. Cette règle a été établie en 1970 par le pape Paul VI. Dès qu'un cardinal devient octogénaire, il est lui interdit d'entrer dans la chapelle Sixtine pour voter.

**«Who's Who».** En fait, il semble que la date de naissance de Philippe Ouédraogo ait effectivement varié. Cette affaire rocambolesque a été révélée en février par Hendrik Munsterman, le vaticaniste du quotidien néerlandais *Nederlands Dagblad*. Le journaliste avait débusqué dans l'édition de 2024 de l'*Annuaire pontifical*, une sorte de Who's Who de l'Eglise catholique, la date de naissance du cardinal burkinabé. Il indiquait très officiellement le 25 janvier 1945. Exit donc Ouédraogo de la Sixtine! Eh bien, non... Dans l'édition suivante, il est, cette fois-ci, né le 31 décembre 1945. Le voilà donc réintégré dans le conclave.

Pour expliquer l'affaire, Philippe Ouédraogo avait répondu au *Nederlands Dagblad*: «Dans mon village, il n'y avait ni hôpital ni école, je suis donc né à la maison.» Et le 25 janvier 1945 était, selon ses dires, une date arbitraire, donnée ultérieurement pour accéder à l'assurance maladie. Cette date avait été retenue, dans un premier temps, par le Vatican. «Il semble qu'une pièce d'identité soit arrivée entre-temps», a tenté d'expliquer, il y a quelques semaines, le porte-parole Matteo Bruni, un tantinet embarrassé. Les autorités burkinabé ont, elles, confirmé que la date de naissance indiquée sur le passeport du cardinal était bien celle du 31 décembre 1945. Volant opportunément au secours de Philippe Ouédraogo.

B.S. (à Rome)



Angelo Becciu.

ALBERTO PIZZOLI. AFP



Philippe Ouédraogo.

OLYMPIA DE MAISMONT. AFP

# CANADA

## Les conservateurs plombés par le trumpisme

Largement favorite il y a encore six mois, la droite conservatrice emmenée par Pierre Poilievre pâtit de sa proximité supposée avec le président américain, devenu un repoussoir pour nombre de Canadiens. Le scrutin de ce lundi s'annonce serré face au Parti libéral, au pouvoir depuis dix ans.

### ANALYSE

Par  
**JEAN-FRANÇOIS GÉRARD**  
Correspondant à Toronto

**L**e plan de Pierre Poilievre était parfait. Presque trop. D'abord, à la sortie de la pandémie de Covid, se faire apprécier de la base conservatrice radicale, et notamment des camionneurs du «Convoi de la liberté» insurgés contre les restrictions sanitaires. Puis, à l'automne 2022, prendre la tête du Parti conservateur et marteler ensuite un message sur le coût de la vie et du logement, quand l'inflation s'envolait, tout en pilonnant Justin Trudeau dont la popularité de Premier ministre s'érodait à l'approche d'une décennie au pouvoir.

La stratégie semblait payante. En 2024, les sondages créditaient régulièrement Pierre Poilievre d'une avance de plus de 20 points, parfois même 25, sur le Parti libéral du Premier ministre Trudeau, tandis que les conservateurs raflaient des élections partielles dans des circonscriptions jugées jusqu'ici ingagnables pour eux. Même l'élection de Donald Trump en novembre pouvait encore passer pour l'amorce d'un vent de conservatisme en Amérique du Nord, qui serait favorable à la formation de droite. Mais l'échafaudage s'est effondré en moins de quatre mois. Contesté jusque

dans son camp, Justin Trudeau s'en est allé, le Parti libéral s'est doté d'un nouveau chef, Mark Carney (*lire ci-contre*), et Donald Trump s'est mis à traiter le Canada comme l'ennemi numéro un des Etats-Unis. A la menace des droits de douane se sont ajoutés ses propos méprisants sur les Canadiens et le fantasme de faire du Canada le «51<sup>e</sup> Etat» américain. Suffisant pour remobiliser l'électorat libéral et semer le doute sur les bienfaits d'une alternance avec les conservateurs, soupçonnés de collusion avec les républicains américains.

#### SLOGANS REMISÉS AU PLACARD

Pourtant, Pierre Poilievre fait tout pour se différencier d'un Donald Trump devenu toxique. La comparaison est même un peu injuste sur le fond: «Il ne se revendique pas de la droite identitaire, il n'est pas pour une fermeture totale des frontières. Il n'incarne pas non plus une droite religieuse ou sociale», estime Frédéric Boily, politologue à l'Université de l'Alberta et spécialiste du conservatisme. Économiquement, Poilievre défend le libre-échange, là où Trump ne jure que par les droits de douane, ces «tariffs» dont il s'est fait le chantre. Mais c'est plutôt le style qui rappelle le milliardaire américain. «Depuis ses débuts, il l'a développé, il a été efficace à accoler des étiquettes, des surnoms à ses adversaires», qu'il

qualifie généralement de *wackos* («cinglés»), analyse Boily. Mais il a dû remiser certains slogans. «Aujourd'hui faire campagne sur "Le Canada est brisé", on se dit que c'est trumper», poursuit le politologue.

Danielle Smith, la Première ministre de la province pétrolière de l'Alberta, dans l'ouest du pays, et autre figure montante et très à droite du parti conservateur, est la seule à s'être fait prendre en photo, souriante, à Mar-a-Lago, lors d'une visite en janvier dans la résidence de Trump. Elle en a profité pour lui demander une pause sur les droits de douane, estimant qu'ils risquaient de compliquer l'élection promise à Pierre Poilievre. Sans succès, puisque l'aluminium, les voitures ou le

pétrole canadiens sont toujours taxés. Mais la tentative a eu de quoi alimenter l'idée d'une grande alliance conservatrice des deux côtés de la frontière.

#### PROXIMITÉ À GÉOMÉTRIE VARIABLE

Mardi, pour son meeting de fin de campagne à Vaughan, en banlieue de Toronto, Pierre Poilievre n'a pas fait une seule fois référence aux Etats-Unis, ni à son président, lors de son discours d'une quarantaine de minutes. Les exportations vers le voisin du sud représentent pourtant près de 20 % de la richesse canadienne, et une profonde récession économique pourrait survenir si les tensions devaient perdurer.

Pierre Poilievre a également fait l'impasse sur les mesures un peu trumpistes de son programme: «définancer» le diffuseur public anglophone CBC, accusé d'être trop à gauche? De quoi rappeler la vendetta de Trump contre *Voice of America* ou *NPR*. Couper les financements d'universités où se tenaient des rassemblements palestiniens? Là encore, la comparaison serait peu flatteuse à l'heure où Harvard et Berkeley entament un bras de fer avec l'administration américaine. Mais sur le soutien à l'industrie pétrolière ou «une armée guidée par une culture guerrière, pas woke», la proximité se fait davantage sentir.

**En 2024, les sondages créditaient régulièrement Pierre Poilievre d'une avance de plus de 20 points, parfois même 25, sur le Parti libéral de l'ex-Premier ministre Trudeau.**





Pierre Poilievre  
en campagne  
à Montréal le 14 avril.  
PHOTO ANDREJ IVANOV. AFP

Chez ses partisans présents au rassemblement de Vaughan, en revanche, le trumpisme n'est pas nécessairement un repoussoir. «Les histoires de 51<sup>e</sup> Etat, ce sont des conneries pour faire peur aux gens. Ce que veut Trump, c'est revoir l'accord commercial avec des ajustements. Il y aura une négociation sous deux à trois mois», veut croire Alan Nusbaum, un chef d'entreprise à la retraite de 69 ans, pour qui l'actuel Premier ministre libéral aurait dû entamer le dialogue comme le font d'autres pays, plutôt que de s'opposer frontalement aux Américains. «Trump n'a pas tout à fait tort quand il dit que l'on vit sous son parapluie militaire», estime pour sa part Alan Henderson, un ancien collaborateur politique favorable à l'augmentation des

dépenses militaires. «Ce sont les politiques libérales qui font que nous sommes en position de faiblesse avec les Etats-Unis», renchérit sa fille Janice, à ses côtés. Beaucoup veulent toujours croire à une large victoire conservatrice. «Si ça pouvait être serré, ce serait déjà bien», tempère cependant Alan Henderson. Les sondages donnent effectivement un avantage constant au Parti libéral ces dernières semaines, même si l'écart tend à se resserrer. «Le score des conservateurs reste bon, mais ce qui est exceptionnel c'est qu'on pourrait avoir deux partis proches des 40%, comme si on s'approchait d'un bipartisme», analyse le politologue Frédéric Boily. Au risque de se retrouver avec un pays polarisé. A l'américaine. ◀

# Mark Carney, Premier ministre encore neuf

**Intronisé en mars, l'ex-banquier novice en politique est favori pour les élections fédérales et se distingue de Justin Trudeau en étant porté par la vague anti-Trump.**

Il est le sauveur improbable du Parti libéral au Canada. Mark Carney, qui a succédé au démissionnaire Justin Trudeau au poste de Premier ministre en mars, fait la course en tête pour les élections fédérales de lundi. Porté par un casier politique relativement vierge, et les provocations du président américain Donald Trump vis-à-vis d'Ottawa, il devrait empêcher le raz-de-marée conservateur qui paraissait, il y a quelques mois seulement, inéluctable. Le voici donc qui coupe l'herbe sous le pied de ses principaux adversaires. Pierre Poilievre, le chef des conservateurs, mais aussi Yves-François Blanchet, le chef du Bloc québécois (indépendantiste), qui compare le Premier ministre à «une boîte de Pandore»: «On a l'impression qu'on le découvre chaque jour un peu plus.» Comme les conservateurs dans le reste du pays, le parti souverainiste paie lourdement l'ascension éclair de Mark Carney.

**Paradis fiscaux.** Là où le Bloc caracolait en tête à 35% d'intentions de vote au Québec sous Justin Trudeau, le voici revenu autour des 25%, tandis que les libéraux s'envolent à plus de 40%. «Mark Carney a des chiffres personnels exceptionnels, il vit une lune de miel», remarque Philippe J. Fournier, analyste de sondages et fondateur de l'aggregateur 338Canada. Ancien directeur des banques centrales du Canada (2008-2013) et d'Angleterre (2013-2020) lors de la crise financière des subprimes, puis du



Mark Carney le 10 avril. PHOTO C. OSORIO. REUTERS

Brexit, le Premier ministre se pose en économiste habitué à gérer les crises. Et promet de dompter celle avec les Etats-Unis. Et malgré quelques surprises, dont on pourrait penser qu'elles fassent dérailler sa campagne, rien ne semble l'atteindre, lui qui n'a jamais été élu. Pas même son crochet dans le privé, jusqu'en janvier dernier, lorsqu'il travaillait pour le gestionnaire d'actif canadien Brookfield. Quelques recherches ont dévoilé qu'il avait alors géré et même fondé des fonds d'investissement aux îles Caïmans et aux Bermudes, des paradis fiscaux. Rien d'illégal, mais pas vraiment dans l'air du moment très particulier que traverse le Canada, où le patriotisme économique prédomine face aux offensives commerciales des Etats-Unis. Brookfield est aussi accusé de tirer profit de l'explosion des prix du logement au Canada. En 2023, son PDG, Bruce Flatt, écrivait à ses actionnaires que la société mettait en place «des stratégies immobilières opportunistes afin de bénéficier des tensions sur le marché». Malgré des appels en ce sens, Mark Carney n'a d'ailleurs pas dévoilé ses actifs personnels, en les plaçant dans une fiducie sans droit de regard. Mais les critiques suscitées, de gauche ou de droite, tout comme celles sur son français hésitant – que les libéraux maî-

trisent d'ordinaire mieux que les conservateurs – ne semblent guère prendre. Au contraire, Mark Carney tire même à son avantage ce passage dans la finance privée. «Je comprends comment ces structures fonctionnent et j'ai la capacité de mettre en œuvre les règles nécessaires pour m'assurer que les taxes appropriées sont payées ici, au Canada», répond-il simplement. Politiquement, il s'est revendiqué «très différent de Justin Trudeau» lors des débats, plus au centre, en faveur des énergies fossiles, et assuré qu'il ne ferait «pas de nouveau programme de santé».

**Coup dur.** Sans que cela profite non plus au Nouveau Parti démocratique, plus à gauche et dont les intentions de vote chutent. Même Donald Trump semble étonnamment séduit depuis son côté de la frontière. Là où il parlait du «gouverneur Trudeau», il donne du «Premier ministre» à son successeur. Et égratigne à l'inverse Pierre Poilievre : «Ce n'est pas mon ami.» Un coup dur pour le conservateur, qui subit pourtant un effet repoussoir pour sa proximité idéologique avec Trump. Et un étonnant tremplin pour Mark Carney à l'heure de la guerre commerciale.

**J.-F.G.**  
Correspondant  
à Toronto

**Libération**  
**ABONNEZ-VOUS**

**Offre intégrale**  
**34,90€** par mois

au lieu de 76,60€  
prix de vente  
au numéro

Abonnez-vous ici



ou par téléphone  
au 01 55 56 7140  
du lundi au vendredi  
de 9H à 18H

• Le journal papier livré chez vous  
• L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Dans l'usine de la Fonderie de Bretagne, à Caudan (Morbihan) en décembre. PHOTO QUENTIN BONADÉ-VERNAULT



# Fonderie de Bretagne L'industrie a le réarmement dans le viseur

Le tribunal de commerce de Rennes a validé vendredi la reprise de l'usine de pièces automobiles par Europlasma. Le groupe français entend réorienter le site vers la production d'obus, symbole de l'intérêt récent des industriels pour l'armement dans toute l'Europe.

Par  
**JEAN-BAPTISTE CHABRAN**

**A** près quasiment un an de calvaire, les salariés de la Fonderie de Bretagne (FDB) vont pouvoir souffler un bon coup. Leur usine, construite en 1965 à Caudan, près de Lorient, est de nouveau sauvée de la faillite. Vendredi, le tribunal de commerce de Rennes a validé sa reprise par le groupe français Europlasma. Lequel entend profiter du réarmement général européen lié à

la guerre en Ukraine et du désemploi annoncé des Etats-Unis pour diversifier l'activité de la fonderie vers la production de corps d'obus.

Ce changement de main devrait se faire sans casse sociale : Europlasma, unique candidat à la reprise, a promis de garder la quasi-totalité des salariés (266 personnes sur 285) et de ne pas avoir recours à des départs contraints.

Dans le communiqué transmis à la presse vendredi après-midi, la direction actuelle de la Fonderie de Bre-

agne salue une reprise qui «va permettre de sauvegarder 266 emplois et relancer l'activité industrielle sur le site».

## DIVERSIFICATION

Elle évoque aussi «un grand soulagement pour toute l'entreprise et ses salariés». Selon elle, le projet porté par Europlasma représente «une opportunité unique car il va permettre un accroissement rapide de la production et une accélération de la diversification des activités en dehors du secteur automobile». Etant donné le caractère stratégique de cette reprise, celle-ci

se fait sous la surveillance étroite de l'Etat qui va apporter avec les collectivités locales un prêt de 7 millions d'euros, selon le projet qu'avait consulté Libération mi-avril. La reprise est aussi permise par une aide financière de 25 millions d'euros de la part de Renault, son ancien donneur d'ordres.

Désormais spécialiste des reprises de sociétés en difficulté, le PDG d'Europlasma, Jérôme Garnache-Creuil, a promis d'ajouter 15 millions d'euros à la trésorerie sur les

quatre prochaines années. Signe que le dossier était suivi de près par l'Etat, le ministre de l'Industrie et de l'Energie, Marc Ferracci, a aussitôt réagi à cette annonce avec son propre communiqué, parlant «d'une excellente nouvelle» et d'un «projet qui permettra l'accroissement de la production et l'accélération de la diversification du site notamment sur le marché de la défense». Ancienne filiale de Renault, la Fonderie de Bretagne produit aujourd'hui essentiellement des pièces en

fonte pour les suspensions et les échappements des voitures. En 2024, son activité dépendait encore à 95 % des commandes du constructeur automobile, qui avait formulé très clairement son intention de se désengager et avait précipité le placement en redressement judiciaire prononcé en janvier. Ce qui explique le prix modique (103 000 euros) que va payer Europlasma pour la cession de l'entreprise.

## VIRAGE

Pour relancer les machines et le chiffre d'affaires, le repreneur entend faire opérer un virage industriel spectaculaire et dans l'air du temps à la Fonderie de Bretagne. Il prévoit, dès cette année, de tirer près de la moitié de ses revenus de «l'industrie de défense», avec 250 000 obus dès 2025, et le double l'année suivante, quand la part de Renault dans son chiffre d'affaires ne représenterait plus que 52 % et atteindrait seulement 7 % en 2029. «Il y a un axe de développement fort sur la défense avec une demande très soutenue et insatisfaite donc oui, on va se concentrer là-dessus. C'est le seul moyen aujourd'hui de compenser l'industrie automobile», avait exposé Jérôme Garnache-Creuil après son audition par le tribunal de commerce, mi-avril. Techniquelement, ce basculement devrait s'opérer en trois ou quatre mois, prophétise-t-il. Grossièrement résumé, il suffit pour la fonderie de créer les moules pour y fondre les obus.

De son côté, la CGT, de loin la première force syndicale à FDB, reste vigilante. Satisfait d'avoir réussi à négocier sur la sauvegarde des emplois, le représentant syndical Maël Le Goff pointe quelques inquiétudes : «Ce qu'amène Europlasma pour l'instant, ce ne sont que des lettres d'intention, pas des commandes fermes.» Le syndicaliste souligne aussi qu'avec le plan mis sur la table, la fonderie pourrait rapidement retomber dans son travers de monoproduction qui a bien failli la mener à sa perte. Un point aussi relevé par le directeur de FDB, Jérôme Dupont. Mais pour lui, la fabrication de munitions va bien permettre

«de poursuivre la dynamique de diversification engagée en 2022», même «si on ne sait pas combien de temps va durer l'élan actuel dans le secteur de la défense».

Aussi spécifique soit-il, ce changement de pied industriel, de l'automobile à la défense, est malgré tout symbolique d'une tendance de fond dans l'industrie fran-

çaise. Depuis que Donald Trump est revenu au pouvoir et a clairement annoncé le désengagement américain, l'Europe et la France se mettent en ordre de bataille pour se donner les moyens d'une «économie de guerre». Des termes utilisés par Emmanuel Macron dès le mois d'avril 2024.

Le 4 mars, c'était au tour de la présidente de la Commission européenne, Ursula von der Leyen, d'annoncer un plan de 800 milliards d'euros pour «réarmer l'Europe». Une somme astronomique vue comme une manne potentielle par beaucoup d'industriels, dans un secteur qui représente 210 000 emplois et



### A la tête d'Europower, Jérôme Garnache-Creuil n'en est pas à son coup d'essai

avec sa reprise de la Fonderie de Bretagne. Multipliant les rachats d'entreprises mal en point en promettant une diversification vers le marché de l'armement, son mode de financement pose question. Notre enquête à lire sur Libération.fr.

4500 entreprises en France, déjà deuxième exportateur d'armes au monde. Surtout que, après deux années dans le vert en 2022 et 2023, la France a de nouveau perdu l'an dernier des usines et près de 11 000 emplois.

Dans ce virage vers le militaire, le cas de la Fonderie de Bretagne est ainsi de moins en moins isolé. Dans le

Nord, Valdunes, dernier fabricant de roues de ferroviaires français, aussi repris par Europower en mars 2024, s'oriente aussi doucement mais sûrement vers la production d'obus (*lire ci-bas*). Quand Eurenco, à Bergerac, annonce le retour, plus de vingt ans après l'avoir délocalisé en Suède, de sa production de poudre à canon. ▶

# Valdunes va obus de sa reconversion

**Reprise par Europower en 2024, l'entreprise du Nord spécialisée dans les roues équipant les trains de la SNCF se prépare à produire des corps creux d'obus, signant une reconversion qui n'était pas prévue au départ.**

**L**'acier vert, ce ne sera pas avant 2030 à Valdunes, spécialiste des roues ferroviaires. Place à l'industrie d'armement. C'était pourtant le cœur du projet de leur repreneur, Europower, il y a un an, avec une chaudière à combustibles solides de récupération (CSR), brûleuse des restes des déchetteries, qui fournirait en énergie l'usine sidérurgique de Leffrinckoucke, près de Dunkerque, dans un cycle vertueux et décarboné. Il y prévoit désormais l'installation d'une ligne de production de corps creux d'obus dans la lignée des Forges de Tarbes, autre propriété du groupe, qui croule sous les commandes, avec la guerre en Ukraine et la montée en puissance d'une Europe de la défense. Europower, qui collectionne les forges, et surtout les forgerons, un savoir-faire devenu rare.

**«Rumeurs».** Dans le Nord, pour l'instant, Valdunes ne voit rien venir en investissements lourds. Ni à la forge de Leffrinckoucke ni sur le deuxième site à Trith-Saint-Léger, vers Valenciennes (Nord), où les roues ferroviaires sont traitées et finies. «Le laminier à roues à la forge est en panne depuis six semaines», constate Philippe Lihouck, délégué CGT à Leffrinckoucke, sans en être vraiment surpris. L'ancien propriétaire de Valdunes, le groupe chinois MA Steel, qui a lâché les deux sites brutallement, n'a pas entretenu les lignes de production, vieillissantes. Philippe Lihouck poursuit : «Pour le projet de corps creux d'obus, pour l'instant, on n'a rien.» Il le rappelle : «A l'origine, cette possibilité n'était pas prévue clairement dans l'offre de reprise, il y avait des rumeurs chez les ouvriers, à cause des Forges de Tarbes, mais c'est tout. On a été surpris que Bizzell Europe rentre au capital de Valdunes Industries à hauteur de 25 % trois mois après

[en mai 2024, ndlr].» La filiale européenne de l'entreprise américaine Bizzell, qui travaille pour le compte de son gouvernement, a signé avec Europower un contrat de fourniture de 500 000 corps creux, pour un montant de «près 140 millions d'euros», selon le communiqué de presse.

D'après la CGT, le patron du groupe, Jérôme Garnache-Creuil, prévoit la constitution d'une filiale Valdunes Défense. L'entreprise nous précise que les études sur une ligne de production de corps creux d'obus à Leffrinckoucke sont en cours de finalisation. A propos de la chaudière CSR, il confirme les difficultés, sur l'achat du foncier prévu, et sur la hauteur de la cheminée. Mais Philippe Lihouck l'affirme, le ferroviaire restera le cœur de métier de Valdunes. Même si Grégory Hannebique, délégué CGT à Trith-Saint-Léger, s'alerte d'une faiblesse du carnet de commandes ferroviaire, dont dépend totalement pour l'instant le site du Valenciennois.

**Obsolètes.** Malgré ces inquiétudes, la reprise de Valdunes ne se passe pas si mal. «En 2024, on n'aurait perdu qu'1 million d'euros, alors qu'on a eu six mois sans activités. Cela prouve qu'on peut être rentable, même avec de faibles commandes, avec les bons prix», estime Philippe Lihouck. En 2022, le déficit d'Europower était de 15,9 millions d'euros. Grégory Hannebique confirme le redressement, grâce à la remise à plat de la partie commerciale.

«Ils ont réussi à aligner les planètes en mettant fin aux ventes à perte, l'entreprise n'a pas été dépecée de ses machines, alors que c'était une de mes craintes», explique Aymeric Robin, le président de la communauté d'agglomération de la Porte du Hainaut. «Ils ont créé 24 nouveaux emplois sur les deux sites. Ce sont des signaux plutôt satisfaisants.» Mais d'après l'élu, la deuxième étape est cruciale : absolument remporter la prochaine consultation qui va lancer la SNCF durant le premier trimestre 2025, et investir sur les chaînes de production obsolètes. Sur l'activité de défense, Aymeric Robin assume : «La situation internationale a changé. Si une diversification avec l'armement vient se greffer pour consolider l'outil industriel, je prends.»

**STÉPHANIE MAURICE,**  
Correspondante à Lille

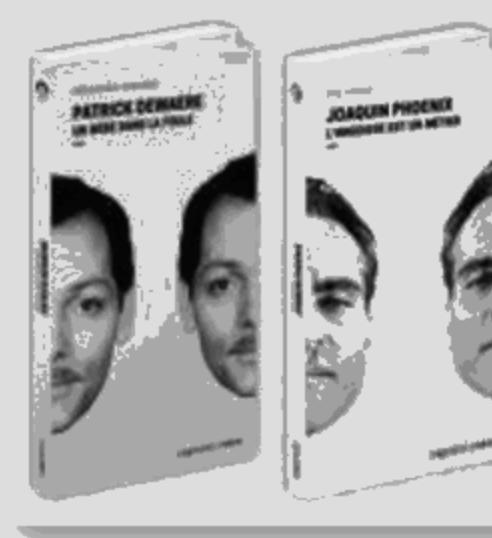
### A la tête d'Europower, Jérôme Garnache-Creuil n'en est pas à son coup d'essai

avec sa reprise de la Fonderie de Bretagne. Multipliant les rachats d'entreprises mal en point en promettant une diversification vers le marché de l'armement, son mode de financement pose question. Notre enquête à lire sur Libération.fr.

# CLUB ABONNÉS



Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux priviléges et invitations.



### LIVRE – Patrick Dewaere et Joaquin Phoenix

Deux portraits d'acteurs écorchés en quête de sens : Dewaere, météore sans véritable identité ; Phoenix, tragédien métamorphe. L'un ayant marqué le cinéma français, l'autre incarnant l'angoisse hollywoodienne.

5 exemplaires gagner



### EXPOSITION – Georges Mathieu. Geste, Vitesse, Mouvement

La Monnaie de Paris s'associe au Centre Pompidou pour proposer une rétrospective de l'artiste Georges Mathieu, inventeur de l'abstraction lyrique et artiste prolifique.

25 × 2 places à gagner



### FESTIVAL – Nuits sonores 2025

Nuits sonores est l'un des festivals urbains majeurs de la scène électronique européenne, reconnu pour son indépendance et son exigence artistique. Sa 22<sup>e</sup> édition se déroulera à Lyon du 28 mai au 1<sup>er</sup> juin. Le pionnier de la techno Jeff Mills présentera un cinémix lors d'un concert spécial exceptionnel.

4 × 2 pass et 2 × 1 place pour un concert à gagner



### FESTIVAL – Peacock Society avec Underworld, Charlotte de Witte, Brutalismus 3000...

Le festival référence des musiques électroniques revient pour sa 14<sup>e</sup> édition en mode open-air XXL avec une programmation exceptionnelle : le mythique duo Underworld de retour après 14 ans d'absence en France, la superstar Charlotte de Witte, Brutalismus 3000, KI/KI, et plus de 25 autres artistes à découvrir !

5 × 2 pass à gagner pour les 11 et 12 juillet, hippodrome Paris-Vincennes

Pour en profiter, rendez-vous sur : [www.liberation.fr/club/](http://www.liberation.fr/club/)



LIBÉ.FR

### «Lorène est venue au lycée pour apprendre et n'est pas ressortie vivante»

Journée de larmes et de silence autour de Notre-Dame-de-Toutes-Aides à Nantes, dans le quartier de Doulon, où un rassemblement était organisé par des élèves vendredi au lendemain de l'attaque qui a par ailleurs fait trois blessés. PHOTO THÉOPHILE TROSSAT

# Attaque de Nantes: un assaillant solitaire et fasciné par Hitler

**Au lendemain de l'attaque au couteau dans un lycée privé qui a coûté la vie à une adolescente de 15 ans, le procureur de la République a livré vendredi plusieurs éléments de personnalité de l'assaillant lors d'une conférence de presse.**

Par  
**LÉONARD CASSETTE**  
Envoyé spécial à Nantes et **LUDOVIC SÉRÉ**  
Photo **THÉOPHILE TROSSAT**

**T**l était un adolescent «extrêmement solitaire», «fasciné par Hitler», «à l'évidence suicidaire». Quelques heures après un rassemblement en hommage à l'élève tuée jeudi dans un collège

**L'HISTOIRE DU JOUR**

lycée privé de Nantes par un de ses camarades, le procureur de la République, Antoine Leroy, est venu éclairer le profil du mis en cause lors d'une conférence de presse, organisée vendredi. Et a décrit une scène d'horreur. L'adolescent, qui venait d'avoir 16 ans, scolarisé depuis 2021 dans l'établissement, a porté «57 coups de couteau» à sa victime, «sur le haut du corps, sur le crâne, dans la gorge». Les coups mortels auront été ceux assénés «à la veine jugulaire ainsi que la carotide». Selon les témoins, alors que la jeune fille était déjà tombée au sol, l'assaillant a continué à s'acharner sur elle.

D'après le procureur, la lycéenne de 15 ans est d'ailleurs la seule qui était véritablement ciblée par l'agresseur. Celui-ci la connaissait et, pa-

radoxalement, la décrit aux enquêteurs comme la seule avec qui il estimait pouvoir avoir «un dialogue de qualité». «Il l'appréciait», rapporte le magistrat, tout en soulignant que «l'hypothèse d'une potentielle relation affective» entre eux a été écartée. Les trois autres blessés, dont un adolescent de 16 ans qui est resté dans un état très inquiétant pendant plusieurs heures, semblent avoir été des victimes choisies «par hasard».

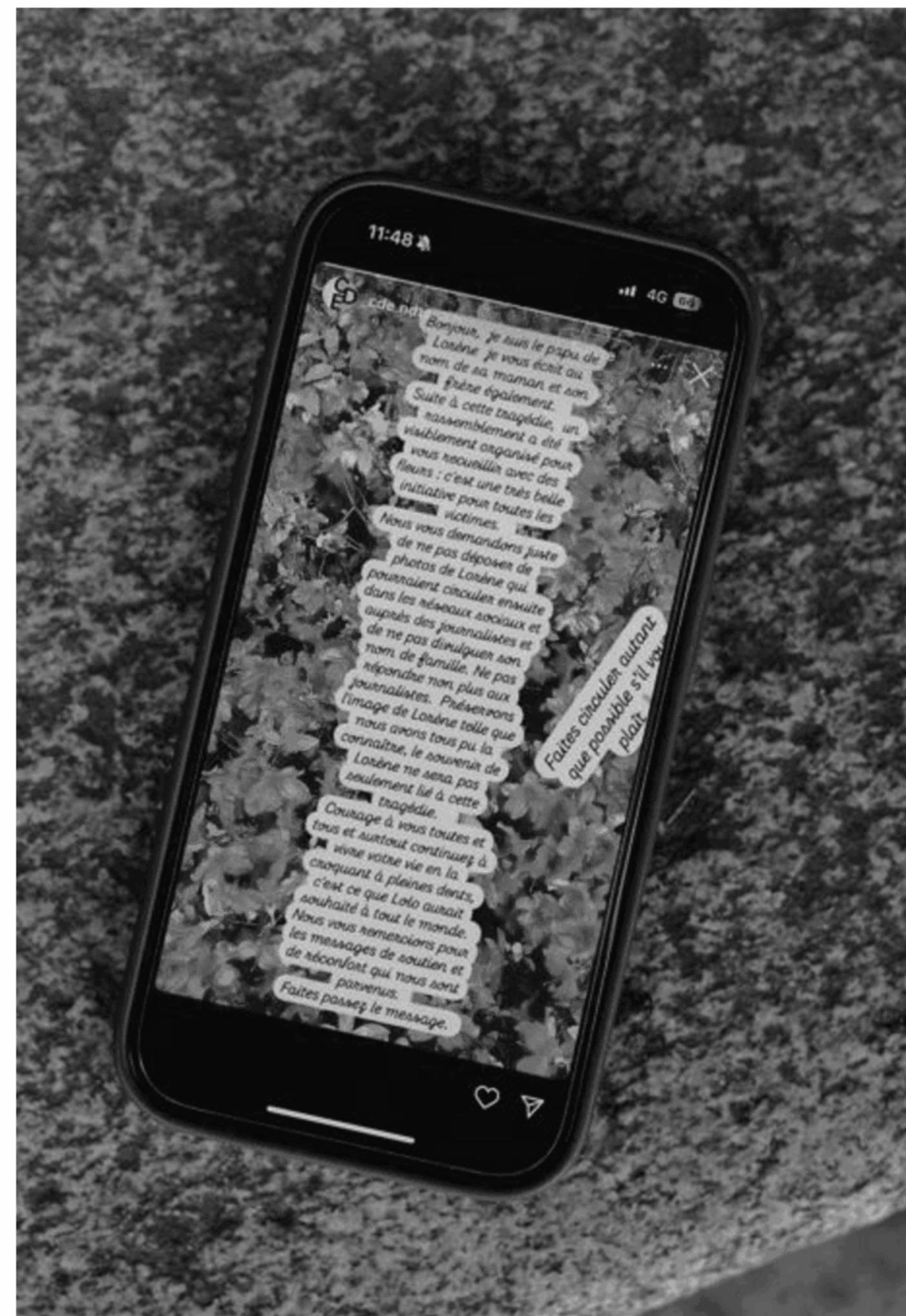
**«Suicidaire».** Fasciné par Adolf Hitler – il le dessinait en cours, selon le magistrat –, il avait été convoqué pour cela par le directeur adjoint de l'établissement la veille des vacances de Pâques. Il vivait au moment des faits avec sa mère et sa sœur mais semble, d'après l'ensemble des témoignages, «extrêmement solitaire». Ceci au point d'inquiéter sa mère, avec qui il entretient une excellente relation,

qui a accompagné son fils pour rencontrer des personnels éducatifs de la maison d'adolescents de Nantes, où il a eu six entretiens. L'adolescent était «à l'évidence suicidaire», explique Antoine Leroy lors de la même conférence de presse. Un état psychique conforté par plusieurs éléments matériels, notamment l'inscription au feutre sur les murs des toilettes, quelques instants avant son passage à l'acte, de sa volonté d'avoir «la gorge tranchée». Auprès de Libération, plusieurs élèves ou proches décrivent un jeune homme qui se sentait «mal», qui esquivait les tentatives amicales de rapprochement. Un garçon qui le côtoyait sur les réseaux sociaux décrit: «Il envoyait beaucoup de contenus de sui-

cide, d'attentat, de terrorisme... Ou des reproductions réalistes de personnes habillées comme des nazis en train d'abattre des gens à coups de fusil... Il trouvait ça sur Google, des vidéos de cartels mexicains qui décapitaient des gens. Moi, au bout de trois secondes, je quittais l'appli. Lui, il balançait ça avec des emojis qui rigolent.» Mi-avril, lors d'un appel de groupe sur Snapchat, l'agresseur aurait recommandé à son groupe d'amis de «prendre soin de [leurs] parents», tout en leur souhaitant une longue vie.

Juste avant de commettre son crime, le suspect est resté un moment, probablement un quart d'heure, dans les toilettes équipé de deux couteaux et d'un sac à dos. Il écrit aussi sur le mur qu'il estime qu'on «ignore ses mots» et souhaite qu'on «n'ignore pas sa lame». Il se rend une première fois, visage découvert, devant le pas de la porte d'une classe de seconde où se déroule un cours de mathématiques, et demande si un élève précis est présent. On lui répond que non. Il retourne alors dans les toilettes, se scarifie le front et enfile une cagoule. Il ne prononcera plus une parole de toute l'agression.

Après avoir tué sa camarade dans la première classe visitée, il pénètre dans la salle d'en face, où a lieu un cours d'anglais, et s'attaque donc au hasard à trois autres élèves. Un technicien informatique, qui a entendu l'affolement depuis le rez-de-chaussée, accourt et frappe l'agresseur avec une chaise. Le jeune homme quitte alors la salle, avant d'être coincé par ce même technicien «dans une sorte de sas», détaille le procureur. «Un dialogue s'est engagé avec le per-



A Nantes, vendredi. Un message posté par le père de la victime sur Instagram.

sonnel présent et le mis en cause, qui s'est alors calmé, a accepté de déposer le couteau et le petit canif.» Les policiers arriveront quelques minutes plus tard.

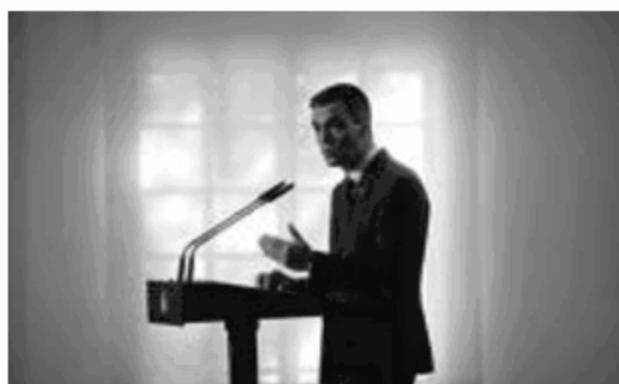
**Manifeste.** A l'heure où s'exercent encore des tentatives de récupérations politiques de l'événement, la question du mobile reste encore mystérieuse. Le manifeste partagé auprès de ses camarades quelques minutes avant de passer à l'acte ne semble pas non plus être pris au sérieux par les autorités. La prose du texte, à la fois très engagée, très enlevée mais aussi très sibylline, fait même douter de la réelle

identité de l'auteur de ces 13 pages. Le document, intitulé «L'action immunitaire», compile toute une série de réflexions sur ce que l'adolescent considère comme «un mode de vie perverti et tordu depuis sa racine».

Y sont critiqués la mondialisation, la surexploitation de la nature, la finance, le «contrôle culturel global»... En prélude, le suspect note que ces pages, dont il semble particulièrement fier, ne sont «qu'un extrait ou un résumé de [son] manifeste officiel, encore inachevé». Fait notable, il précise que «ce document ne justifie aucun acte». En garde à vue, le suspect lui-même n'a pas été capable

d'expliquer clairement son action. «Il ne donne aucun mobile mais a l'air de dire qu'il pourrait en donner plusieurs, a développé Antoine Leroy. Absolument aucun mobile n'est certain.»

L'état psychiatrique de l'adolescent, toujours très instable, n'a pas permis de continuer la garde à vue qui avait déjà été levée jeudi vers 20 heures, afin qu'il puisse être hospitalisé dans une unité psychiatrique. Vendredi, le procureur de la République estime «très probable» que le suspect soit rapidement «pris en charge par une unité psychiatrique pour adolescents suicidaires dans une autre région». ◆



LIBÉ.FR

### En Espagne, le réarmement a un coût politique pour Pedro Sánchez

Le Premier ministre espagnol, déjà constamment ciblé par la droite, a failli voir sa coalition exploser. En cause, un contrat d'armement passé avec le géant israélien Elbit Systems pour livrer quelque 15 millions de balles à la garde civile espagnole, annulé in extremis. PHOTO EUROPA PRESS. GETTY IMAGES

# Trump veut ouvrir l'extraction minière sous-marine en eaux internationales

Une catastrophe environnementale en devenir. Donald Trump a signé jeudi un décret destiné à ouvrir l'extraction à grande échelle de minéraux dans les grands fonds océaniques, y compris en eaux internationales. Une remise en cause de l'Autorité internationale des fonds marins (AIFM), théoriquement compétente en haute mer. Ce passage en force du président américain consterne les associations de protection de l'environnement, qui alertent sur les dégâts qu'aurait une telle exploitation sur les écosystèmes marins.

Le texte demande au secrétaire au Commerce, Howard Lutnick, «d'accélérer l'examen» de candidatures «et la délivrance de permis d'exploration et d'extraction» de minéraux «au-delà des jurisdictions» américaines. Il saisit également son secrétaire à l'Intérieur, Doug Burgum, pour en faire de même pour les eaux territoriales. Le décret enjoint également au secrétaire au Commerce de préparer un rapport sur «la faisabilité d'un mécanisme de partage» du produit des fonds marins. Selon un haut responsable américain, l'initiative permettrait de collec-



Donald Trump, jeudi. PHOTO CHIP SOMODEVILLA. AFP

ter un milliard de tonnes de matériaux en dix ans.

L'AIFM a pourtant juridiction sur les fonds marins des eaux internationales, en vertu d'accords que les Etats-Unis n'ont cependant jamais ratifiés. «En se lançant dans l'extraction minière en eaux internationales, à contre-pied du reste du monde, le gouvernement ouvre la voie à d'autres pays pour en faire de même», a réagi Jeff Watters, vice-président de l'ONG Ocean Conservancy, dans un communiqué. «Et cela aura des conséquences négatives pour nous tous et pour les océans dont nous dépendons», a-t-il prévenu.

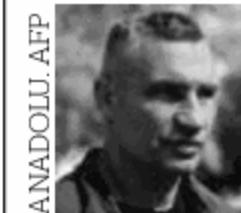
L'extraction concerne principalement les nodules polymétalliques, des sortes de

galets posés sur les fonds marins, riches en minéraux comme le manganèse, le nickel, le cobalt, le cuivre ou les terres rares. Ces dernières sont des métaux aux propriétés magnétiques très prisées pour les véhicules électriques, les panneaux solaires ou les smartphones. «Les Etats-Unis font face à un défi économique et de sécurité nationale sans précédent, à savoir la sécurisation de leurs approvisionnements en minéraux critiques sans épouser par des adversaires étrangers», fait ainsi valoir le décret de Donald Trump. L'obsession pour le retard vis-à-vis de la concurrence étrangère, notamment chinoise, ne date pas d'hier. En 2023, 31 élus au Congrès,

tous républicains, avaient adressé une lettre à l'ancien secrétaire à la Défense, Lloyd Austin, réclamant que le gouvernement Biden permette l'extraction minière sous-marine. Une demande restée lettre morte, en tout cas publiquement.

Les Etats américains se tiennent toutefois prêts à battre contre ce décret fédéral. A Hawaï, le gouverneur démocrate, Josh Green, a ratifié en juillet 2024 un texte interdisant l'extraction minière dans les eaux territoriales de cet Etat situé au beau milieu du Pacifique. De nombreuses organisations de défense de l'environnement s'opposent à la collecte de minéraux, qu'elles accusent de menacer gravement l'écosystème marin. «Trump est en train d'exposer l'un des écosystèmes les plus fragiles et méconnus à l'exploitation industrielle incontrôlée», a commenté Emily Jeffers, avocate du Centre pour la diversité biologique, rappelant que plus de 30 pays sont favorables à un moratoire. «La haute mer nous appartient à tous, a-t-elle ajouté, et la protéger est un devoir pour l'humanité.» (avec AFP)

«Un des scénarios... serait d'abandonner des territoires [ukrainiens à la Russie]. C'est injuste, mais pour la paix, une paix temporaire, peut-être que c'est une solution, temporaire.»



VITALI KLITSCHKO  
maire de Kyiv

Dans un entretien à la BBC paru vendredi, le maire de Kyiv, Vitali Klitschko, a soutenu que le président Volodymyr Zelensky pourrait être contraint d'accepter «une solution douloureuse» pour le pays, afin de faire cesser les combats. En revanche, l'Ukraine «n'acceptera jamais une occupation du pays par Moscou», a-t-il insisté. De son côté, la Russie se dit «prête» à signer un accord, à quelques «éléments spécifiques» près. Dans une interview à CBS dans la nuit de jeudi à vendredi, le ministre russe des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov, a assuré des bonnes dispositions de son camp pour la signature d'un accord, vingt-quatre heures après une nouvelle salve de tirs meurtriers de la Russie vers l'Ukraine qui ont entraîné la colère de Donald Trump à l'égard de Moscou.

Le président américain «parle d'un accord et nous sommes prêts à conclure un accord, mais certains éléments spécifiques doivent encore être peaufinés», a affirmé Lavrov. «Il y a plusieurs signes qui montrent que nous allons dans la bonne direction», a-t-il poursuivi. «La Russie gardera la Crimée. Et Zelensky comprend ça», a déclaré le président Trump dans une interview publiée vendredi par le Time, à propos de la péninsule annexée par Moscou en 2014. Dans la même interview, il répète par ailleurs que l'Ukraine est selon lui responsable du conflit déclenché par l'invasion russe en février 2022: «Ce qui a fait commencer la guerre, c'est quand les Ukrainiens ont évoqué la possibilité de rejoindre l'Otan.» (avec AFP)

### Gard Un fidèle tue un autre fidèle dans une mosquée au nord d'Alès

Un homme a été tué de plusieurs coups de couteau dans une mosquée de la Grand-Combe (Gard), a indiqué vendredi le procureur de la République d'Alès, Abdelkrim Grini. Le mobile de l'acte est pour l'heure encore indéterminé. «Deux hommes étaient seuls à l'intérieur de la mosquée, occupés à prier, lorsqu'un des deux a porté plusieurs dizaines de coups de couteau à l'autre vers 8h30 du matin, avant de le laisser pour mort et de prendre la fuite», a-t-il expliqué, précisant qu'à ce stade, l'auteur présumé n'a été «ni identifié, ni interpellé». (avec AFP)

### Pollution Un navire condamné après un dégazage grâce à des images satellites

C'est une image venue de l'espace qui a scellé leur sort: vendredi, la cour d'appel de Rouen a condamné à 80 000 euros d'amende le capitaine et l'armateur du *MT Guardians* pour une pollution maritime due à un «dégazage» d'huiles végétales. Le chimiquier avait quitté le port de Rouen direction Rotterdam le 13 janvier 2021, avec dans sa coque 5000 tonnes d'huile de colza et des résidus d'esters méthyliques d'acides gras. Selon les deux associations, c'est la première fois, en France, que la preuve d'une pollution maritime repose essentiellement sur des relevés de satellite. A.Mo.

### François Bayrou veut imposer à tous les médecins de travailler deux jours par mois dans les déserts médicaux.

A l'occasion d'un déplacement dans le Cantal, sur fond d'un appel à la grève lancé par plusieurs syndicats pour lundi, le Premier ministre a ravivé la brûlante question de la liberté d'installation des médecins. Ce «principe de solidarité» du corps médical est présenté par l'exécutif comme une alternative à la «fin de la liberté d'installations» des médecins, mesure induite dans une proposition de loi dont l'article clé a été adopté contre l'avis du gouvernement début avril par l'Assemblée, avant l'examen de la suite du texte prévu début mai.

2

Outre cette mesure, le plan présenté vendredi comprend trois autres «axes». Le premier traite de la formation. L'idée est de «permettre aux plus de jeunes possibles d'accéder aux études de santé, au plus près de leur territoire», de «recruter dans les territoires ruraux ou moins favorisés», déroule une source gouvernementale. Le gouvernement entend ainsi développer les stages en «territoires sous-denses»

pour les étudiants en médecine. Chaque département devra être pourvu d'une première année aux études de santé.

Le gouvernement veut par ailleurs confier de nouveaux actes aux autres professionnels de santé. Un patient souffrant de rhinite allergique saisonnière pourrait ainsi se rendre en pharmacie pour recevoir son traitement avec une ordonnance échue. Aussi, l'exécutif souhaite, dans le délai d'un mois, une cartographie des zones particulièrement prioritaires, dites «zones rouges». Ce travail va être confié aux agences régionales de santé afin de «définir département par département les zones les plus prioritaires» pour l'application de ce plan. (avec AFP)

### Etats-Unis Une juge arrêtée pour «entrave» à l'arrestation d'un migrant

La police fédérale américaine a arrêté la juge Hannah Dugan pour «entrave» à une opération d'arrestation d'un migrant, a annoncé vendredi le directeur du FBI, Kash Patel, marquant une escalade dans le bras de fer engagé par l'administration Trump avec l'appareil judiciaire. Après une poursuite à pied, l'homme avait finalement bien été arrêté, a indiqué le directeur du FBI. La juge a brièvement comparu devant un tribunal fédéral avant d'être remise en liberté, selon Associated Press. Sa prochaine comparution est prévue pour le 15 mai. (avec AFP)

Par  
**JULIE  
RENSON MIQUEL**

**V**a-t-on manquer de maquereaux, de harengs, de sardines ou de soles sur les étals français dans un futur proche ? Ces derniers mois, instituts de recherche et organismes délivrant les labels «pêche durable» alertent sur une baisse importante de certains stocks de poissons dans l'Atlantique Nord, en mer du Nord, en Méditerranée et en mer Noire. Début avril, l'ONG et label Marine Stewardship Council (MSC, «Conseil pour la bonne gestion des mers» en français) a mis à jour son «Good Fish Guide» annuel, dans lequel les poissons sont classés en fonction de leur degré de surpêche. Le maquereau de l'Atlantique Nord-Est y figure comme étant particulièrement à risque, voire proche d'un «point de rupture». C'est un poisson «soumis à une pression énorme du fait des activités de

pêche dans de nombreux pays et dont le stock ne sera bientôt plus en mesure de se maintenir», déplore Alice Moore, responsable du guide. La surpêche de ce petit animal au dos bleu-vert zébré de noir et au ventre nacré est devenue un «effet collatéral» marquant du changement climatique, explique Clara Ulrich, coordinatrice des expertises halieutiques à l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer (Ifremer). «Le maquereau se déplace vers le nord depuis quelques années à cause du réchauffement. Il est désormais plus abondant autour de l'Islande et de la Norvège», développe la chercheuse.

#### Tensions politiques

Concrètement, la hausse de la température de l'eau engendre des effets en cascade modifiant les conditions de vie dans l'océan. Elle appauvrit par exemple en oxygène et en plancton certaines zones chaudes et tempérées, et à l'inverse permet de déve-

## LES CORAUX BLANCHISSENT À VITESSE GRAND V

Conséquence de la surchauffe océanique qui sévit depuis 2023 et de l'acidification des mers, l'épisode massif de blanchissement des coraux, en cours depuis deux ans dans l'Atlantique, le Pacifique et l'océan Indien, ne cesse de s'étendre. «Entre le 1<sup>er</sup> janvier 2023 et le 20 avril, un stress thermique a touché 83,7 % des récifs de la planète», pointait lundi l'Agence américaine d'observation océanique et atmosphérique, la NOAA. Mercredi, plusieurs scientifiques de l'Initiative internationale pour les récifs coralliens alertaient en écho sur l'ampleur de la crise. Une spécialiste décrit un phénomène «inquiétant», qui «s'abat sur le récif comme une tempête de neige silencieuse». Sous l'eau, les «poissons qui s'agitent et les couleurs vives» semblent avoir disparu.

lopper des conditions plus favorables dans les eaux froides. Les espèces traditionnellement pêchées au large de pays membres de l'Union européenne suivent ce mouvement et deviennent plus abondantes dans les régions du Nord. Depuis plus d'une dizaine d'années, les maquereaux se

retrouvent donc majoritairement dans les zones économiques exclusives de pays ne faisant pas partie de l'Union européenne, où les règles de pêche sont moins strictes. «L'Islande, les îles Féroé et la Norvège ont tendance à s'approprier un quota plus important que leur part historique», pointe Clara Ulrich. Ils voient le maquereau arriver en masse chez eux et en profitent.» Le tout sans mettre en place de plan de gestion à moyen et long terme pour préserver l'espèce en souffrance. L'impact du réchauffement climatique vient donc exacerber les tensions politiques entre l'UE et certains pays nordiques, en particulier depuis cinq ans.

Car les populations de maquereaux se dégradent de manière «assez dramatique», expose la spécialiste. En septembre, le Conseil international pour l'exploitation de la mer (un organisme intergouvernemental qui coordonne la recherche sur les ressources et l'environnement marins dans l'Atlantique Nord-Est) a recommandé une réduction drastique du quota de pêche de ce poisson de l'Atlantique Nord-Est à quelque 577 000 tonnes pour 2025, soit le niveau le plus bas depuis plus d'une décennie. C'est plus de 20 % de moins que sa précédente recommandation pour 2024, qui s'élevait à 739 000 tonnes. L'organe scientifique de référence précise que la somme des quotas accordés pour la pêche au maquereau a dépassé les recommandations des experts de «40 % en moyenne depuis 2010» et que le non-respect des quotas conseillés peut nuire à l'espèce et entraîner «une perte de captures à long terme». Si pêcheurs et diplomates européens s'arrachent particulièrement les cheveux sur ce dossier, le réchauffement des eaux affecte presque toutes les espèces de poissons de la région. Les sardines, par



Sur un bateau de pêche au large de Sète (Hérault), en

exemple, perdent en embon-point. En Méditerranée, elles ont maigrì de 20 g, ont perdu 4 cm de long et les individus de plus de 2 ans ont disparu. Cela n'arrange en rien les affaires des pêcheurs, qui ont de plus en plus de mal à répondre aux exigences de l'industrie sur la taille des sardines en boîte. «Le réchauffement des eaux favorise les petites espèces de phytoplancton et zooplancton, bien moins nourrissantes, souligne l'écologue marin Didier Gascuel, professeur à l'institut Agro Rennes-Angers. Désormais, dans le golfe du Lion, au lieu de trouver des biftecks dans leurs assiettes, les poissons n'ont que des croquettes. On ne pensait pas observer des effets aussi spectaculaires si vite.»

#### Coup de bambou

A cause de la hausse des températures de l'eau, des chercheurs français ont remarqué ces dernières années un «décalage temporel» entre les pics de larves de harengs en Manche orientale et dans le sud de la mer du Nord et les efflorescences de plancton, raconte Clara Ulrich de l'Ifremer. Le phénomène empêche une partie des larves, déjà très

# Climat Quand les maquereaux fuient vers le grand nord

Dans les mers européennes où la température de l'eau grimpe, maquereaux, sardines et morues se font rares, migrent ou se développent moins. Pas de quoi dissuader l'industrie de la pêche, qui continue à surexploriter les ressources halieutiques.

# IDÉES /

Recueilli par  
**STÉPHANIE AUBERT**  
et **SIMON BLIN**  
Dessin  
**ÉLODIE LASCAR**

**I**l aura suffi de quelques lignes suffisamment ambiguës pour mettre Marseille en émoi. C'est un texte parmi une trentaine d'autres, écrits par les auteurs et les autrices invités pour le traditionnel *Libé* des écrivains à l'occasion du Festival du livre à Paris mi-avril. Esther Teillard, révélée au grand public avec son premier roman *Carnes* (éditions Pauvert), racontait les méaventures des Parisiens fraîchement installés dans les quartiers de Noailles, d'Endoume ou de Longchamp: ces jeunes couples branchés en quête de soleil et d'espace qui découvrent, selon elle, «l'incivisme et la saleté» et «prennent leurs clics et une claque».

Torrent de réactions outrées sur la Canebière, les réseaux sociaux et jusque dans les pages de *Libé*: «Esther, l'écrivaine marseillaise, et

tous ceux qui sont venus à Marseille avec vos valises pleines de clichés et vos attentes de soleil bien cadré, vous vous êtes trompés de ville», lui a

répondu le journaliste marseillais Gregory Martin-Aude dans une contre-tribune. Sur Instagram, l'autrice s'est défendue de tout mépris, expliquant avoir fait «une critique de la gentrification de Marseille». Trop tard. Sur les réseaux de *Libé*, les commentaires ont été aussi nombreux qu'épidermiques: «Marseille insupportable, exil dans le Var»; «Une ville pour deux jours, pas plus»; «Marseille, c'est pas Biarritz»; «Ne venez pas chez nous!» Ceux qui viennent, c'est tout l'objet de cet emballage: les «venants» qu'évoque Esther Teillard ont-ils envahi Marseille?

Sociologue, maître de conférences à l'université Paris-8 et cofondateur de la Nouvelle Société savante de marseillologie, Nicolas Maisetti revient sur les discours entretenus sur la deuxième ville de France, ses transformations spatiales et sociales sous l'effet de la gentrification et

le poids des imaginaires qu'elle charrie, du côté de ceux qui s'y installent comme chez ses habitants de longue date.

**Vous avez suivi «d'affaire» du billet de l'autrice Esther Teillard dans le *Libé* des écrivains qui a beaucoup fait réagir à Marseille et sur les réseaux?**

Oui ! Je rentre à peine de Marseille et j'en ai beaucoup entendu parler. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu quelque chose de ce genre sur Marseille. Et j'ai aussi lu son livre, qui est très fort. Son papier publié par *Libé* est dans le même registre, on sent que c'est l'écrivaine qui parle et pas la sociologue, d'où peut-être le malentendu de départ. Mais les réactions qu'il a suscitées révèlent un trouble actuel dans les identités marseillaises. C'est peut-être moins objectif que perçu, mais ce qui compte, c'est aussi quand c'est perçu: quand les constructions sociales produisent des effets qui s'incarnent dans ces venants, le terme qu'Esther Teillard emprunte à l'auteur Hadrien Bels pour dési-

gner les néo-Marseillais. Ce n'est pas forcément nouveau, mais il y a quelque chose qui se passe, indéniablement, en termes de ressentiment local.

**Le débarquement des Parisiens à Marseille repose-t-il sur des données objectives?**

Ce phénomène existe depuis plusieurs générations. Cela fait des décennies qu'on entend parler de l'arrivée des Parisiens, même si la création du TGV Paris-Marseille au début des années 2000, après le Paris-Lyon qui avait déjà réduit les distances dès les années 1980, est clairement un tournant dans ce mouvement. Il serait intéressant de savoir combien de néo-Marseillais (l'autre nom des venants) de cette époque sont repartis et combien se sont installés durablement, mais les données objectives manquent.

**N'y a-t-il tout de même pas eu une vague d'arrivées ces dernières années?**

Il y a effectivement quelque chose qui se joue, notamment depuis la pandémie du Covid-19. De nouvelles arrivées se sont accompagnées de transformations spatiales et sociales. Mais il faut rester prudent. Il a été démontré que l'exode urbain post-Covid-19, qui renvoie à une supposée ruée des Parisiens vers les campagnes, relève en fait du mythe. Il faut manier ce type de constat avec des pincettes. Je parlerais plutôt en termes de flux de population et d'allers-retours. Il arrive parfois que l'un des deux membres d'un ménage qui s'installe à Marseille garde son emploi à Paris.

Pour certains, cela s'apparente à un phénomène pendulaire. Quoi qu'il en soit, s'il y a un rejet des nouveaux arrivants, il n'est pas spécifiquement marseillais. La création de la LGV Bordeaux-Paris a aussi pu créer des tensions locales, en raison du bouleversement qu'a provoqué l'afflux de Parisiens sur le marché immobilier bordelais. Des habitants de certains quartiers se sont mobilisés, et des graffitis «*Parisiens go home*» sont apparus sur les murs de cette ville.

**Vous parlez de la gentrification. C'est un phénomène qui touche fortement Marseille...**

Ce n'est même pas certain. Cela me fait penser à l'ouvrage du sociologue Victor Collet, intitulé *Du tauzid au Airbnb* [éditions Agone, ndlr]. D'un côté, il montre que suite aux effondrements de la rue d'Aubagne en 2018, la mairie a multiplié des arrêtés de péril et de l'autre, constate une augmentation des locations Airbnb, dans le même secteur de l'hypercentre, autour de Noailles et de la Plaine. Cette forme de gentrification a eu pour conséquence l'essor d'un mouvement de résistance très fort anti-Airbnb et la mo-



# «Marseille n'accepte ni ne rejette personne, pour la bonne raison que ce n'est pas un personnage»



Après le texte retentissant de l'écrivaine Esther Teillard publié dans «Libération» sur la déception des Parisiens à Marseille, le sociologue Nicolas Maisetti décrypte les discours et les malentendus entretenus sur la deuxième ville de France.

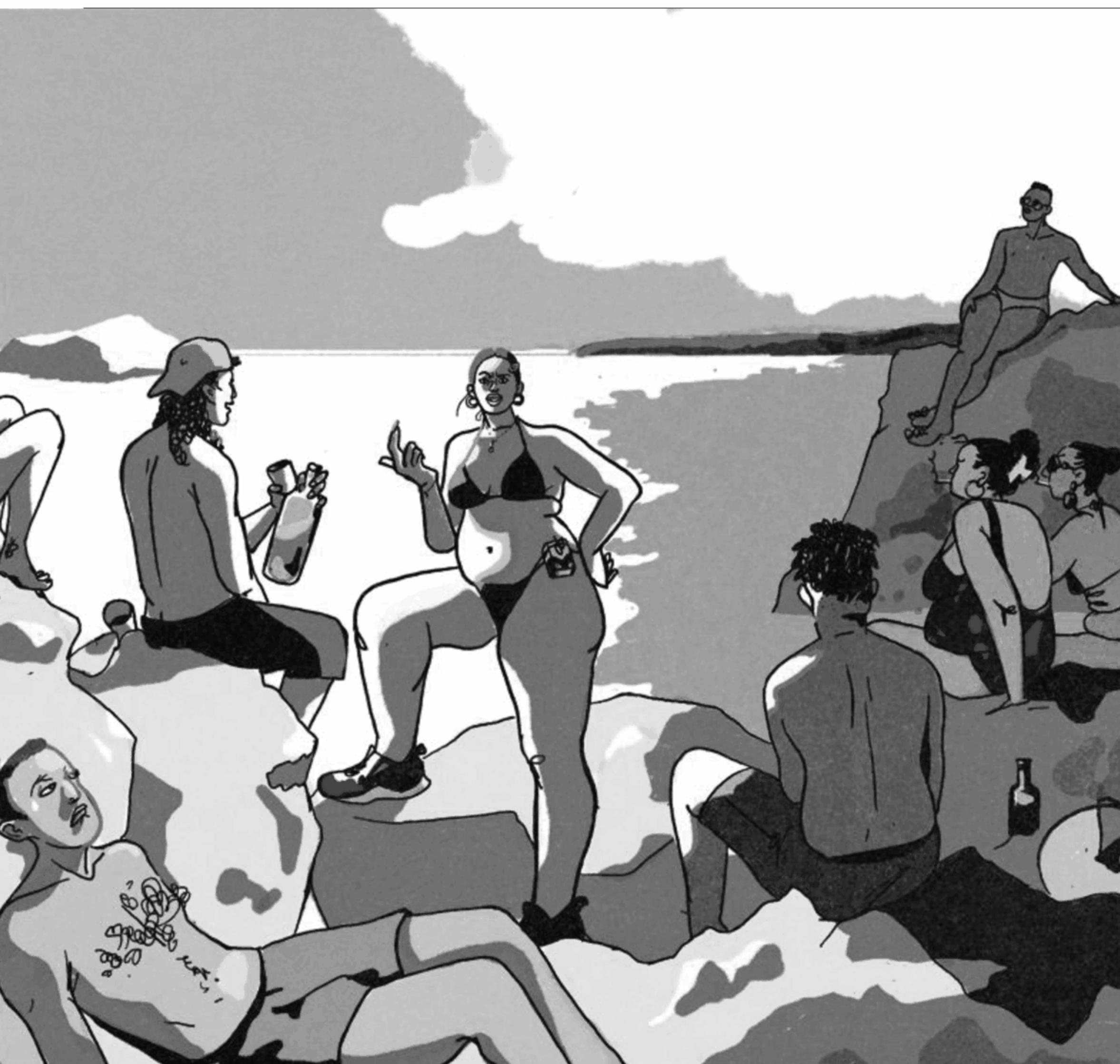
bilisation de militants associatifs ces dernières années.

Des boîtes à clés de logements ont été forcées, des appartements ont été saccagés. Cette contestation a culminé en 2023 lors d'un carnaval de la Plaine où l'on a vu des baderoles hostiles aux locations touristiques. Le paradoxe, c'est que beaucoup de monde est venu à Marseille pour y assister et il n'y a jamais eu autant de locations Airbnb que ce week-end-là !

**Donc, à Marseille, même la contestation de la gentrification est gentrifiée ?**

Peut-être. Si on reprend l'exemple du carnaval de la Plaine, manifestation d'une grande popularité, il est aujourd'hui folklorisé et en grande voie de gentrification, et ça crée une forme d'agacement. Au-delà de ce ressentiment, la gentrification est, certes, une question importante, mais elle a tendance à faire écran aux autres problèmes de Marseille.

A force, elle devient quasiment l'unique grille de lecture de la ville, si bien qu'elle finit par mettre de côté les questionnements sur l'habitat, le développement économique, la transition écologique, la



**«Il y a quelque chose qui se joue, depuis le Covid-19.**

**De nouvelles arrivées se sont accompagnées de transformations spatiales et sociales. Mais il faut rester prudent.»**

nent s'installer dans des quartiers populaires, font augmenter leur valeur, et du coup, dénaturent ce pour quoi ils sont venus, des loyers peu élevés, une ambiance urbaine spécifique. De l'autre, sont à l'œuvre des stratégies de marché, soutenues par les pouvoirs publics, d'augmentations des prix immobiliers, ce qu'on appelle le *rent gap*, qui consiste pour un investisseur à mesurer l'écart entre le revenu locatif d'un

bien et son revenu locatif potentiel réalisable après rénovation, dans le but d'en augmenter la valeur et de dégager un profit.

Ce concept a culminé dans le débat public local aux alentours de l'année 2013, avec Marseille-Provence capitale européenne de la culture. C'est à ce moment-là que Gaudin, vingt-cinq ans après tout le monde, et alors que le modèle partout s'esoufflait, s'est mis à soutenir ce type de dynamiques économiques que l'on peut qualifier de «néolibéralisme urbain».

**Les venants sont aujourd'hui des personnes à fort capital culturel et économique. C'est une nouveauté pour cette ville qui a historiquement accueilli une immigration plus pauvre ?**

Déjà, il est faux de dire que la ville a toujours accepté des personnes venues d'ailleurs. Les travaux d'historiens montrent qu'il a toujours existé à Marseille, comme dans d'autres villes de France, un fort rejet de toutes les vagues d'immigration, les Italiens, les Arméniens, etc. En 1973, Marseille a connu une vague d'assassinats racistes envers des populations

issues de l'immigration maghrébine. Certes, l'immigration fait partie de l'histoire de Marseille, mais pas davantage que pour d'autres grandes villes de France. Sa part de population étrangère est à peine plus élevée que la moyenne nationale. La différence est que les arrivants à fort capital économique sont peut-être plus en mesure de perturber certains équilibres de la ville. On le voit avec Airbnb ou avec l'implantation de nouveaux commerces et de restaurants qui pratiquent des prix parfois en décalage avec le pouvoir d'achat des habitants de longue date.

**Marseille rejette donc tout le monde ?**

Ce débat est piégé dans la mesure où Marseille est sans cesse personnifiée. Dans les discours sur Marseille, la ville devient souvent une personne dotée d'un tempérament, qui «accepte» ou «rejette» les nouveaux venus. Marseille n'accepte ou ne rejette personne, pour la bonne raison que ce n'est pas un personnage. On n'a jamais vu Marseille se promener dans ses propres rues. Et ce n'est pas que de la sémantique, c'est important dans le raisonnement.

Avec mon collègue Cesare Mattina, on s'était intéressés à la construction historique de la «mauvaise réputation» de Marseille (1), un discours public entretenu autant à l'extérieur de la ville, par les médias, par les élites politiques, qu'à l'intérieur, ses habitants, ses élus. Mauvaise gestion, improbité publique, saleté, incivilité de ses habitants... En réalité, cette mauvaise réputation existe depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle avec toujours ce même effet de balancement entre la fascination et le rejet.

**L'installation de ces néo-Marseillais reposera sur un malentendu, et la déception de certains sur une réalité qu'ils n'ont pas anticipée ?**

Il faut prendre en compte ce avec quoi ils arrivent, quelle idée ils se font de la ville et comment ils sont confrontés à l'épreuve de l'expérience vécue. On a un fort poids des imaginaires des deux côtés. Du côté de la réception à Marseille et du côté de ceux qui viennent. La conjonction des deux ajoute à la difficulté d'objectiver les phénomènes et crée ce genre de controverses.

Mais, à mon avis, des Lyonnais ou des Parisiens sont traités de manière indifférenciée (le cas des Aixois est un peu à part!). D'un autre côté, les gens du Nord, comme les Belges – j'ai connu une petite communauté belge installée à Marseille notamment dans les milieux artistiques –, y trouvaient complètement leur compte et ne se sentaient pas particulièrement stigmatisés. Il y a un endroit où ça peut être compliqué avec un accent parisien, c'est dans les virages du stade.

Plus sérieusement, sur le long terme, de jeunes couples qui s'installent dans un quartier populaire peuvent, en effet, changer de point de vue sur la ville au moment du premier enfant, de sa scolarisation. La vétusté des services publics à Marseille, à commencer par les écoles, peut amener certains venants, comme certains Marseillais, à reconsiderer leur décision de vivre durablement à Marseille, en tout cas dans l'hypercentre.

**Et donc de passer de venants à ... revenants ?**

Ce qui est intéressant avec le venant, c'est qu'il peut repartir. Comme le disait à juste titre un observateur avisé, suite à la «controverse Teillard» : une fois qu'il aura fait son 2600<sup>e</sup> apéro à la Friche la Belle-de-Mai ou au bord de l'eau à Malmousque, est-ce qu'il aura toujours envie de rester ?

(1) *Maudire la ville. Socio-histoire comparée des dénonciations de la corruption urbaine*, Presses universitaires du Septentrion, 300 pp

# IDEES/

SÉRIE FRANCE-ALGÉRIE:  
RÉPARER LES LIENS

# Une colonisation de 132 ans mérite plus que trois heures de cours par-ci, par-là

**Enseigner la guerre d'Algérie à des lycéens, c'est parler de faits qui résonnent dans les vies des élèves. Il faut veiller à ce que ces histoires individuelles ne restent pas à la marge des programmes scolaires, estime l'enseignante.**

**L'**année dernière, j'ai demandé à mes élèves de terminale de réaliser un exposé sur un pays ayant connu la colonisation. Deux garçons, grands gaillards de 18 ans d'ori-

gine algérienne, ont choisi de travailler sur leur autre pays. Le résultat, bluffant, était une vidéo de vulgarisation historique digne de youtubeurs professionnels, avec mise en scène dans un salon marocain, et un immense drapeau de l'Algérie comme tableau de fond.

#### RENDRE VISIBLE

Les deux discutent pendant dix minutes, thé à la menthe à la main, de la résistance d'Abdelkader, de la naissance d'une colonie de peuplement et de ses conséquences pour les Algérien-ne-s, de la Toussaint Rouge de 1954 et des accords d'Evian de 1962. Leurs camarades, bluffés,

applaudissent. L'un des élèves porte dans la vidéo un maillot de football de l'équipe de France. Je lui demande d'où lui est venue cette idée, pensant qu'il s'agit d'une mise en scène avec une intention : ce n'était pas le cas du tout, et en rendant visible ce qui était invisible pour lui, il se rend compte de la portée de son choix vestimentaire pris forcément dans un inconscient tout autant colonial que intégrationniste. Même si pour eux, le maillot de l'équipe de France, «c'est pas pareil», autrement dit, qu'ils s'y identifient, car cette équipe leur appartient quand même. C'est dans les méandres de ces contradictions, entre «nif» algé-

rien, que l'on peut traduire pas «sens de l'honneur», et soutien d'une équipe de France qui leur ressemble, que je navigue lorsque j'enseigne cette séquence historique à mes élèves vivant en Seine-Saint-Denis. Au centre de leur vie, comme de celle de leurs proches, des élèves me confient avec émotion et fierté qu'ils ont eu un oncle, un grand-père, parfois même une grand-mère, qui a participé à cette guerre. J'ose rarement poser la question qui me vient souvent : a-t-il survécu ou parles-tu d'une personne qui en est morte, de cette guerre ? Cette histoire, ces histoires restent à la marge des programmes

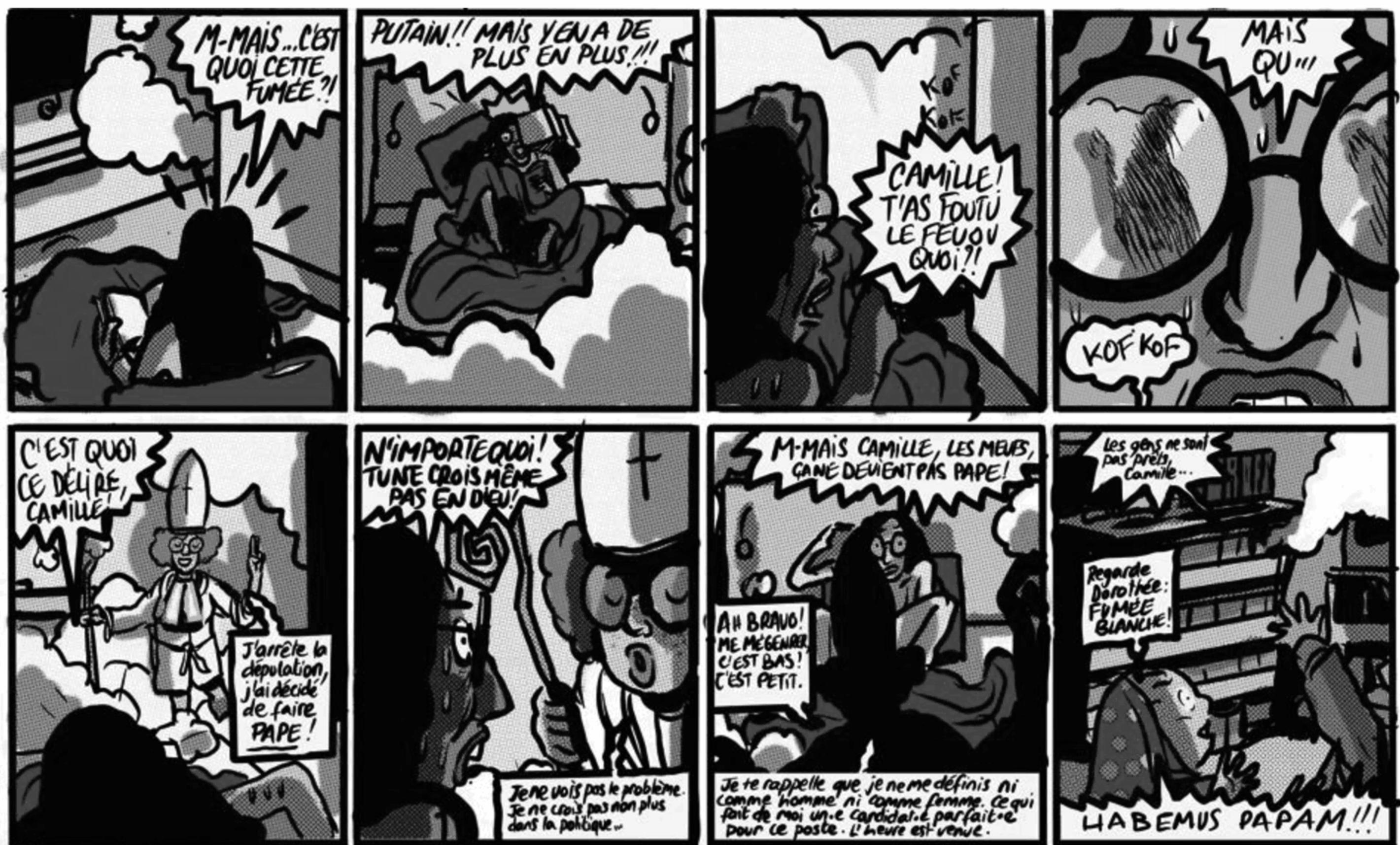
scolaires. Ce qui me pousse à les amener à écouter une conférence de Benjamin Stora à Saint-Denis ou à les inscrire au Prix lycéen du livre d'histoire pour lire ensemble *les Ratonnades d'Alger. Une histoire sociale du racisme colonial*, de Sylvie Thénault, car une colonisation de 132 ans mérite davantage que trois heures de cours par-ci, par-là.

#### POLÉMIQUES INJUSTES

En effet, sans engagement véritable dans l'exploration du fait colonial, comment leur faire comprendre dans notre présent, la fébrilité de toute la classe politique à l'annonce d'un match France-Algérie ou l'embrasement

## HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE



de tout un quartier parisien, Barbès, quand l'Algérie devient championne d'Afrique? Mais aussi pour déceler les similitudes entre les images de la répression de la résistance algérienne et le traitement actuel auquel sont soumis les quartiers populaires – où ils résident – lorsque surviennent des révoltes.

Comme lorsqu'ils découvrent cette affreuse photographie d'élèves mis à genoux à Mantes-la-Jolie en 2018 après les grèves lycéennes contre le nouveau bac Blanquer, puis placés en garde de vue pour avoir manifesté pour leur droit à une égale éducation. Ces images ont d'autant plus choqué mes élèves qu'il y ont vu un miroir de leur propre condition.

C'est pourtant dans la colonisation de l'Algérie que l'on retrouve certaines racines de ce déni d'égalité qui continue de traverser la République. Nous sommes toutes et tous les héritiers de la violence coloniale que certains ont subie, d'autres perpétrée. La colonisation de l'Algérie est tout autant constitutive de la France contemporaine que la Révolution française ou la Seconde Guerre mondiale. Elle n'est pas uniquement l'histoire des Algériens, de leurs descendants et des autres personnes racisées de France. Elle est, à parts égales, l'histoire des personnes blanches.

En lieu et place des polémiques blessantes et injustes, nous, enseignants de ces histoires et de ces mémoires troublées, avons besoin que la part consacrée à son enseignement soit considérablement augmentée dans le primaire comme le secondaire, particulièrement celle concernant le XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi que des soutiens financiers comme institutionnels s'organisent pour monter des projets de voyages scolaires des deux côtés de la Méditerranée, pourquoi pas même une fondation spécifique à l'image de celle sur l'esclavage, et ce, pour continuer à répondre aux questions légitimes de nos élèves, à donner du sens à leur présence au monde et les aider à construire la société qui vient, la leur. ♦

Par  
**MANEL BEN-BOUBAKER**



DR

Professeure d'histoire-géographie dans l'académie de Créteil et autrice



## INTERZONE

Par  
**PAUL B. PRECIADO**  
Philosophe

# François, un pape sans vertu, comme les autres

**Ni très social ni très humaniste, il a été un symptôme du glissement du néolibéralisme multiculturel au fondamentalisme national catholique.**

**J**'ai grandi dans une petite ville catholique du nord de l'Espagne où la photo du pape Paul VI était accrochée dans les écoles, juste à côté de celle de Francisco Franco. Ce que le fascisme a uni, que dieu ne le sépare pas. Il y avait aussi une photo de Paul VI sur l'autel portable qui faisait le tour du quartier et arrivait chez moi une fois par mois, avec une prière dans laquelle le pape était décrit comme un «*bon berger, sage, doux et humble de cœur*», ce qui me faisait penser à lui comme à un animal domestique, un chien berger. Mais un chien qui mord: presque tout ce que je désirais quand j'étais enfant était un péché. Malgré une éducation catholique stricte, je savais depuis l'âge de 4 ans, avant l'existence de la «théorie du genre» et avant d'avoir lu Monique Wittig, que je n'étais ni «une fille» ni hétérosexuelle. Il y a des enfants qui naissent selon l'ordre de dieu et d'autres qui naissent destinés aux pages noires des encycliques. A l'époque, j'ignorais qu'il y avait des rumeurs selon lesquelles Paul VI était gay et qu'il avait eu une relation secrète avec l'acteur italien Paolo Carlini. Si je l'avais su, son portrait m'aurait inspiré davantage de dévotion. Au milieu des années 1970, la photo de Franco a été remplacée par celle du roi Juan Carlos I<sup>er</sup>, puis peu après, celle de Paul VI par celle de Jean Paul II. Ce que le néolibéralisme a uni, que dieu ne le sépare pas. J'ai ensuite étudié chez les jésuites, ce qui m'a permis de suivre la publication des encycliques et les luttes papales comme les amateurs suivent les

transferts de pilotes entre les différentes écuries de Formule 1. Il va sans dire que les disciples du théologien de la libération Jon Sobrino, qui m'ont appris à lire *le Capital* de Marx comme le dernier livre du Nouveau Testament, utilisaient les pages des 14 encycliques de Jean Paul II pour allumer le feu dans les cheminées de leurs retraites spirituelles. La dimension politique et presque sportive de ces années d'enseignement explique que, bien que j'aie cessé de croire et que je sois devenu agnostique et anticlérical pratiquant, je continue à suivre avec un certain plaisir les changements de pilotes dans la Formule 1 vaticane.

**Circuit.** En faisant le bilan, j'ai connu cinq papes au cours de ma vie, bientôt six: un pape éphémère (Jean Paul I n'a même pas eu le temps d'avoir sa photo dans les écoles), deux papes de droite, un clairement d'extrême droite, et le dernier un pape ni-ni, un pape humaniste social, mais ni très humaniste ni très social, juste ce qu'il faut pour que l'Eglise prospère et que la destruction, la violence et la dépossession suivent leur cours. Si l'on regarde cette chronologie en termes géopolitiques, chaque pilote a été engagé pour élargir un peu plus le circuit: il fallait un pape polonais ultraconservateur pour certifier la fin du communisme en Europe; un pape allemand (affilié aux Jeunesse hitlériennes) pour installer le rideau de fer dans la ville papale. Et sans remords. La différence entre la droite modérée et l'extrême droite réside dans l'arrogance dans le crime, dans l'of-

fense sans excuses. Lorsque Benoît XVI a visité la ville de Yad Vashem en 2009, il a préféré ne pas demander pardon pour l'implication de l'Eglise dans l'extermination des Juifs. Pas la peine de chercher des vertus chez les papes. Une telle prétention trébuche sur l'histoire de l'Eglise. Nous parlons ici du monoplace du fucking Etat Vatican. Vouloir qu'un saint pilote conduise l'institution mondiale la plus corrompue de ces deux derniers millénaires reviendrait à placer un végétarien à la direction d'un abattoir. Après tout, l'Eglise catholique est en quelque sorte le département de la sémiologie générale du capitalisme patriarcal occidental. Et si la religion est le fentanyl des masses numériques, le pape en est le dealer en chef: à la fois le caïd, le directeur de la communication et le patron de l'entité juridique souveraine de droit international la plus étendue et la plus diffuse au monde, avec 1,3 milliard de followers.

Francesco était un pape issu de l'écurie jésuite, mais pas de la théologie de la libération. Un pape argentin qui, ayant été cardinal sous la dictature et ayant pu en témoigner, avait appris à négocier avec le dictateur Videla. Je ne lui reproche rien. Cette relation entre l'Eglise et le fascisme n'est pas fortuite, elle est constitutive. La dictature argentine fut, avec celle du Chili, le laboratoire d'expérimentation et de mise en œuvre du néolibéralisme autoritaire à venir. Et l'Eglise est comme les empires: elle a de temps en temps besoin d'une dictature pour consolider son pouvoir. Le fascisme et l'Eglise se cherchent et se reconnaissent comme deux voleurs qui, arrivés avec des plans différents dans la bijouterie coloniale, savent qu'ils y gagneront s'ils frappent ensemble. Mais n'allons pas si loin: Francesco n'était pas facho. Celui, que beaucoup saluent aujourd'hui comme le «pape révolutionnaire», n'était évidemment ni de droite ni de gauche, ni tout le contraire; c'était un parfait sujet néolibéral, un type cool, un bon communicant, sympathique, ambivalent, déprimé, passif, dissocié. Francesco était le pape flexible: il embrassait à bras ouverts les contradictions des sociétés amnésiques du début du XXI<sup>e</sup> siècle. Il est essentiel de comprendre le fonctionnement de Francesco, avec ses ambivalences communicatives et ses contradictions politiques, comme un symptôme du glissement des démocraties chrétiennes occidentales, du néolibéralisme multiculturel au fondamentalisme national catholique qui vertèbre le fascisme pop aujourd'hui. A l'instar des démocraties autoritaires, François a utilisé les langages de l'écologie, du féminisme et même des mouvements LGBTQ, mais pour les vider de leur contenu politique et leur donner une nouvelle signification néoconservatrice.

On dit de lui qu'il a lutté contre le changement climatique. Comment? En installant la climatisation dans les chambres du Vatican? Il n'était pas écologiste, mais naturaliste. L'encyclique Laudato si n'est pas celle d'un François d'Assise à l'ère de l'anthropocène, mais celle d'un directeur d'entreprise mondiale soucieux de l'avenir de ses actifs. On dit qu'il était le pape le plus proche des migrants. Pourquoi n'a-t-il pas ouvert la citoyenneté de l'Etat du Vatican aux sans-papiers et aux apatrides? On dit qu'il a réfléchi à la question de la place des femmes dans l'Eglise. Mais la réflexion a vite laissé la place à la réfutation: «*La question n'est pas mûre*», a-t-il tranché. François n'était pas féministe, mais au contraire défenseur des femmes en tant que mères de famille et servantes de l'humanité.

**Tour.** Le pape qui aurait dû mettre en œuvre la désinstitutionnalisation de la violence sexuelle comme forme de gouvernement au sein de l'Eglise a préféré passer son tour lorsqu'il était temps d'agir. Il était effectivement un lecteur de Judith Butler, mais pour faire de la lutte contre «l'idéologie du genre» une mission de son pontificat. «*L'homme et la femme, affirmait-il, sont faits à l'image de Dieu.*» «*Effacer la différence, disait-il, c'est effacer l'humanité.*» On a dit qu'il avait fait un pas vers les homosexuels, mais c'était plutôt un pas dans le vide. «*L'homosexualité n'est pas un crime*, titraient les journaux, oubliant de citer la fin de sa phrase: *mais c'est un péché.*» La complaisance idiote des progressistes envers François, l'absence de critique de la violence de ses décisions, ouvrent la voie à une nouvelle alliance entre l'impérialisme chrétien fondamentaliste et l'écurie vaticane fasciste. Dommage. L'histoire oubliera François: ou elle se souviendra peut-être davantage de ce qu'il n'a pas été capable de faire que de ce qu'il a dit qu'il ferait. Que François d'Assise nous protège. ♦

# IMAGES/

## «ANDOR»

**«Il faut imaginer  
“Star Wars”  
comme l’Eglise,  
et Lucasfilm  
comme le Vatican»**

**Sur Disney+, la deuxième et dernière saison de la série accentue sa réflexion sur les régimes autoritaires et leur manœuvres prédatrices à travers les codes intergalactiques de l’Empire. Un travail de fond mené par le scénariste et cinéaste Tony Gilroy, qui raconte comment il s'est approprié la commande.**

Recueilli par OLIVIER LAMM

**A**force de surexploitation de ses ressources dans un déferlement de films, séries, dessins animés, romans et jeux vidéo, Disney, treize ans après avoir racheté Lucasfilm à George Lucas, semble en passe de transformer l'humus fertile de *Star Wars* en sable aride. Sans même parler de l'audace et de la qualité – inégales, à regarder les récentes séries *Skeleton Crew* et *The Acolyte* – de ses contenus produits à un rythme toujours plus soutenu depuis le lancement de la plateforme Disney+, l'intérêt du grand public comme des fans s'est émoussé au fur et à mesure que les histoires décevantes ont remplacé le hors-champ d'un univers dont on peut paradoxalement de moins en moins dire qu'il est en expansion, mais plutôt en contraction.

Une raison de plus pour souligner la grande qualité d'*Andor*, série peu appréciée par *Libé* au vu des premiers épisodes de sa première saison, exploitation d'univers vaguement *arty* et plutôt basse du front mais qui, avec le temps, s'est révélée une variation de *l'Armée des ombres* suffisamment complexe et ambiguë pour susciter l'enthousiasme au-delà du public habituel de *Star Wars*.

Pourtant développée en amont d'un codicille – le film *Rogue One*, déroulé jusqu'à la seconde précédant le début du premier film de 1977 –, son histoire aura surtout été l'occasion pour le cinéaste et scénariste Tony Gilroy – réalisateur et auteur de *Michael Clayton* en 2007 et à qui l'on doit notamment les scénarios de la série de films *Jason Bourne* avec Matt Damon – de fureter dans les zones reculées de l'Empire galactique, des *shitholes* où gronde la colère aux arcanes corrompus du pouvoir. Plus attendue, dans les deux sens du terme, cette deuxième et dernière saison se concentre, alors que se précise l'organisation de la rébellion, sur le cas de Ghorman, petite planète vouée à la production textile recelant dans ses sols un minéral hautement convoité par l'Empire, et futur théâtre d'un massacre de civils qui va chambouler le statu quo.

Conforté par le succès critique de la première saison, Gilroy développe un petit théâtre politique haletant, effectivement apte, comme son *show runner* l'envisageait, à faire oublier son singulier contexte – un univers de conte de fées intergalactique autrefois peuplé de preux moines-chevaliers et d'androïdes s'exprimant dans la langue d'Oxford. Il est venu défendre son bébé à Paris au début du mois d'avril.

**A l'origine d'*Andor*, il y avait la volonté de développer une his-**



Andor (Diego Luna) dans *Andor*

**toire réaliste dans une zone grise à l'intérieur d'un univers jusqu'alors dévoué à des récits presque allégoriques du bien contre le mal. Presque un paradoxe?**

Mon œuvre parle pour moi. J'ai écrit et réalisé des films très différents les uns des autres, mais vous savez à peu près à quoi vous attendre si vous faites appel à mes services. D'ailleurs, le simple fait que Disney me sollicite était significatif. La première chose que j'ai faite a été de leur envoyer une sorte de manifeste de ce que j'entendais faire s'ils m'engageaient, qui était passablement délirant. Aussi bizarre que ça puisse paraître, c'est la série que nous avons fini par faire. J'y évoquais notamment ces milliards d'habitants de la galaxie qui n'ont jamais entendu parler de la Force, des Sith, des Jedi, de cette seule et unique famille qui a fait



saison 2, qui se concentre sur le cas de Ghorman, petite planète vouée à la production textile. PHOTO LUCASFILM LTD.

l'objet des films. Pourquoi ne pas parler de ces gens-là ?

**Parmi ces gens-là, on trouve tous ceux qui subissent ou ont rejoint de gré ou de force l'Empire fasciste. La représentation que vous en donnez est très différente de celle vue dans les films, plus lâche, moins martiale, moins... menaçante ?**

Je m'accroche depuis le début de ma carrière à cette croyance : l'être humain ronge de l'intérieur tous les systèmes qu'il tente de mettre en place pour se régir. L'erreur est partout. L'entropie inévitable. Les motivations pour rejoindre les régimes autoritaires sont si variées... Certains se rassurent en s'assimilant à quelque chose qui les terrifie. D'autres, comme le personnage de Syril, sont des fantaisistes romantiques qui voient l'opportunité de devenir les héros de quelque chose. D'autres, comme Dedra, trouvent

leur intérêt en embrassant leur nature de zélate. J'espère que les spectateurs se reconnaissent dans l'histoire en identifiant des choses qu'ils ont vécues.

**A l'inverse d'autres films et séries Star Wars, vous montrez les visages des soldats. Y compris ceux qui tirent sur des civils.**

Je regarde tous les personnages de la série comme des victimes de l'histoire. Une histoire agitée par une oscillation constante depuis que les hommes ont inventé la propriété privée, le loisir, les armes, et ont ainsi acquis l'opportunité de satisfaire leur avidité par l'usage de l'autorité. Nous voulons nous sentir appartenir à quelque chose. Nous voulons trouver les moyens de nous sentir en sécurité. Nous ressentons de l'empathie à l'égard des autres, ou alors nous n'en ressentons pas assez. Je pense que cette notion d'empathie est un facteur clé des

décisions que nous prenons. Et bien entendu, le destin des soldats qui se retrouvent du mauvais côté, à tirer sur des civils au service de l'Empire, est tout aussi tragique que celui sur qui ils tirent. C'est le cas classique du gardien de prison. Qui est en prison, le prisonnier ou le gardien ? Peu importe ce que l'on en pense, je ne vois pas comment on peut écrire correctement une fiction si l'on refuse de se mettre à la place de ses personnages. Je ne choisis pas mon camp quand j'écris.

**A cet égard, vous n'avez pas ressenti les limites d'écrire un récit dans ce contexte ?**

Celui de Star Wars ? Au contraire, je trouve ça libérateur. Où et quand ailleurs aurais-je le loisir de raconter

une histoire aussi intéressante ? J'ai la tête farcie de toutes ces choses qui me passionnent, sur lesquelles j'ai lu des piles de bouquins et dont je vois enfin l'utilité, Oliver Cromwell, Zapata, Trotsky ou Danton. Voilà enfin l'opportunité d'en faire bon usage, loin des contraintes d'une histoire contemporaine.

C'est précisément cette opportunité qui m'a permis de tenir au début où je travaillais sur *Andor*, alors que je pensais commettre l'erreur de ma vie en m'engageant dans un projet qui allait m'accaparer pendant beaucoup trop longtemps.

**De quoi aviez-vous si peur ?**

Si la pandémie de Covid n'était pas survenue, la série aurait été un désastre, parce que je n'avais aucune idée de ce dans quoi je me lan-

çais. J'étais incroyablement naïf, incapable de mesurer l'échelle de ce que nous entreprenions. Je devais même réaliser des épisodes. Puis le Covid est arrivé, a tué la série, puis l'a sauvée. Pendant plusieurs mois, je pensais avoir trouvé une voie de sortie inespérée de ce projet qui allait me tuer. Puis quand il s'est agi de relancer la machine, j'y suis retourné sur la pointe des pieds. J'ai saisi l'opportunité de tout réécrire moi-même, d'exploiter au mieux cette histoire avec l'ampleur qu'elle méritait.

**Aviez-vous tout le scénario en tête au moment de tourner la première saison ?**

Les principaux axes. Mais nous pensions qu'il nous faudrait cinq saisons pour tout raconter. Je me souviens d'une discussion avec Diego [Luna], alors que nous tournions la première saison en Ecosse. Nous étions installés



DES WILLIE LUCASFILM

## INTERVIEW

Suite page 22



Conforté par le succès critique de la première saison, Gilroy développe un théâtre politique haletant dans cette dernière saison.



Bix Caleen (Adria Arjona) dans *Andor*, saison 2. PHOTOS LUCAS FILM LTD

**Suite de la page 21** dans un jardin, en train de boire un coup, et je lui ai dit «*on n'y arrivera jamais*». Il nous aurait fallu quinze ans pour arriver au bout, et rien que du point de vue de la chronologie, Diego aurait été trop vieux au moment d'arriver à la fin. Je ne veux pas avoir l'air de me plaindre, le métier de scénariste est très privilégié. Mais la charge de travail que représente une série comme *Andor* est monumentale. C'est un peu comme de travailler dans une ferme laitière, il n'y a aucun jour de repos. Peu importe comment vous vous sentez, si vous avez de la fièvre ou que vous vous êtes cassé la jambe, il faut aller tirer le lait, deux fois par jour. S'occuper d'une série comme *Andor* est un travail incessant, il n'y a pas moyen de l'arrêter une fois que la machine est lancée, c'est un martèlement ininterrompu.

Un jour nous avons décidé de prendre les quatre blocs narratifs des quatre dernières saisons et de tout compresser en une seule. Nous sommes allés voir Disney, qui nous ont répondu «*si vous trouvez le moyen que ça fonctionne, c'est d'accord*».

**cord**. Dieu seul sait où nous serions allés si nous avions déployé l'histoire sur cinq saisons. Mais il fallait arriver à la même conclusion, sur la planète Ghorman et sur la fuite de Mon Mothma du Sénat impérial pour devenir l'une des dirigeantes de l'alliance rebelle. Puis faire le raccord avec *Rogue One*.

**Pourquoi la planète Ghorman ?** J'étais obligé, c'est dans le canon ! C'est fascinant d'ailleurs. Il faut imaginer *Star Wars* comme l'Eglise catholique, et Lucasfilm comme le Vatican. A l'intérieur du Vatican, il y a la curie, dans laquelle on trouve tous ceux en charge de ce que contiennent les évangiles, ce qui s'est passé, et ce qui ne s'est pas passé. Puis au sein du canon, il y a différents niveaux de vérité. Il y a la vérité absolue des films, puis celle des dessins animés, celles de séries, des romans... Et dans ce bazar, le massacre de la planète Ghorman est devenu un événement important, qui pousse une femme politique à quitter l'Empire pour rejoindre la base rebelle. Mais ce qu'est la planète Ghorman, et le détail du massacre, restaient confus, un espace à

combler. Nous avons donc dû créer une planète, se débarrasser de quelques scories fictives qui traînaient, et inventer un monde. Avec sa langue, son hymne national, sa culture, son économie, son esthétique.

**Vous mentionnez Danton. Ce massacre, qui est l'aboutissement d'un processus de colonisation de plus en plus brutal, évoque mille événements historiques. Dont ceux des Etats-Unis.** Tout le temps où j'écrivais, Thomas Paine n'a pas quitté mon esprit. La

révolution russe non plus. Mao. Les procès-spectacles. La révolution française – la trilogie d'Hilary Mantel, *le Conseiller*, un chef-d'œuvre, a déclenché en moi tant d'idées... Et puis Cromwell, qui était à la fois un révolutionnaire et un fasciste. Zapata. Ils sont partout dans ce récit. Comment s'appelle cette malédiction qu'on attribue aux Chinois, déjà «*Puissiez-vous vivre des temps intéressants*». Les périodes de l'histoire qui sont calmes et paisibles sont bien moins nombreuses que celles de guerre, d'oppression et de résistance.

**La période que nous traversons alors que sort cette deuxième saison, résonne terriblement.** Ça n'était pas intentionnel. D'ailleurs la série serait sortie un an plus tôt sans les grèves des acteurs et des scénaristes. Le projet est celui d'une histoire intemporelle, et c'est ce qui m'a motivé. C'est une histoire classique de révolution, ce qui advient de ceux qui la font ou la refusent, sur leur capacité à résister, leur intégrité, l'espoir qu'ils suscitent. Je n'ai pas pensé une seconde que cette fiction puisse prédire ce qui nous arrive.

**«S'occuper d'une série comme «*Andor*» est un travail incessant, il n'y a pas moyen de l'arrêter une fois que la machine est lancée, c'est un martèlement ininterrompu.»**

### Avez-vous été surpris de l'accueil très enthousiaste à la première saison ?

Nous l'avons tourné complètement planqués, en plein Covid – nous avons été parmi les premiers à tourner après le confinement, à Pinewood [au Royaume-Uni, ndlr]. Personne ne savait ce que nous faisions à part Disney, qui recevait des comptes rendus, mais comme nous tournions dans le désordre de l'histoire, nous n'avons jamais reçu de remarques de leur part. Nous n'avons pas éprouvé de difficultés. Nous avons respecté les budgets. Et nous sommes restés longtemps dans notre silo, parce que c'est *Star Wars*, on ne fait pas de projection test, que tout doit rester secret. Quand la série est sortie, la plupart d'entre nous étaient dans le noir complet. Puis les premières critiques sont tombées, qui étaient bonnes. Les chiffres, au départ, pas incroyables. Mais ça n'est plus comme à l'époque des audiences télé ou du box-office. C'est très obscur, personne ne vous dit exactement ce qu'il en est. Nous pourrions nous lancer dans une discussion de cinq heures sur les chiffres d'audience du streaming. Sur les plateformes, ma manière de regarder une série pourra être diamétralement opposée à la vôtre. Avec *Andor*, les chiffres sont particulièrement bizarres. Certains abonnés ont regardé la série quinze fois.

### Le succès vous a-t-il rendu plus libre pour cette deuxième saison ?

Elle reste un pari à la hauteur de la première saison. Voir un pari plus ambitieux encore, puisque la série s'est faite au moment où le studio licenciait des gens en masse. Ils auraient pu limiter notre budget, ou nous forcer la main pour faire autre chose que ce que nous avions prévu. Mais ça ne s'est pas produit. Ce qui m'intéresse, et c'est la raison pour laquelle je fais cette interview, c'est que cette série dépasse le public habituel de *Star Wars*. J'ai vraiment le sentiment que nous avons touché un autre public, et qu'il n'est pas nécessaire de s'intéresser à *Star Wars* ni même de connaître les films pour s'intéresser à cette histoire. Tellement de gens à Hollywood sont venus me voir récemment en me disant : «*J'ai vu l'Avocat du diable, j'ai vu Michael Clayton, quand est-ce que tu refais un film ?*» Je leur réponds : «*J'ai fait Andor !*» et ils me disent «*oui mais c'est un Star Wars*». Mec, je te promets, c'est le meilleur truc sur lequel j'ai jamais travaillé. Et si je dois convaincre une personne à la fois de la regarder, je le ferai. ◀

**ANDOR** saison 2 de TONY GILROY  
Douze épisodes sur Disney +.

# IMAGES/



Le film d'animation peut être lu comme une fable anti-autoritaire sur un ado rebelle. PHOTO DR

## Ciné / «Ne Zha 2», petits démons et merveilles

Dans une très convaincante démonstration de technicité, le film d'animation chinois, qui explose déjà les records du box-office mondial, retrace avec humour la quête d'un garçon-démon affrontant des créatures immortelles.

**A**daptation d'un roman mythologique chinois du XVI<sup>e</sup> siècle (*l'Investiture des dieux*), *Ne Zha 2* nous arrive déjà nimbé de hauts faits chiffrés pour que comptables et statisticiens extatiques puissent les graver dans le marbre : c'est le film d'animation le plus rentable de tous les temps, ayant déjà rapporté plus de 2 milliards de dollars au box-office mondial pour un budget de 80 millions, le plus gros succès national (1 milliard

enregistré en deux semaines d'exploitation en son pays) et le premier film non hollywoodien à casser autant la baraque à travers la planète. De quoi attirer encore l'attention sur la Chine quand elle produit et consomme des blockbusters locaux capables de soutenir un marché intérieur autosuffisant, sans besoin de films américains comme lors de la disette de grosses machines d'outre-Atlantique pendant la pandémie de Covid-19. Et des enjeux non innocents de soft power se dessinent : la Chine peut-elle créer un imaginaire exportable qui serve d'alternative à la trinité Disney-Marvel-Star Wars ? Contre les princesses, capés et autres droïdes, *Ne Zha 2* propose donc un garçon-démon (le personnage-titre) affrontant dieux, dragons et autres créatures immortelles dans une intrigue touffue où se font et défont les corps (*Ne Zha* frappe, transperce, tout en peinant à contenir une rage juvénile qui pourrait, littéralement, détruire sa fragile enveloppe charnelle) et les alliances claniques (en introduction, le résumé express de *Ne Zha 1*, jamais sorti en France, n'aide pas beaucoup). Sans antisèches, on s'attache à l'essentiel : la sensation, le mouvement, le flux d'images, leur pouvoir immersif. Et le cinéaste Jiaoz, aidé officiellement par un peu plus de 4 000 techniciens à tous les postes, emploie une approche maximaliste assez étour-

dissante. En dehors de *Ne Zha*, mix courageusement perché du Sangoku de *Dragon Ball* et de la fillette en pyjama de *Monstres et Cie*, le design des personnages est fonctionnel.

Mais c'est hautement compensé lorsque tous se déploient dans les batailles qui deviennent des lacs, tourbillons et projections presque ininterrompues de couleurs, au point de nous faire oublier que Ao Bing, le compère de *Ne Zha*, se bat vaillamment avec ce qui ressemble à une paire de sucettes géantes. D'autre types de jet (pipi, pet, vomit et morve) sont matières à gags, grincements bienvenus changeant du tout-venant américain dans cette très convaincante démonstration de technicité. Parmi les nombreuses péripéties, Ao Bing et *Ne Zha* doivent occuper le même corps et le contrôler à tour de rôle, alternant dans l'action entre le calme du premier et l'agressivité du second. Une dualité que l'on retrouve dans les deux attitudes que l'on peut avoir devant le film : si les fans chinois nationalistes de *Ne Zha 2* en ont fait leur jouet de propagande (ne pas voir le film serait anti-patriotique), on peut aussi y lire une fable anti-autoritaire sur un ado rebelle en butte à des adultes corrompus qui y détruisent villes et populations sous de faux prétextes.

LÉO SOESANTO

**NE ZHA 2** de JIAOZI (2h 24).

MONNAIE  
DE PARIS

Centre Pompidou

# GEORGES MATHIEU

LA MONNAIE  
DE PARIS

EXPO À  
GESTE, VITESSE,  
MOUVEMENT

EXPOSITION DU 11/04/25  
AU 07/09/25

Georges Mathieu peignant l'Hommage au Connétable de Bourbon sur le sac de Rome sur la scène du Fleischmarkt Theater, Vienne, 2 avril 1959 © Hulton Archive via Getty Images © ADAGP, Paris, 2025

MUSÉE • VISITES • ATELIERS • BOUTIQUE  
11 QUAI DE CONTI, PARIS 6 - MONNAIEDEPARIS.FR

IDEAT CONTEMPORARY LIFE

The Good Life

le Bonbon

Le Parisien

RATP

Les Inrockuptibles

radio nova

Liberation

# IMAGES/

## Art / «Banlieues chéries», en béton aimé

Dans une exposition riche qui associe toutes les disciplines artistiques, le musée de l'Histoire de l'immigration dépeint la créativité foisonnante des banlieues dans leur pluralité.

Ce qui s'appelle planter le décor, littéralement. L'exposition «Banlieues chéries», installée depuis la mi-avril au musée de l'Histoire de l'immigration, s'ouvre sur un (extrait de) générique de film. Une idée d'autant plus éloignée qu'il s'agit de «Mélodie en sous-sol», signé Henri Verneuil en 1963: accompagné d'une BO très cuivrée de Michel Magne, un vieux caïd sorti de prison, que joue Jean Gabin, marche dans une ville où il a perdu tout repère. Errant au milieu de HLM, à la recherche de son domicile, il demande à des ouvriers la rue Théophile Gautier. Faute de pouvoir le renseigner, on l'oriente vers le «service de pilotage», grâce auquel il finit par retrouver le pavillon, désormais ceinturé de barres d'immeubles.

Localité de la banlieue nord de Paris, où démarre de la sorte le polar, Sarcelles a ainsi vu pousser comme des champignons, à partir du milieu des années 1950, ces grands ensembles suburbains amé-

nés dans un premier temps à incarner le progrès et la modernité, à destination des classes sociales plutôt modestes, avant de basculer souvent dans la décrépitude, cristallisant les fléaux (insécurité, chômage, violence, trafics) au fil des décennies. Jusqu'à flirter avec la notion inflammable de ghetto, à mesure qu'une population issue de l'immigration se trouvera contrainte de s'y entasser, sur fond de tensions sociales relayées par une actualité facilement anxiogène.

**Intime.** Un aspect que n'élude pas l'exposition, à l'exemple de cette archive sonore qu'on entend dans un «bureau de presse» dédié à l'approche médiatique: «Malade de ses banlieues, la France avait déjà connu des violences urbaines, mais jamais à un tel niveau d'intensité...» A l'inverse, cependant, d'une tonalité générale résolument empathique, sinon affectueuse, que le titre «Banlieues chéries» s'approprie d'emblée et qui guidera sa trajectoire, 900 mètres carrés durant.

«Pour la première grande expo sur ce thème dans un musée national, résultant de plus de deux années de préparation, nous souhaitions privilégier le temps long et l'intime, à travers des visages, des parcours singuliers, ainsi qu'assumer un angle artistique très poussé pour aborder des questions politiques extrêmement sensibles», précise Constance Rivière. La directrice générale du Palais de la Porte dorée veillant, au passage, à rappeler que son établissement était «adossé au périphérique», cette douce contemporaine séparant la capitale des faubourgs, où, selon l'étymologie médiévale, s'étendait à environ une lieue, le ban dans la société féodale – façon de rappeler que la fracture ne date pas d'hier...

La même Constance Rivière ajoutant qu'il n'y avait rien d'anodin à confier le commissariat d'un projet centré sur «un concept extrêmement français et souvent abordé depuis une perspective masculine, voire viriliste», à une femme, a fortiori d'origine étrangère et qui a grandi

hors de nos frontières. Ainsi, l'Espagnole Susana Gállego Cuesta hérite-t-elle du brassard de capitaine, dans un parcours où il sera notamment question de l'équipe de foot du Red Star, lointaine utopie audonienne d'un sport conscientisé, pas encore abandonné aux mercenaires. Un véritable plaidoyer (pour qui ne connaît pas de la périphérie que les théâtres subventionnés) «pluriel et chorale, avec ce que cela suppose de diffractions et de désaccords, mais avant tout joyeux», insiste celle qui dirige également le musée des Beaux-Arts de Nancy. D'où l'épitaphe «chéries» qui traduit cet attachement pour un creuset du multiculturalisme que l'exposition célèbre passionnément.

**Mutation.** Photographie, vidéo, peinture, installation, stylisme, musique, littérature, bande dessinée, architecture, sculpture, design, street art, etc. Aucune piste n'est ignorée, dans le panorama bigarré, où Victor Hugo, Annie Ernaux, Eugène Atget, Le Corbusier, Frank

Margerin, Renaud, Anne-Laure Boyer, Safya Fierce, Mathieu Pernot, Yanma Fofana, ou même Jacques-Emile Blanche (oui oui, le peintre de la mondanité), viennent tour à tour témoigner de la fertilité créative d'un écosystème en perpétuelle mutation.

Car, des berges jadis bucoliques de la Seine, chères aux impressionnistes, à la verticalité délabrée des emblématiques Tours Nuages de Nanterre (celles qui, photographiées en 2015 par Laurent Kronental, ornent l'affiche), dont le béton, la mosaïque et la pâte de verre colorée firent la fierté de l'ensemble immobilier avant, un demi-siècle plus tard, d'en trahir la vétusté, c'est aussi le fiasco de la politique de la ville que «Banlieues chéries» crucifie en creux. Comme le démontre sans fard la spectaculaire installation du tandem franco-luxembourgeois, Feipel & Bechameil, «Un monde parfait», maquette XXL dont la résine blanche qui recouvre les tours suggère unurre cosmétique auquel n'échapperait pas l'urbanisme.

Une vingtaine d'années seulement séparent la pelouse radieuse et le plan d'eau que Robert Doisneau fixe ingénument dans le cadre de la commande publique de la Datar (destinée à représenter le paysage français des années 1980), du conciliabule masculin englouti dans la grisaille humide et morose d'une dalle, que Mohamed Bourouissa met en scène en 2006 à Clichy-sous-Bois, quelques mois après les émeutes consécutives à la mort de Zayed et Bouna, deux ados coursés par la police. Face à face, au musée de l'Histoire de l'immigration, les deux clichés se toisent. Et le contraste est terrible.

GILLES RENAULT



Fierté (2017) de Marvin Bonheur. PHOTO MARVIN BONHEUR



Zoniers (1913) d'E. Atget. GALERIE A. PAVIOT



Doudou bleu (2023) de Yanma Fofana. PHOTO COLLECTION DE L'ARTISTE

Patxi Bisquert  
dans *Tasio*  
de Montxo Armendáriz.  
PHOTO TAMASA



# Ciné / «Tasio», de haut en basque

**Ressorti des limbes du ciné espagnol des années 80, le curieux film de Montxo Armendáriz sur un jeune charbonnier témoigne de la fin d'un monde rural.**

**A**yant bénéficié d'une restauration numérique (aux bons soins d'Il Cinema Ritrovato à Bologne), *Tasio* est une vraie curiosité ressortie des limbes du cinéma espagnol des années 80, très loin de l'esprit *movida* qui dans ces mêmes années propulse un certain Pedro Almodóvar aux avant-postes

d'une fantaisie queer (*Tasio* date de 1984, date de *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?* du réalisateur madrilène). Signé du Basque Montxo Armendáriz, ex-ingénieur et professeur d'électronique, le film est l'évocation d'un passé rural, d'une existence villageoise rustique à travers une figure masculine, récalcitrante à toute forme d'évolution ou de modernité. *Tasio*, en effet, que l'on découvre enfant et que l'on suit jusqu'à l'âge mûr, quitte très tôt l'école pour s'adonner à l'activité traditionnelle du charbonnier en forêt, le bois cuit lentement dans des meules de terres et de feuilles nommé Txondorra. Pratique séculaire et qu'il s'échine à perpétuer, refusant d'accompagner son meilleur ami à la ville quand

celui-ci se résout à trouver du travail à l'usine ou en chantier. Le personnage braonne comme un perdu dans la forêt pour se nourrir ou tirer bénéfice de la revente des fourrures. De nombreuses scènes consistent en pillage d'oisillons dans les nids, de piégeage de petits animaux tous mignons ou défourailage à la carabine de cerfs ou de sangliers. Tout le film est assez étrange car on le regarde moins comme un potentiel classique qu'il était urgent de réévaluer qu'au titre d'un document d'époque sur la fin d'un monde, la douzaine de villages ayant servi de décors et pourvu l'équipe en divers accessoires paysans ayant probablement dans les années qui ont suivi le tournage accéléré leur inexorable mu-

tation en zones résidentielles pour des vacances aux grands airs avec ses maisons de pierre restaurées et ses outils devenus objets de décoration. L'entêtement du héros dans sa sédentarité et sa volonté d'indépendance dessine un destin déphasé dont il est difficile de savoir s'il est ainsi perçu par le réalisateur, lui-même pris au piège d'une pieuse image de la fierté populaire. Le film est beau néanmoins par l'isolement dont il témoigne et la solitude artistique qui en définitive lui échoit.

DIDIER PÉRON

**TASIO** de MONTXO ARMENDÁRIZ  
avec Amaia Lasa, Patxi Bisquert, José María Asín... 1h 36.

*Parcours de spectacles*

# TEMPO FORTE

*Multiple shows itineraries*

**DU 14 AU 25 MAI 2025**

**NTANDO CELE**  
*Wasted Land*  
Les 16 et 17 mai  
Théâtre/Musique

**CHRISTOPH MARTHALER**  
*Le Sommet*  
Du 16 au 25 mai  
Théâtre/Musique

**GABRIELA CARNEIRO DA CUNHA/ RIO TAPAJÓS**  
*Tapajós*  
Du 14 au 24 mai  
Théâtre/Performance/Photo

**EL CONDE DE TORREFIEL**  
*Yo no tengo nombre (Je n'ai pas de nom)*  
Le 17 mai  
Théâtre-Paysage

**COLLECTIF QUINCH QUINCH**  
*Happy Hype*  
Le 17 mai  
Performance/Danse/Musique

**CATOL TEIXEIRA**  
*ODE*  
Du 15 au 24 mai  
Performance/Danse/Musique

**VIDY THÉÂTRE LAUSANNE**



Ville de Lausanne
Conseil de Vaud
LOTTERIE ROMANDE
FONDS D'ENTREPRISE DE SOUTIEN À LA CULTURE ET AU PATRIMOINE
pro helvetia
Suisse
ERNST GÖHNER STIFTUNG
LACSI
wapico



Juan (Damien Bonnard) et Sara (Céline Sallette) en chefs de clans rivaux. PHOTO W.DUPUY. WARNER BROS

## Série / «Malditos», western tragédie

**A mi-chemin entre «Roméo et Juliette» et «True Detective», ce thriller captivant, co-créé par Jean-Charles Hue, narre la lutte d'une communauté gitane pour sa survie face à l'irruption de la sédentarité.**

**A** près plus d'une décennie à la tête des créations originales de Canal+, où elle a permis à des séries comme *les Revenants* ou *Engrenages* de voir le jour,

Vera Peltekian a pris les rênes des productions françaises de la plate-forme Max, en 2021. Après *Une amie dévouée* et *le Sens des choses*, la troisième livraison qui nous arrive aujourd'hui est celle qui évoque le plus la *vibe* polar que Peltekian avait développée chez Canal.

**Tragédie.** Si le travail est évidemment collectif (la série est créée par Jean-Charles Hue et Olivier Prieur, sur la base d'une collaboration avec Guillaume Grosse et Laurent Teysier), c'est probablement l'empreinte de Hue qu'on retrouve le plus clairement dans *Malditos* puisqu'il y prolonge son exploration de cette cul-

ture gitane, et notamment yéniche, qu'il regardait déjà dans *la BM du Seigneur* et *Mange tes morts*. *Malditos* épouse la danse endiablée d'une famille qui s'agit de toutes ses forces pour survivre, sauver une communauté et un mode de vie menacé d'être englouti par les temps modernes et l'idée que pour faire société, il faut à tout prix se ressembler. Rentrer dans le rang. Pour Sara Torrès, matriarche d'un clan dont le chef est porté disparu, cette «normalisation» prend la forme d'un passage d'huissier délivrant à la famille un avis d'expulsion du terrain qu'ils semblent occuper depuis toujours. Prise à la

gorge par cette ultime surprise laissée par son mari, Sara (Céline Sallette) se trouve contrainte de se tourner vers le chef du clan voisin (Damien Bonnard) et d'en appeler à la solidarité gitane pour un relogement d'urgence et épargner aux siens l'humiliation d'une vie en HLM. Juan entend mais impose une hospitalité sous condition, prix d'innombrables rancoeurs jusqu'alors ravalées. La première et la plus dramatique étant l'annulation du mariage prévu entre sa fille Léti et Tony, le fils de Sara.

**Fantôme.** En s'accrochant aux deux gamins, *Malditos* se donne à voir comme une tragédie western, quelque part entre *Roméo et Juliette* (le matriarcat des Torrès, yéniches, vs le patriarchat des «Andalous» de Juan) et l'*american* façon *True Detective*. Tony est un chien fou, un turbulent qui ponctue chaque phrase d'un «*Mange tes morts!*» mais respecte trop Léti pour faire n'importe quoi avec elle, quand la jeune femme le supplie au contraire de l'enlever. Pétrifiés entre l'envie de s'affranchir de l'hyper-autorité parentale, d'abandonner des conditions de vie d'un autre âge, et la trouille de se frotter au monde des

gadjos qui les méprise, les amoureux maudits ne parviennent à choisir, au risque de se trouver écrasés par des rivalités qui montent. Si l'irruption du monde sédentaire sert de déclencheur à l'intrigue, la série transforme la Camargue en espace magique, peint comme une terre d'infini, où les panoramas de déserts salins se disputent aux terrains vagues déglingués.

Hors du temps, des lois et des contraintes géographiques – ce petit théâtre pourrait ne se dérouler que sur quelques kilomètres carrés mais c'est l'impression de grands espaces qui domine. Mais *Malditos* n'est pas une mini-série et superpose à ce barycentre séduisant d'autres intrigues appelées à grossir au fil du temps : une dose de thriller autour de la figure écrasante du *pater* Torrès, fantôme dont le retour terrifie tout le monde; et une guerre de bande avec la cité voisine façon narco-polar. Un cadre plus classique qui tient sur les épaules de l'autre fils de Sara, Jo, animal à sang froid qui fleurit dans le malheur.

**MARIUS CHAPUIS**

**MALDITOS** de JEAN-CHARLES HUE ET OLIVIER PRIEUR. Sur Max à partir de vendredi.

## Série / «Carême» joue tarte sur table

**Entre complots et fiestas partouzardes, la série sur le chef napoléonien Antonin Carême, incarné par un Benjamin Voisin en pop star new wave, nous gave d'intrigues superficielles.**

**A** quoi carbure Martin Bourboulon? Le réalisateur des deux épisodes des *Trois Mousquetaires* (neuf mois de préparation, huit mois de tournage, 72 millions de budget), sortis avec succès en 2023, a depuis réalisé un nouveau long métrage, le thriller politique *13 Jours, 13 Nuits* avec Roschdy Zem (là encore, du lourd, 28 millions d'euros de budget) et il est le showrunner, directeur artistique et metteur en scène (au moins des premiers



Benjamin Voisin vole au vent. PHOTO REMY GRANDROQUES. APPLE TV

épisodes) de *Carême*, série historico-romanesque qui débarque sur Apple TV+.

**Choucrouté.** S'appuyant sur la figure réelle du pâtissier et cuisinier de l'époque napoléonienne, Antonin Carême, un peu le Cédric Grolet post-Révolution, qu'interprète un Benjamin Voisin malhabilement choucrouté en pop star new wave, la série brasse noirs complots, fiestas

partouzardes polysexuelles, brigades inclusives en cuisine (Alice Da Luz dans le rôle d'Agathe, jeune femme noire et bras droit du chef) dans une sarabande d'intrigues et de festins entremêlés par une dizaine de scénaristes dont l'Italien Davide Serino, coauteur de la série *Esterno Notte* et Ian Kelly, biographe ayant écrit *Cooking for Kings: The Life of Antonin Carême - The First Celebrity Chef*, livre non

traduit qui a donné l'impulsion du projet. Dans son adaptation du roman d'Alexandre Dumas, Bourboulon cherchait à booster le genre de cape et d'épée en lui injectant des combats visuellement chaotiques qu'il était allé cherché du côté du cinéma de Hong-kong. Ici manque cruellement l'idée unificatrice qui permettrait à la série de ne pas sembler intégralement

artificielle dans sa façon de faire jouer comme des personnages contemporains des figures aussi historiquement chargées que Joséphine de Beauharnais (Maud Wyler), Madame de Staél (Juliette Armanet) ou le ministre de la Police Joseph Fouché (Micha Lescot, armé d'une seule grimace pour signifier la malveillance du personnage) ou le retors Talleyrand (Jérémie Renier, de loin le plus convaincant et nuancé).

**Tuyaux.** A l'image, chacun pourra constater que le patrimoine architectural français offre des décors de nature à transporter le promoteur immobilier trumpiste Marco Rubio dans de nouveaux comparatifs louangeurs avec les marbres et dorures de Mar-a-Lago, qu'accessoiristes, décorateurs, costumiers dépensent sans compter pour saturer tous les plans selon un régime gras censé satisfaire un public de plateforme pas facile à capter ni conten-

ter. Les épisodes s'enchaînent, on finit par ne plus voir qu'une pure logique productiviste: des bouches à nourrir et des tuyaux à remplir. Seul l'épisode 4 avec un voyage en Pologne à la rencontre du roi en exil, Louis XVIII, paraît dramaturgiquement moins vain et visuellement plus beau, signé exceptionnellement du chef op Matias Boucard. Curieusement, la série ne semble n'avoir rien à dire ou faire du statut schizo du personnage principal, revendiquant sa liberté mais complètement asservi, par contrainte, aux ambitions et coups torves des puissants qui l'emploient. Du moins le ton adopté en dépit des enjeux historiques de la période vise à ne surtout rien dire ou montrer qui accroche un tant soit peu l'esprit. Fast-food.

**DIDIER PÉRON**

**CARÊME** de MARTIN BOURBOULON. Huit épisodes sur Apple TV+ à partir de mercredi.



La série d'animation emprunte le graphisme de la célèbre bande dessinée. PHOTO NETFLIX

# Série / «Astérix et Obélix», très réussix

**Vingt-trois ans après «Mission Cléopâtre», Alain Chabat renoue habilement avec l'univers des Gaulois dans une chouette série d'animation au casting de stars.**

C'est peut-être le cadeau surprise de l'horrible *Astérix et Obélix : l'Empire du milieu* de Guillaume Canet, délivrante machine à 66 millions d'euros balancés façon tapis de bombe sur près d'un millier d'écrans, pour finalement ne pas rentrer dans ses frais. Permettre de revenir à un Astérix moins mégalo, à un Astérix plus humain, c'est-à-dire sans visage humain. Vingt-trois ans après les 15 millions d'entrées de son *Mission Cléopâtre*, Alain Chabat renoue avec l'œuvre de Goscinny et Uderzo par le biais de l'animation et de la série télé, avec le renfort de Netflix. Initialement envisagé comme un long métrage, le projet a finalement enflé au point d'être repensé, recalibré dans un format 5×30 minutes.

**Légion romaine.** L'album *le Combat des chefs*, sorti en 1966, qui met en scène la résistance gauloise soudainement privée de potion magique après la collision fortuite entre son druide et un menhir volant, sert bien de canevas à la série, mais Chabat s'autorise une narration pleine de détours et de déclenches, piochant aux quatre vents dans la bibliothèque élargie de Goscinny et Uderzo. Ainsi, il s'éloigne très vite de l'intrigue pour raconter le trauma originel du petit Obélix, condamné à une vie de privation de potion après être tombé dedans. Technologiquement, l'animation 3D du studio toulousain TAT (*les As de la jungle*) n'a rien de renversant. Mais

Chabat parsème ses délires à lui, souvent aux dépens de Panoramix, dont les rêves se matérialisent sous forme de visions sous LSD.

il n'y en a pas besoin. La modélisation des personnages est très convaincante et se double d'une compréhension fine de l'univers graphique du Uderzo de la fin des années 60.

Des petites choses, mais qui changent la réception des scènes. Dans la première grande bagarre, par exemple, l'emprunt le plus immédiatement visible est certainement l'introduction d'une onomatopée du dessinateur qui s'en va fendre en deux une légion romaine. En y regardant plus attentivement, on note aussi la façon dont la mise en scène s'empare des aplats de couleur unie utilisés par Uderzo pour mettre en valeur un geste en suspendant momentanément le décor, ou la manière dont les réalisateurs remplacent les nuages en volumes par de simples lignes en bichromie bleu et jaune, sur le modèle de la bande dessinée.

**Vedettes.** A ces habiles citations visuelles, Chabat et son co-réalisateur Fabrice Joubert (ex des studios Illumination et Aardman) ajoutent des jeux propres au cinéma, le cri de guerre désespéré du décurion chargé de repousser les Gaulois se transformant en *Buona Sera* qui sert de bande-son à la grande dérouillée. Ailleurs, Chabat parsème ses délires à lui, souvent aux dépens de Panoramix, dont les rêves se matérialisent sous forme de visions sous LSD avant que les crises d'euphorie du druide ne virent en trips ultra-colorés sur du *M. Boombastic*. Si les liens entre Astérix et l'animation sont presque aussi anciens que la bande dessinée (c'est aussi une des limites d'une série qui, tout en nous ayant beaucoup plu, ne restera pas forcément dans les mémoires tant elle s'insère dans un ensemble bien plus grand qu'elle), aucun dessin animé n'aura bénéficié de pareil parterre de vedettes chargées de lui assurer une visibilité. Derrière le duo Alain Chabat (Astérix) et Gilles Lellouche (rescapé du Canet, il rempile pour la voix d'Obélix), on trouve Laurent Lafitte, Thierry Lhermitte, Jeanne Balibar, Géraldine Nakache, Alexandre Astier... La liste est longue. Mais le plus brillant de tous est sans l'ombre d'un doute Jean-Pascal Zadi, formidable en souffre-douleur romain dont chaque apparition justifie à elle seule de regarder toute la série.

MARIUS CHAPUIS

**ASTÉRIX ET OBÉLIX : LE COMBAT DES CHEFS**  
d'Alain Chabat, Benoît Oullion et Pierre-Alain Bloch. Cinq épisodes, sur Netflix à partir de mercredi.

## Que des numéros 10

Les choix culture de «Libération»



AD VITAM



DR



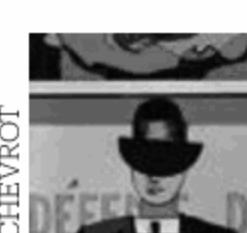
MAX



ADAGP



DOGUBOMB



F. CHEVROT



L.GODIN



ARIZONA



J.L. LACROIX



ALAIN KELLER

### Cinéma «La Chambre de Mariana»

Emmanuel Finkiel filme l'histoire d'un enfant juif caché chez une prostituée où défilent soldats allemands et collabos dans l'Ukraine de 1943. Une œuvre hantée sur l'enfance et les énigmes du monde. En salles.

### Rétro Anna May Wong

Redécouverte récemment, la glamourissime star passa sa vie à tenter de repousser les limites de rôles marqués par l'orientalisme et les préjugés. Une rétrospective à la Cinémathèque française revient sur sa carrière entre Hollywood et l'Europe.

### Série «Le Sens des choses»

Libre adaptation du livre de Delphine Horvilleur, la série drôle et profonde de Noé Debré et Benjamin Charbit (disponible sur HBO Max) suit les premiers pas d'une rabbine en proie aux doutes et aux questionnements.

### Expo Chantal Joffe

La plasticienne ne cache rien de son quotidien en dressant le portrait intime et indiscret d'elle-même et de ses proches, une œuvre cosy et sans gêne qui ne ménage pas ses modèles. À la galerie Skarstedt, à Paris.

### Jeu vidéo «Blue Prince»

Sorte de transposition folle du roman de Mark Z. Danielewski, *la Maison des feuilles*, le premier jeu du studio Dogubomb invente un puzzle architectural dans laquelle le joueur tente de s'extraire d'une maison labyrinthique.

### Expo «Un Exil combattant»

De Brazzaville à New York, peintres, écrivains, poètes ont résisté durant la Seconde Guerre mondiale à coups d'esquisses et de poèmes, loin de la terre patrie, en tant qu'ambassadeurs de la France libre. Au musée de l'Armée, à Paris.

### Expo Festival du dessin à Arles

Jusqu'au 11 mai, la troisième édition de la manifestation arlésienne présente une sélection passionnante d'œuvres d'une grande diversité de médiums et de styles, avec plus de 1800 dessins exposés.

### Cinéma «Simón de la Montaña»

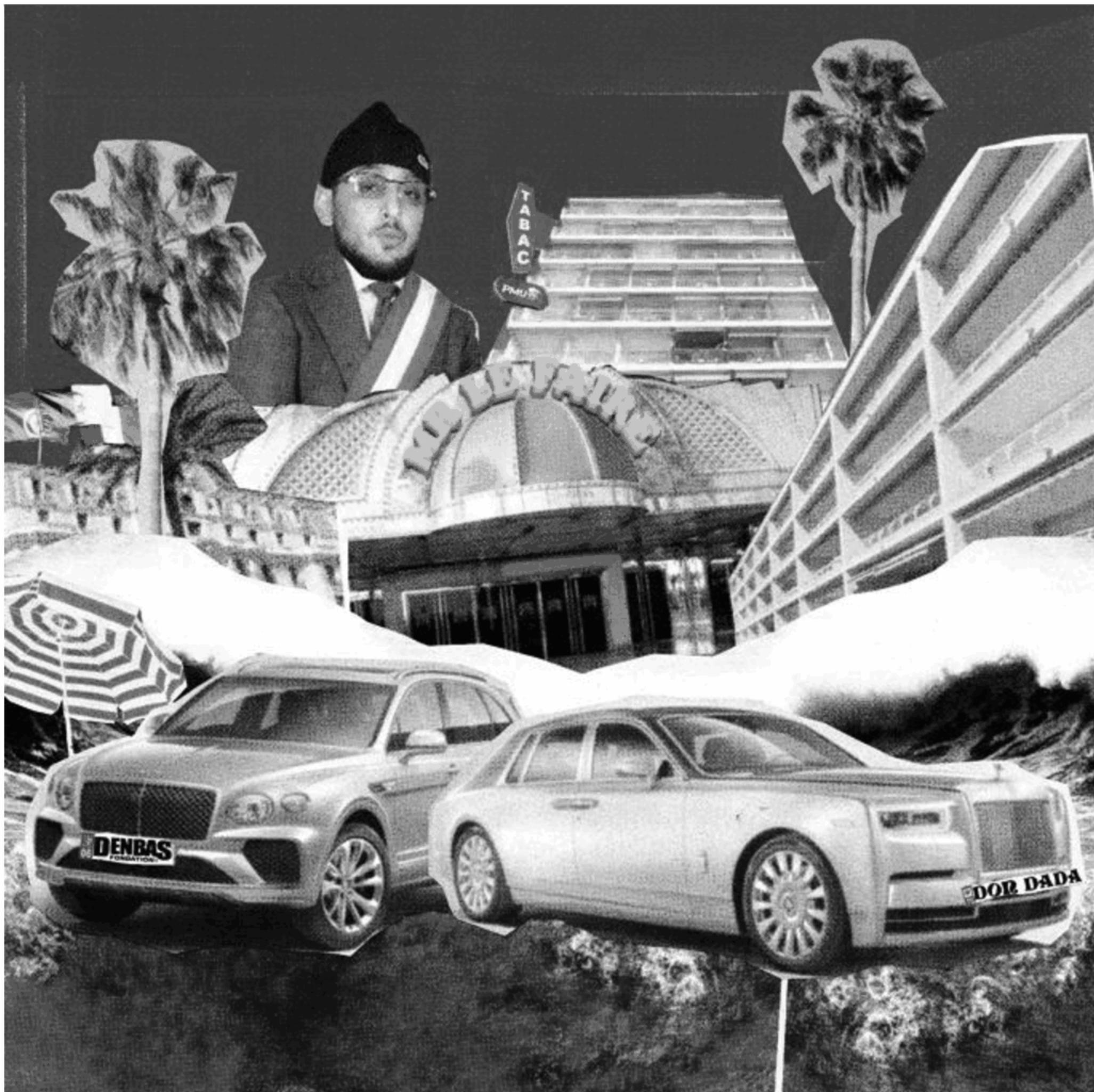
Un jeune homme se prétend porteur de handicap dans le perturbant premier long métrage du cinéaste argentin Federico Luis, interrogeant le sens qu'on prête à la différence et à la norme. En salles.

### Art Henri Matisse

A partir de 1901, Matisse va effeuiller et métamorphoser Marguerite, sa fille malade devenue résistante, en réalisant une centaine de portraits. L'exposition au musée d'Art moderne de Paris est un pont suspendu entre sa vie et la création.

### Expo «Ils furent foule soudain»

Fruit d'un partenariat entre l'agence Myop et Amnesty International, un livre et une expo (à l'Académie du climat à Paris) célèbrent un demi-siècle de défilés protestataires en France et à travers le monde.



La pochette de Mr LE FAIRE, mixtape d'Infinit' (2024). PHOTO LUCAS GOUET ET HOLOGRAM LO'

# Le flou artistique des mixtapes

Tremplin des jeunes rappeurs dans les années 90, la mixtape n'est plus ce format né dans la rue et conçu pour les passionnés, mais un terme marketing pour désigner un album qui n'ose pas dire son nom.

Par MAXIME DELCOURT

**E**n 1990, la légende veut que Joey-Starr soit revenu de Marseille avec une cassette dans la poche. Nommée *Concept*, celle-ci n'a été tirée qu'à 400 exemplaires, a été enregistrée avec les moyens du bord, et contient les premiers morceaux d'IAM. Ce pourrait être une «cassette démo», comme les jeunes artistes en réalisent pour démarcher les maisons de disques, mais elle n'est pas destinée aux professionnels. Il s'agit plutôt d'une mixtape, support emblématique du hip-hop, venu des États-Unis, où les DJ se servent de ces cassettes mixées pour enregistrer leur performance, mettre en avant de jeunes MC et les diffuser en toute débrouille dans la rue, au plus près de la population, en marge des circuits traditionnels.

En France, la démarche est alors inédite, mais va se multiplier au cours de la décennie qui s'ouvre. Dans le sillage de *Concept*, d'autres mixtapes voient progressivement le jour sous l'initiative des meilleurs DJ que compte l'Hexagone. Durant les années 90 sortiront notamment les cassettes de Cut Killer, la série *What's The Flavor* de DJ Poska ou encore *Opération coup de poing*, la mixtape la plus vendue de l'histoire (entre 15 000 et 20 000, selon les sources). A chaque fois, les circuits de distribution alternatifs sont privilégiés, de futurs grands noms se révèlent (Fonky Family, Rohff, Busta Flex, etc.) et des morceaux cultes sont mis au point selon un processus créatif flirtant avec l'illégalité, puisqu'ils sont enregistrés sans passage par un studio, mais en posant ses couplets sur des instrumentaux souvent «empruntés» à des faces B de rap américain.

Depuis les années 2010, la mixtape a muté. Elle n'est plus, pour reprendre les mots du journaliste Thomas Blondeau dans *le Monde diplomatique*, ce vecteur de «découverte artistique» et de «puissance promotionnelle organisée» qui échappe complètement au contrôle des maisons de disques. Pleinement intégrée dans le plan de carrière et de développement des artistes, la mixtape est désormais un format établi, tellement récurrent que ses contours sont devenus beaucoup plus flous.

## Préserver les artistes des critiques

Pour un NQNT de Vald, par exemple, qui correspond au côté fourre-tout, instinctif et volontiers expérimental de l'exercice tel qu'il a été imaginé dans les années 90, combien de projets hyper aboutis, usant de l'appellation «mixtape» simplement dans le but de préserver les artistes des critiques et des attentes inhérentes au format album? Et si, au fond, tous ces projets vendus depuis une dizaine d'années comme des mixtapes au moment de leur sortie – *H-24* de Hamza, *A7* de SCH ou encore *BAD BOY LOVE STORY* de Theodora – n'étaient rien d'autre que des albums refusant de se présenter comme tel?

Gabriel de la Héronnière, directeur artistique chez Naïve, en a la sensation: «Ces dernières années, pour beaucoup de labels, appeler un projet mixtape est un moyen de rassurer le management ou l'artiste qui ne se sent pas encore prêt pour un album. Comme c'est une mixtape, on ne s'attend pas à péter les scores et on désamorce ainsi les potentielles critiques.» Une approche qui serait due à la

# MUSIQUE /

## LA DÉCOUVERTE

### Lianor Ingénieux du son

**A**trop rester dans l'ombre, il arrive toujours un moment où l'on veut s'épanouir dans la lumière. C'est bien le cheminement d'Emilie et Igor. Deux ingénieurs du son de métier, même si la jeune femme s'est spécialisée par la suite dans le mastering, ayant fréquenté assidûment l'antre des légendaires studios Ferber. Igor ayant participé par exemple à l'enregistrement de la BO d'*Emilia Perez* de Jacques Audiard. Ils auraient pu continuer à suivre une voie dans laquelle ils excelleraient. Sauf que la passion de la musique, de faire de la musique, les a rattrapés. Une sorte de retour aux sources. Le duo a pratiqué très jeune la batterie avant qu'Emilie ne devienne une bassiste talentueuse et qu'Igor choisisse pendant douze années de conserver le plus incongru basson. De tels CV ne pouvaient déboucher que sur un projet atypique.

Echafaudé dans un studio bricolé lors d'un été passé en commun dans le Var, leur premier album *Come Meet me at Buisson Road*



DR

interpelle dès son ouverture instrumentale, *Résilles*. Comme enveloppé dans un cocon bienveillant, mais intriguant, on se laisse embarquer par la douce mélancolie d'une mélodie diaphane entre jazz, post-rock et new age. La découverte d'un univers très personnel, où les synthétiseurs sont en bonne place, qui s'exprime également à travers des titres vocaux irréels. Même si Lianor (la contraction des deux prénoms, on imagine) nous donne la preuve avec *Don't Worry, Sadness Remains* qu'il est tout à fait capable de livrer un single pop addictif. Mais on subodore que ce n'est pas l'éclairage des spots clinquants de l'affrionnant mainstream que vise ce délicat tandem. Tamisée, la lumière plutôt.

**PATRICE BARDOT**

**LIANOR**  
*COME MEET ME AT  
BUISSON ROAD*  
(Lianor Music)

## LA RÉÉDITION

### Pink Floyd Au pied du volcan



Classique du cinéma rock des années baba cool, dont tout le monde a entendu parler, mais que plus personne n'a osé regarder depuis des décennies, *Pink Floyd à Pompeï* ressort restauré et remastérisé en Blu-Ray, en album Dolby Atmos, mais aussi en salles pour quelques projections, en Imax, le 28 avril. Tourné en octobre 1971, dans les ruines désertes au pied du Vésuve, le film est à la fois le précurseur et l'inspiration des délires psychédéliques de *The Song Remains the Same*, le concert de Led Zeppelin filmé en 1973, et du live de The Cure au théâtre antique d'Orange, réalisé par Tim Pope en 1986. Comme les fans le savent, il en

existe plusieurs versions, puisque le documentariste écossais Adrian Maben y ajoute, après la sortie en 1972 de l'original de soixante minutes, des rushes montrant le groupe au travail à Paris sur *The Dark Side of the Moon*. Redécouvrir aujourd'hui ce manifeste planant dans ses magnifiques couleurs ressuscitées et sa palette d'effets naïfs, réjouit les nostalgiques, mais permet paradoxalement de mieux comprendre la haine des punks de 1977 pour tout le cirque de ces chevelus autosatisfaisants.

**ALEXIS BERNIER**

Liste des projections : [www.pinkfloyd.film](http://www.pinkfloyd.film)

«Ces dernières années, pour beaucoup de labels, appeler un projet mixtape est un moyen de rassurer le management ou l'artiste qui ne se sent pas encore prêt pour un album.»

**Gabriel de la Héronnière**  
directeur artistique chez Naïve

fameuse pression du premier album. «On martèle tellement aux jeunes artistes que celui-ci est essentiel et qu'il doit résumer toute leur vie qu'ils craignent de présenter leurs projets de cette façon. Et ce, même si ces derniers sont travaillés comme des albums à part entière, avec un mixage soigné, une cohérence musicale et des ambitions commerciales fortes.»

Parmi les exemples les plus récents, il y a notamment TH. Après deux EP et une mixtape, *E-TRAP*, saluée de toute part, le rappeur de Bondy refait le coup avec *Algorithme*, décrit par son producteur Ameen Beats comme «un projet qui a toutes les qualités d'un album tout en restant proche des codes d'une mixtape». Aussi impressionnant soit-il, ce nouveau long format ne partage toutefois que peu de points communs avec les mixtapes mythiques de Rohff (*le Cauchemar du rap français*) ou Booba (*la série Autopsie*, qui a notamment révélé Kaaris, Shay et Damso). Ici, pas d'invités, pas de freestyles, ni d'a cappella trop crus pour les labels, juste douze morceaux homogènes, rigoureux et fidèles à l'identité musicale de l'artiste. Le mot album est-il si effrayant? «C'est juste que ce n'est pas le moment, poursuit Ameen Beats. *E-TRAP*, c'était un passeport, le projet qui a introduit TH auprès d'un plus grand nombre d'auditeurs. Avec *Algorithme* on continue les présentations. Sauf qu'on le fait sans penser à un fil rouge, sans interludes, intro ou outro.»

Gabriel de la Héronnière assure que les labels et les managers ont tendance à privilégier un projet intermédiaire quand tous les signaux ne sont pas encore au vert. Quitte à créer une certaine confusion, et à voir la mixtape s'exporter hors du circuit rap, dans des projets pop ou electro hybrides qui n'entretiennent que peu de liens avec les lois d'un tel format. La Britannique Charli XCX en est coutumière, tout comme la Française Oklou qui avait présenté en 2020 son *galore* comme une mixtape et qui décrit aujourd'hui cette œuvre extrêmement minutieuse comme son premier album.

S'il est fort probable que le grand public se fiche de telles considérations, la confusion intrigue, et en dit long sur les astuces mises en place pour commercialiser un projet. Certains artistes, ayant grandi ou non avec le format mixtape, refusent heureusement d'entretenir ce flou. C'est le cas, par exemple, de Tiakola, dont la mixtape *BDLM Vol.1* succède à un premier album triple platine et voit le Parisien multiplier les featurings avec des artistes français ou internationaux, fidèle à l'esprit fédérateur et collaboratif d'un tel format.

C'est le cas également d'Infinit' : éduqué aux mixtapes mises en ligne gratuitement sur des sites de référence (DatPiff, LiveMixtapes, Haute Culture), le rappeur sudiste a publié en février dernier *Mr LE FAIRE* comme une réponse à son premier album, *888*, paru début 2024. «*888* avait une direction hyper poussée, on avait bossé dessus pendant deux ans et il était très musical, raconte l'artiste. Avec *Mr LE FAIRE*, tout a été beaucoup plus spontané. J'ai invité des gens avec qui je n'aurais jamais collaboré et j'ai proposé à Jacky des Nèg'Marrons de hoster les différents morceaux, dans le pur style des années 1990. Surtout, je n'ai pas cherché à raconter ma vie. La mixtape, c'est un exercice de style, quelque chose qui sonne presque comme un freestyle.»

#### Approche de laborantin et cour de récré

Infinit' en sait quelque chose. Parce que l'un de ses rappeurs préférés, Max B, a sorti près d'une vingtaine de mixtapes entre la fin des années 2000 et le milieu de la décennie suivante, toujours selon une approche de laborantin qui teste et ose. Et aussi parce qu'il figure au casting d'une mixtape ayant possiblement changé la donne ces cinq dernières années. Sortie fin 2020, certifiée disque de platine, la *Don Dada Mixtape Vol.1* a en effet rappelé ce qu'est une mixtape : une succession de collaborations a priori improbables (ici Alpha Wann et Kalash Criminel), de passes décisives envers une nouvelle génération (K.S.A., Lesram), ainsi qu'une vraie intransigeance artistique. A l'image de Nekfeu, venu débiter sur plusieurs morceaux un flow nerveux et «egotripé» assez éloigné du ton mélancolique propre à ses albums solo. «Dans l'énergie, la *Don Dada Mixtape Vol.1* renvoie en effet à l'esprit des mixtapes originelles, confirme Infinit'. Ce type d'exercice est précieux parce qu'il me permet de retrouver les sensations que j'avais lorsque j'ai commencé à rapper vers 2005-2006.»

Au moment de penser *Lafiya Sessions* d'Oxmo Puccino, le challenge était de taille : il fallait faire comprendre au rappeur parisien, présent dans le circuit depuis le milieu des années 1990, qu'une mixtape ne peut plus être tout à fait la même qu'à ses débuts. Les plateformes de streaming et les lois toujours plus strictes autour des droits d'auteur sont passées par là : rapper uniquement sur des instrumentaux de faces B sans en avoir demandé les droits paraît désormais bien trop risqué. Pour le reste, seuls deux mots semblent avoir guidé l'enregistrement des dix-huit morceaux : plaisir et spontanéité.

«C'est là tout l'intérêt de la mixtape : au-delà des croisements improbables avec d'autres rappeurs (Davinhor, Zinée, NeS, etc.), tout est allé très vite», résuite Gabriel de la Héronnière, directeur artistique de la mixtape. «Il n'y a pas de single, pas de clip, très peu de promo et même pas de pitch envoyé aux plateformes. *Lafiya Sessions*, c'est vraiment une cour de récréation, l'opportunité pour Oxmo de tester des choses sans tomber dans le côté chronophage inhérent à l'enregistrement d'un album.» Et Infinit' de conclure : «La mixtape, ce n'est pas juste un alibi au cas où un projet fait moins de ventes. C'est un format porteur d'une vraie liberté, où l'on peut faire fi des attentes et des concessions.»

# MUSIQUE/



PLAYLIST

## LA POCHETTE

### Pogo Car Crash Control «Le grappin, une machine imaginée pour que tu perdes»

Les trépidations punk, metal et grunge de ce groupe français s'épanouissent dans un 4<sup>e</sup> album étourdissant. Du fracas mais aussi une certaine luminosité qui trouve son écho dans la pochette. Simon Péchinot, guitariste, nous raconte.

**La créatrice.** «On a fait appel à Cogumeli une illustratrice qui est aussi tatoueuse. Je suis très touché par son travail et pendant la création de l'album, je regardais beaucoup ses dessins. Elle montre son processus artistique sur Instagram. Ce n'est pas fait uniquement de manière numérique à la tablette : à la fin, elle réalise un objet physique. Nous avons enregistré un disque plus lumineux, renouant avec nos racines grunge et je trouvais que son style à la fois très doux mais aussi très violent pouvait correspondre à notre musique. Comme je suis un peu notre responsable graphique, j'avais même fait la peinture de notre pochette précédente. J'ai montré ce qu'elle faisait au groupe et ils ont adoré. On l'a contacté et elle a tout de suite accepté, pourtant elle ne connaissait pas du tout Pogo Car Crash Control. Ce que je trouvais très intéressant.»

**Le travail.** «Elle a écouté les maquettes et on lui a envoyé des textes puis on a fait une réunion de travail où elle avait noté des thèmes que l'on aborde dans l'album : le mal-être social, la désillusion... A partir de cela, elle nous a fait des propositions de croquis. On a été unanimes pour choisir celui-ci. Ce jeu avec un grappin, un peu une machine imaginée pour que tu perdes, le couteau qui est le logo du groupe, on a trouvé que ça faisait vraiment écho à notre musique. Elle a donc réalisé cette pochette avec des crayons de couleur, des microns, des feutres très fins pour concevoir les cheveux. C'est un travail très minutieux, elle a passé des heures dessus.»



POGO CAR CRASH CONTROL  
NEGATIVE SKILLS (Panenka Music)

**Les détails.** «J'ai tout de suite été captivé par le regard de cette fille. J'ai d'ailleurs félicité Cogumeli à ce sujet. Elle a l'air fascinée et en même temps effrayée. Mais on dirait aussi qu'elle aime cette sensation de danger. Ça peut faire référence à nos propres démons. Je crois que c'est vraiment l'expression du visage qui me satisfait le plus. Dès qu'on la voit,

cela dégage immédiatement quelque chose de très fort. Les petits détails comme les barrettes ou le sparadrap apportent un côté innocent mais je trouve que ce n'est pas kawaii pour autant. L'idée du grappin nous a tellement plu que cela a été une inspiration pour notre show. Il y a un grappin géant maintenant au-dessus de notre batteur.»

Recueilli par PATRICE BARDOT

## OURS

*Le Carnaval de Dunkerque*

Avec simplicité et réalisme, le chanteur raconte avec tendresse, en format piano-voix, l'une des grandes fiestas populaires de notre pays, plutôt adepte des fanfares pétaradantes. La beauté réside dans le contraste.

## KOKOROKO

*Sweetie*

Les protégés de l'érudit DJ producteur britannique Gilles Peterson s'éclatent en mode tropical-jazz-soul où la luminosité de cette fausse rumba est légèrement voilée par la mélancolie de la mélodie. Magnifique.

## ON Y CROIT



MICHAEL ULLRICH

### Kapote La nouvelle vie disco

**L'Italo-Allemand, anciennement Munk, s'est réinventé en as du dancefloor, comme le confirme ce second album irrésistible.**

**L**e punk-funk mène à tout, à condition d'en sortir. Cofondateur du label Gomma, qui a mené à partir de 1999 la fronde contre les dancefloors rigoristes à coups de basses cold wave, de beats dark disco, de pop bizarre et d'influences house non conformistes, l'Italo-allemand Mathias Modica a connu une belle carrière sous le nom de Munk. Quatre albums impeccables parsemés de mini-tubes (*Mein Schatz* avec Princess Superstar, *Ce Kul* avec Chloé ou *Kick Out The Chairs!* avec James Murphy et Nancy Whang de LCD Soundsystem), avant de saborder dans un même élan son label et son projet solo après presque dix-huit ans de bons et loyaux services pour partir à l'assaut de nouveaux territoires. En donnant corps en 2012 et en 2018 à son épiphanie house débridée (avec le label Toy Tonics, refuge d'amateurs éclairés de deep house, d'italo et au-



KAPOTE  
PARA MYTHO DISCO  
(Toy Tonics)

tres rythmes 4/4 solaires) et nu-jazz (le label Kryptox, dévolu à la jeune scène allemande), Mathias Modica a-t-il lâché la proie pour l'ombre? A en juger par les sorties effrénées de Toy Tonics, les innombrables soirées du label berlinois qui offrent une nouvelle vie nocturne à la capitale allemande, mais surtout par ses productions sous le nom de Kapote, succomber aux dancefloors les plus affriolants est peut-être la meilleure idée de sa carrière.

Deuxième album de Mathias Modica depuis qu'il s'est métamorphosé en Kapote, *Para Mytho Disco* est un disque de vagabond, fidèle à la ligne artistique de Toy Tonics: de la sueur, de la musicalité et aussi un peu de stupre. Enregistrés dans divers studios européens au gré de ses engagements de DJ, ces douze titres brassent gaillardement jazz-funk, boogie, house, musique électronique japonaise des années 1980 et disco italien, sans jamais verser une seule seconde

dans la facilité. Résultat des courses, un bloc irrésistible qui se prête aussi bien à l'écoute domestique qu'à l'abandon sur le dancefloor. Et tout ça avec un sourire béat aux lèvres.

BENOÎT CARRETIER

## Vous aimerez aussi

### MOTORBASS

*PANSOUL* (1996)

Avec la même volonté de casser les barrières, le mètre étalon de la rencontre entre house et hip-hop instrumental. Une influence évidente.

### DAM SWINDE

*HIGH LIFE* (2015)

La version house soutenue des productions de Kapote par un duo d'Amsterdam, tête de file du label Heist Recordings, fondu de disco et de Salsoul Records.

### DIMITRI FROM PARIS & DJ ROCCA

*ERODISCOTIQUE* (2016)

Entre disco funky et house costaude, les maîtres es disco français et italien font le grand écart entre le son de New York et l'italo.

**DEKI ALEM**

Fun

Ce brillant duo suédois annonce enfin un album. Si tout est du niveau de ce track assourdissant electro-rap-drum'n'bass très métallique, cela pourrait s'avérer grandiose. On y croit certainement.

**PAIN MAGAZINE**

Violent God

Deux électroniciens, Louisahhh et Maelström, associés à un trio post hardcore, Birds in Row, livrent avec fracas une sorte de bande-son techno-punk pour une prochaine apocalypse. A tort ?

**THE HACKER & ENDRIK SCHROEDER PROJECT**

The Voyagers

Le vétéran electro-techno s'associe à un autre musicien grenoblois pour deux titres entre techno de Detroit, bleep de Sheffield et souvenirs de rave. Irrésistible.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur [Libération.fr](#) en partenariat avec Tsugi radio

GUILLAUME CELLY

**CASQUE T'ÉCOUTES ?****Arthur Guérin-Boëri Apnéiste****«Au Rex Club, il fallait se mettre devant les enceintes**

**L**ui ne cherche pas la profondeur mais plutôt la plus longue distance à parcourir sous la glace, avec un simple maillot de bain. Spécialiste de l'apnée dynamique, le Niçois givré détient plusieurs records du monde. Désormais tourné vers une carrière plus artistique, il tente de lancer sur YouTube une sorte de *Paris Dernière* revisité à sa sauce (*Clair obscur*), tout en continuant l'enchaînement des tournages de *l'Odyssée salée*, sa série documentaire pour TV Monaco.

**Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?**

*OK Computer* de Radiohead en CD, j'avais douze ans.

**Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?**

Spotify à fond sur mes enceintes monitoring qui sont de bonne qualité, avec notamment des basses assez flatteuses.

**Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?**

*Nevermind* de Nirvana que j'ai offert à mon petit frère pour élargir sa culture musicale.

**Où préférez-vous écouter de la musique ?**

J'adore dans la voiture, et aussi

dans mon bureau avec mes fameuses enceintes.

**Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ? Quel genre de musique ?**

Je ne peux écouter que de l'electro sinon je me concentre sur la musique et plus sur mon boulot...

**La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?**

*Savoir aimer* de Florent Pagny. Il faut bien avouer que vocalement parlant, elle séche cette chanson.

**Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?**

Bowie, je n'ai jamais accroché plus que ça. Il faudrait que je creuse davantage le sujet.

**Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte ?**

*Continuum* de John Mayer, je suis un grand fan du gars.

**Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attaché et pourquoi ?**

Ed Banger fait des trucs très cool, c'est un chouette label.

**Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?**

*Division Bell*, Pink Floyd, pour le regard des statues, c'est massif.

**Un disque que vous aimeriez**

**entendre à vos funérailles ?**

*Blade Runner Blues* de Vangelis.

**Savez-vous ce que c'est que le drone métal ?**

Non... J'irai écouter.

**Préférez-vous les disques ou la musique live ?**

Les disques pour le son mixé et mastérisé.

**Votre plus beau souvenir de concert ?**

Ben Harper, un concert très privé au studio 106 de la Maison de la Radio. J'avais 14 ans et on n'était qu'une trentaine. Magique.

**Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club ?**

J'y vais pour un peu tout ça. Encore faut-il que le sound-system soit de bonne qualité. Je me rappelle des soirées au Rex Club quand j'étais plus jeune, il fallait se mettre devant les enceintes en façade pour apprécier la musique...

**Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène mais dont vous adorez les disques et inversement ?**

Tous les artistes que je vais voir défendent en live.

**Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?**

La BO de *Blade Runner*.

**Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?**

Le dernier album de Cigarettes After Sex.

**Le morceau qui vous rend fou de rage ?**

La Trap française, j'ai trop de mal. Jul, je ne peux pas, j'essaie de me soigner mais je n'y arrive pas.

**Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?**

*Honey Bones* de Dope Lemon.

**Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?**

Le groupe de John Mayer car, si j'avais dû faire du rock, mon style se rapprocherait assurément de Mayer.

**La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?**

*Another Lonely Day*, de Ben Harper.

Recueilli par

**DAVID KAWIKA**

**SES TITRES FÉTICHES**

JIMI HENDRIX

*Born Under a Bad Sign* (1967)

BEN HARPER

*Walk Away* (1994)

JOHN MAYER

*Slow Dancing In A Burning Room* (2006)**AGENDA**

Voilà une double affiche qui va faire le plein chez les nostalgiques des années New Rose. Pour les plus jeunes, rappelons que le glam rock de ce qui était autrefois le duo **Jad Wio**, aujourd'hui uniquement porté par Denis Bortek, a connu un large succès au début des années 90 avec les albums *Contact* et *Fleur de metal*, tandis que **Charles de Goal** est l'éternel fleuron du synth rock et de la cold wave française. Patrick Blain, leur chanteur, est d'ailleurs toujours à la barre.

Dimanche à Paris, Petit Bain.

A Saint-Nazaire, le festival **Zones Portuaires** se referme après une riche programmation d'expos, spectacles ou projections dont, ce samedi, le beau film de Pascal Tessaud, *Dans la peau*, entre polar social et documentaire sur le Krump. Place à la musique avec l'accordéoniste Kimmo Pohjonen, un DJ set de la grande Maud Geffray et des ciné-concerts, dont celui de l'étonnant Stubbleman, dont les images et les sons qu'il rapporte de ses voyages à vélo nourrissent de magnifiques albums contemplatifs.

Jusqu'à dimanche à Saint-Nazaire.



Maud Geffray est à Saint-Nazaire, le 26 avril.

PHOTO ONE POINT EIGHT

Le rap a longtemps été snobé par les festivals, mais prend aujourd'hui une belle revanche. Outre sa présence massive dans les festivals généralistes, de plus en plus de manifestations lui sont entièrement dédiées comme le Grunt festival ou le Golden-Coast. A Lorient, **le Raptown** porte bien son nom avec une affiche 100% française : Vald, Oboy, Guy2bezbar, Bushi ou encore Jolagreen23.

Samedi à Lorient, Parc des expositions.

**L'ORIGINAL/LA REPRISE: «LOVE ME TWO TIMES»**

La vie d'une chanson et ses réécritures parfois surprenantes

**The Doors (1967)**

Il n'y a pas grand-chose à jeter dans les deux premiers albums des Doors, sortis la même année en 1967. Cela donne une idée de la capacité créatrice d'un groupe que l'on a réduit trop souvent au seul Jim Morrison. Mais le chanteur a su s'appuyer sur la personnalité unique de musiciens hors-norme, créateurs d'un écrin parfait, porté par les claviers de Ray Manzarek et

la guitare de Robby Krieger. Ce dernier est à la compo sur ce titre paru en single. Sa six cordes cinglante sautille au fil d'une partition claudicante et minimale où Manzarek et son clavecin magique apportent un cachet irréel. C'est du blues, c'est de la pop. Les Doors quoi. Mais, plus surprenant, Robby a également écrit le texte d'une chanson que la grande Jeane Manson aurait résumé ainsi : «Avant de nous dire adieu, faisons l'amour».

**Joan Jett (1990)**

Il n'y a pas que *I Love Rock'n'Roll* dans la vie artistique de l'ex-Runaways. On l'a vu récemment sur scène en compagnie des anciens Nirvana. A l'occasion du concert au bénéfice des victimes des incendies de Los Angeles, avec Dave Grohl et Chris Novoselic, elle a livré une prestation justement incendiariaire de *Territorial Pissings*. Moins énergique, mais tout aussi électri-

que, cette reprise de l'un des premiers tubes des Doors se distingue par sa sarabande de guitares appuyée par une section rythmique cataclysmique. Alors bien sûr, la mélodie est là, mais cette adaptation quasi punk n'a plus grand-chose à voir avec l'original. Extrait d'un album où Jett passe à la moulinette AC/DC, Kinks, Sex Pistols, ou Creedence Clearwater Revival. Certainement la preuve d'un amour inconditionnel pour le rock'n'roll. Et cela fait 66 ans que ça dure.

# LIVRES /

# Colin Barrett «Ecrire sur ce qui précède la violence, la constitue»

**Rencontre avec l'auteur irlandais qui, après un recueil de nouvelles, publie «Fils prodiges». Situé dans le comté de Mayo, ce premier roman rassemble, dans un huis clos à suspense, des personnages coupables d'un enlèvement lié à la drogue.**

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL** et **MAÏA SIEURIN**  
Photo **ROB STOTHARD**

**C**olin Barrett est un écrivain du pays. Comme ses compatriotes, Colm Tóibín, Mike McCormack ou surtout John McGahern, il s'inspire de sa propre vie, une enfance dans le comté de Mayo. A l'université de Dublin, il suit des cours d'écriture créative à la fin des années 2000. Comme la plupart des auteurs irlandais, il commence par la nouvelle et fait ses armes dans la revue *The Stinging Fly*, qui publie également d'autres auteurs de sa génération, Sally Rooney et Nicole Flattery. Ses recueils, *Jeunes loups* (Rivages, 2016) et *Homesickness* («Mal du pays», 2022, non traduit), connaissent rapidement le succès : le premier a reçu en 2014 le prix du *Guardian* pour le meilleur premier livre. Son premier roman, *Fils prodiges*, sélectionné par le Booker Prize et lauréat du prix Nero, confirme la pente ascendante de Colin Barrett.

On imagine difficilement un enlèvement à Ballina, petite ville de l'ouest de l'Irlande. Chaque famille se connaît depuis toujours, fréquente les mêmes pubs et se rend à la Fête du saumon tous les ans. Colin Barrett en fait le cadre de son roman. Dev, un jeune homme

vivant seul avec le chien de sa mère décédée, ne s'oppose pas à ce que Gabe et Sketch Ferdia s'installent chez lui pour y séquestrer Doll English, le frère d'un dealer. Qu'adviendra-t-il de Doll si ses ravisseurs ne parviennent pas à obtenir l'argent qui leur est dû ? Le livre nous plonge dans l'ambiance de cette bourgade irlandaise, dans le quotidien de ses habitants et la nature environnante. Très à l'écart du centre, le huis clos qui se déroule dans la maison de Dev brise cette normalité, et ménage le suspens. Les trafiquants attendent leur argent, tout en descendant des bières et en regardant la télé. Comment cela va-t-il tourner ?

**Etais-ce important pour vous de situer *Fils prodiges* dans le comté de Mayo où se passent la plupart de vos nouvelles ?**

C'était très important, oui. Cela a été une constante dans mon écriture depuis vingt ans. J'ai voulu devenir écrivain dès mon plus jeune âge. Lorsque j'étais à l'université, j'écrivais de la poésie et de la fiction mais je savais qu'il manquait quelque chose. Pas en termes de capacité, car j'étais encore en train d'apprendre, mais plutôt d'axe principal. A ce moment-là, je vivais à Dublin. J'avais quitté l'ouest de l'Irlande. Cela m'a permis de prendre de la distance et d'avoir d'autres perspectives. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire sur Mayo, ses petites villes et les communautés dans lesquelles j'ai grandi.

**Quel regard portez-vous sur Mayo aujourd'hui ?**

C'est difficile à décrire. La plupart des membres de ma famille sont toujours là, mais tout le monde est différent, a grandi ou vieilli. J'ai changé aussi. Mais certaines choses ne bougent pas. Même lorsque j'écrivais plus jeune, je m'inspirais de mes souvenirs. Ce n'est pas comme lorsque l'on réalise un reportage et qu'il est important de capturer l'instant présent. Ma version de Mayo, les sentiments qu'elle suscite ont toujours découlé de ma petite enfance. Et cela s'est accentué au fil du temps. Le Mayo sur lequel j'écris devient de plus en plus un artefact de ma mémoire, sans être marqué par une temporalité précise. On ne sait pas trop si *Fils Prodiges* se passe dans les années 2020 ou 2010. Mais ce n'est pas très important car ce n'est pas une question de période mais plutôt de sensation. C'est purement une résonance intérieure.

**Un autre élément semble inchangé : la Moy qui traverse Ballina, à l'image de la Liffey à Dublin.**

Elle passe par et relie un grand nombre de villes que je connais, notamment Ballina et Foxford. J'ai grandi entre ces deux villes et la Moy les relie. Elles ne sont pas très éloignées, mais la rivière est très différente de part et d'autre. C'est un lieu de pêche réputé. La Fête du saumon est un véritable événement qui

Colin Barrett,  
chez lui, près  
de Dublin, le 16 avril.



a lieu chaque année ! Les gens et la ville changent, mais le fleuve est toujours là même si l'empreinte humaine est partout. Il y a toujours un côté sauvage, notamment avec l'océan Atlantique, qui s'écrase sans arrêt sur les côtes irlandaises. C'est une énergie perpétuelle. Et en face il n'y a rien, il y a l'Amérique, il y a l'autre bout du monde ! Et c'est très important, les gens sont à la limite dans tous les sens du terme à Mayo. Vous êtes à la limite de l'Irlande, mais vous êtes aussi à la périphérie de l'Europe. Donc, tout cela m'alimente.

**La drogue, alibi de l'enlèvement, est-elle un sujet dans cette région ?**

Comme partout où il y a des privations et un manque d'opportunités. Ballina est vraiment une jolie petite ville. Mais ces phénomènes existent tout près de jolis cafés ou restaurants



«Dans un esprit d'authenticité, je voulais montrer ceux avec qui j'ai grandi et que je connais avec toutes leurs aspérités, leurs imperfections, je ne voulais pas les sentimentaliser.»

Dev connaît Cillian English (*le frère de Doll, ndlr*) de l'école et les frères Ferdia sont ses cousins. Doll les a déjà rencontrés brièvement. Je me suis dit que ce serait intéressant de faire en sorte qu'il n'ait pas été enlevé par de parfaits inconnus. Ça rend les choses plus grises. Par ailleurs, dans une nouvelle, il s'agit souvent de dépeindre un moment et vous n'avez donc pas besoin de beaucoup de choses en termes d'intrigue. Mais avec le roman, je voulais être sûr que l'histoire ait un moteur et une dynamique. Qu'il s'agisse ou non d'un roman policier, de criminalité et d'enlèvement, c'est surtout un prétexte pour réunir tous les personnages dans une pièce et en décrire les relations. Le début avec Dev qui ouvre la porte à Doll et aux frères Ferdia a été la toute première chose que j'ai écrite, en 2015. Dev est un type calme et solitaire, fondamentalement innocent. Ce n'est pas un criminel. Il n'est pas violent. Pourtant il les laisse entrer. Il ne claque pas la porte en leur disant de partir. Alors je me suis dit que je ne savais pas comment expliquer ce personnage. J'ai senti qu'il y avait quelque chose que je voulais explorer et j'avais l'impression que cela mènerait peut-être plutôt à un roman qu'à une nouvelle. C'était donc parti dès le début sur une histoire d'enlèvement.

**Chaque famille souffre de la fuite d'un père ou de la mort d'un parent. Est-ce quelque chose que vous avez remarqué dans votre travail, ces félures familiales?**

C'est à double sens pour moi. La famille traditionnelle explose ou se disloque mais de nouvelles unités familiales, d'autres liens se créent par la suite. Nicky n'a plus de parents pour veiller sur elle. Elle sort avec Doll, et elle passe beaucoup de temps avec sa mère à lui. J'ai aussi trouvé ça drôle que Dev, les frères Ferdia et Doll forment une sorte de famille temporaire et non conventionnelle. J'ai vu dans mon enfance des personnes ou cousins ayant perdu un parent qui finissaient par être à moitié adoptés par d'autres foyers de manière tout à fait informelle. Je l'idéalisais probablement en étant enfant, mais tout cela paraissait très fluide. C'est clairement un fil conducteur de mon travail. Si les structures traditionnelles tombent en panne, de nouvelles formes peuvent en découler.

**Pourquoi cet intérêt pour la psychologie des personnages?**

Je ne pense pas aux personnages seuls mais comme ayant besoin les uns des autres. J'ai commencé par Dev et j'étais très intéressé par

pour touristes, toujours côté à côté. Cela m'intéresse d'écrire sur ces personnages qui ne vont nulle part, ni à l'université ni ailleurs. Ils prennent part à certaines choses simplement pour un peu d'argent supplémentaire ou d'exécution.

**Fils prodiges peut faire songer à la série récente Adolescence, à ces jeunes hommes voués à eux-mêmes, emprunts de masculinité toxique. Est-ce aussi le cas de vos personnages?**

Dans un esprit d'authenticité, je voulais montrer ceux avec qui j'ai grandi et que je connais avec toutes leurs aspérités, leurs imperfections, je ne voulais pas les sentimentaliser. Je ne voulais pas non plus, bien sûr, les rendre sensationnels. Je voulais juste montrer qu'ils sont réels. J'essaie d'entrer dans la logique de

leur monde, de comprendre ce qui a de la valeur pour eux, de façon réaliste. Il en va de même pour le type d'hommes qui y vit. Je voulais les décrire de façon honnête. Mais j'espérais toujours que l'on ne s'arrête pas à cela. Ce qu'il y a de merveilleux dans la fiction, c'est que je peux vous montrer l'autre côté de la médaille. Le personnage de Doll dans ce livre est un enfant innocent. Bien sûr, il est influençable et on peut l'amener à faire de mauvaises choses. Mais il est aussi extrêmement vulnérable. Nicky, elle, est quelqu'un qui va quitter cette ville et qui va mettre de l'ordre dans sa vie. La fin est laissée ouverte car il est toujours possible de changer et de rompre les cycles. **Tout le monde se connaît à Mayo. N'est-ce pas improbable qu'il s'y déroule un enlèvement et un cambriolage?**

#### COLIN BARRETT

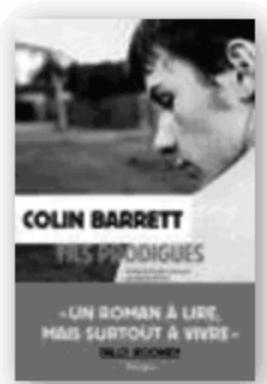
FILS PRODIGUES

Traduit de l'anglais (Irlande)

par Charles Bonnot,

Rivages, 256 pp., 21 €

(ebook : 15,99 €).



sa psychologie et son intériorité, mais j'avais besoin de Nicky aussi. Il y a donc deux personnages qui, selon moi, sont très différents, mais qui ont beaucoup de points communs en même temps. Et chacun d'eux s'équilibre. C'est génial quand vous avez passé quelques années à travailler sur un projet, que vous savez qu'il y manque quelque chose et que vous trouvez la solution.

**Vous mettez aussi l'accent sur leur corps et leurs maux quotidiens.**

Lorsque vous décrivez la migraine, cela en dit long sur le personnage. Il ne s'agit pas simplement d'un phénomène physiologique: cela façonne toute son attitude face à la vie. Et les crises de panique de Dev sont intrinsèquement liées à sa vie intérieure. J'aime beaucoup aussi le fait que ce soit un roman dans lequel il y a des gangsters mais qui soit très domestique. Presque tout se passe dans la maison et ils sont constamment en train de cuisiner et de manger.

**Dev est-il un monstre innocent?**

Il y a beaucoup de paradoxes chez lui. Il a été harcelé alors qu'il était grand et fort. Il aurait pu se défendre mais je voulais montrer quelqu'un qui a aussi été une victime. Il est traumatisé et blessé. Et ce n'est pas facile de devenir une personne qui a un sens moral inné après ça. A plusieurs reprises, Dev se dit que si les frères Ferdia prenaient le gamin avec eux et qu'il ne le revoyait plus jamais, il serait d'accord avec ça. Mais il va certainement changer. Tout ne sera pas résolu dans le roman.

**Comment parvenez-vous à parler de violence sans qu'elle ne se fasse réellement ressentir?**

Il n'y a pas grand-chose de crûment violent mais je voulais que la violence soit prégnante tout au long du livre. Il y a toujours une possibilité que cela se produise. Par exemple, Doll est dans une situation très dangereuse, même quand ses ravisseurs essaient d'être gentils avec lui en le laissant regarder la télévision, boire, etc. Ecrire sur ce qui précède la violence, ce qui la constitue est ce qui m'intéresse. Mais je veux l'utiliser de manière responsable et efficace, sans exagération.

**Que pensez-vous de Donald Trump et de la situation actuelle, en tant qu'Irlandais?**

Cela ne me dérange pas d'en parler, mais je pense que parfois les écrivains peuvent se sentir submergés par la vitesse à laquelle le monde change. La plupart des auteurs ont des prises de position sociales et politiques fortes et c'est souvent une force de l'œuvre. Mais ce n'est pas la même chose qu'un manifeste ou la création d'un groupe politique. Parfois, de jeunes écrivains à qui j'enseigne partagent leurs inquiétudes. Ils sont sincèrement préoccupés par la façon dont leur travail sera accueilli par le public. Est-ce que les gens vont s'intéresser à ma voix? Est-ce que j'écris ce qu'il faut? Est-ce pertinent? Comment cela sera-t-il reçu? Je pense qu'il faut écrire ce que l'on veut écrire. La seule chance de réussir en tant qu'écrivain est d'écrire sur ce qui vous concerne, ce qui vous passionne. Il faut avoir confiance en sa capacité à écrire quelque chose qui trouvera un écho auprès des lecteurs. ◀

# LIVRES / POCHES

## Les trois sœurs et la «marée des désastres» Roman de Dorothy Whipple

Par CLAIRE DEVARIEUX

**T**iens, une nouvelle vieille Anglaise comme on les aime, Dorothy Whipple (1893-1966), dont les romans ont été des best-sellers avant la guerre avant que sa réputation flanche dans les années 50. Persephone Books, maison fondée en 1999, l'a sortie du purgatoire. Comme les éditions londoniennes Virago, Persephone publie des femmes, mais ce n'est pas le même standing. Virago publie par exemple Angela Carter, Janet Frame. Avec Whipple, on ne quitte pas la sphère domestique la plus étroite. *Les Sœurs Field*, paru en 1943 (traduit une première fois en 1949 chez Arthaud), commencé début 1939, contient peu d'allusions à la marche du monde, si ce n'est une phrase : «La marée des désastres publics et privés semblait ne faire que monter.» Et le mari d'une des trois sœurs Field concentre ce que l'autrice pense des dictateurs : «Comme tous les tyrans, au foyer ou ailleurs, il avait l'art de forcer les autres à ramper devant lui et de les mépriser ensuite pour cela.»

Trois frères apparaissent au début du livre mais il n'en sera plus question. Place aux filles. Lucy avait 18 ans à la mort de leur mère, Charlotte 13 et Vera 11. Animée par un sens du devoir qui ne la quittera jamais, Lucy veille sur l'éducation de ses jeunes sœurs. Charlotte tombe folle amoureuse d'un plaisantin cruel. Vera, d'une beauté spectaculaire, et donc éphémère, qui va lui rendre de mauvais services, épouse un bon garçon qu'elle n'aime pas. Lucy a bientôt 40 ans lorsque l'histoire commence. Elle aussi est mariée. Contrairement à Charlotte et Vera, elle a rajeuni pour devenir «une charmante épouse». Elle était bien éteinte lorsqu'elle a rencontré le solide fonctionnaire William, «inspecteur des sciences et de la technologie sur un secteur couvrant plusieurs comtés». Ils n'ont pas d'enfant, un drame pour Lucy, évidemment. Ils vivent dans une petite maison de village.

Le statut social des trois sœurs est strictement défini. Chez Charlotte, «c'était Geoffrey qui dirigeait le foyer». Il travaille à la maison, pour une entreprise de commerce. La famille dispose de «deux bonnes, une femme de charge et une gouvernante à la journée». Vera est encore mieux lotie, superbe maison en ville, quatre bonnes et une nurse payée par la belle-mère. Lucy se contente d'une employée, autant dire qu'elle n'échappe pas aux corvées de cuisine et de ménage, mais elle aime ça, de même qu'elle aime «des livres interminables», le jardinage, élever ses poules et s'entretenir avec Dieu. Dorothy Whipple est du côté de Lucy, cela ne fait aucun doute. Elle a pitié de la pauvre Charlotte, alcoolique, sadisée par son abominable mari, et de Vera, car celle-ci n'est pas heureuse non plus. La tendresse qui circule entre ces femmes est touchante. Pas autant cependant que la sollicitude de l'autrice envers les enfants des deux couples, réellement en danger. Le roman suit sur une dizaine d'années leur évolution, leurs espoirs, et les efforts de tante Lucy pour leur venir en aide. ➤

DOROTHY WHIPPLE LES SŒURS FIELD

Traduit de l'anglais par Amélie Juste-Thomas.  
La Table Ronde «Quai Voltaire», 406 pp.,  
24 € (ebook : 16,99 €).

MARIE-HÉLÈNE LAFON

CÉZANNE

Le Livre de poche,  
160 pp., 7,90 €.



«La lumière a tourné et le soir monte. Son regard parcourt la pièce ; c'était un grenier, attenant à deux petites chambres ; il a vu grand, il a fait abattre les cloisons, rehausser la toiture, ouvrir deux larges fenêtres sur la façade nord et c'est devenu un bel atelier.»

## Ben Shattuck, jours d'harmonie Des nouvelles réglées selon une forme musicale du XVIII<sup>e</sup> siècle

Par THOMAS STÉLANDRE

**T**out le monde connaît Ennis et Jack, les deux cow-boys amoureux de *Brokeback Mountain*, mais tout le monde ne sait pas qu'avant d'être un film d'Ang Lee avec Jake Gyllenhaal et Heath Ledger ce fut une nouvelle publiée dans le *New Yorker* en 1997 par l'Américaine Annie Proulx, et qu'avant donc d'être un long-métrage de 2h 14 la triste *love story* tenait en une cinquantaine de pages. Au bout du compte, comme d'aucuns s'en souviennent, il ne restait à l'un des deux protagonistes qu'à pleurer dans une chemise au souvenir suspendu de quelques beaux étés, avec à l'esprit (pour le lecteur et spectateur du moins) le sentiment d'avoir vu deux personnes passer à côté l'une de l'autre. Ainsi le texte de *Brokeback Mountain* racontait-il quelque chose de marquant mais de très bref, quelque chose qui, à cette époque-là, dans ce contexte-ci, n'aurait pas pu être un long roman, n'avait pas la place, pas la possibilité de l'être. En cela, sa forme reflétait son fond : peu de temps, peu de mots.

**Pub enfumé.** La première des douze nouvelles de *la Forme et la couleur des sons* de Ben Shattuck évoque à plus d'un égard *Brokeback Mountain* – et l'adaptation cinématographique du Sud-Africain Oliver Hermanus, annoncée en compétition officielle au prochain festival de Cannes, avec Paul Mescal et Josh O'Connor dans les rôles principaux, risque de renforcer encore davantage la comparaison. Elle donne son titre au recueil et c'est la plus évidemment romanesque de l'ensemble, au sens de ce qui transporte. «Des petites fleurs blanches volettent depuis des jours devant la fenêtre de mon bureau», lit-on d'entrée, et nous voilà cœur ouvert comme au début d'un mélo. En 1984, Lionel, un homme âgé, grand spécialiste de musique traditionnelle américaine, se remémore sa jeunesse, lorsqu'il a rencontré David, en 1916, après son premier trimestre au conservatoire de Nouvelle-Angleterre. Dans un pub enfumé, l'un joue du piano et l'autre le rejoint pour chanter. La nuit passe et, au petit matin, ils ne se quittent pas. Au réveil, Lionel trouve un premier mot sur le sol : «A dans une semaine».



A Newport, Rhode Island, été 1960. PHOTO THE ESTATE OF DAVID GAHR. GETTY

**RAOUL DE JONG**

JAGUARMAN

Traduit du néerlandais par Myriam Bouzid, illustrations de Raoul de Jong et Elizabeth Tomasetti. Libretto, 304 pp., 11,20 €.



«Après neuf heures et demie de vol, l'avion a amorcé sa descente dans les nuages. Des vagues vertes s'étendaient à perte de vue. "La jungle ?" ai-je demandé à ma voisine, les larmes aux yeux. Elle a secoué la tête en faisant un tchip : "L'océan."»

**SAM SHEPARD**

MOTEL CHRONICLES

suivi de FOOL FOR LOVE  
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Joris et Robert Cordier, préface de Wim Wenders. Christian Bourgois, 304 pp., 12,80 €.



«Je me souviens avoir essayé d'imiter le sourire de Burt Lancaster après l'avoir vu lui et Gary Cooper dans *Vera Cruz*. Des jours et des jours je me suis entraîné dans l'arrière-cour. En me faufilant parmi les tomates. L'air méchant. Le sourire grimaçant.»

Plus tard, David lui propose de partir avec lui, d'août à septembre 1919, pour enregistrer des chansons traditionnelles. Ce deuxième mot se termine par : «*Ne tergiverse pas, viens.*» Les phrases s'enchaînent, on ne s'attarde pas. Puisqu'on a 17 ans au début et qu'on n'est pas sérieux à 17 ans, tout va vite. Les deux garçons partent sur les routes phonographe à l'épaule, vergers, lucioles, bains dans les chutes d'eau : on voit le tableau. Sur la route, il s'agit de capter des voix et il suffit à Shattuck d'une demi-douzaine de lignes pour faire monter le son. «*Love Williams, à Southwick, chantant une mélodie modale au milieu de sa cuisine tandis que je tentais de réparer le phonographe, ses six enfants et cinq petits-enfants assis autour d'elle en silence, jusqu'à ce qu'elle arrive au deuxième refrain ; là, les gamins n'ont pu se retenir et, un par un, ils ont joint leur voix à celle de leur mère.*» L'aventure ne dure qu'un été : comment enregistrer le bonheur ou, pour le dire plus musicalement, l'harmonie ? «La forme et la couleur des sons» se termine par une trouvaille qui vaut bien une chemise sur un cintre et par le retour des «*fleurs blanches du veteuse*». Le recueil dans sa totalité, pareil à une chanson vernaculaire dont il se ferait l'écho, joue des refrains et des couplets, des reprises et des variations, et s'avère dans cette mesure à la fois tenu et ouvert à l'interprétation.

*La Forme et la couleur des sons* possède une sorte de mode d'emploi. Celui-ci est donné en ouverture : il suit le principe du «*Hook-and-Chain*», une «*forme de chanson ou poème popularisée dans la Nouvelle-Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle ; le premier et le dernier vers riment, encadrant des couplets rimés. Schématiquement : A BB CC DD EE FF A.*» La nouvelle-titre étant la première (A), on comprend qu'on retrouvera d'une manière ou d'une autre nos deux amateurs de musique traditionnelle dans le dernier texte («*Les débuts*»), si bien que la boucle sera bouclée. Comme chez Alice Munro, il existe des passerelles d'une section à l'autre. Les nouvelles fonctionnent par paires et font dialoguer un passé plus ou moins passé avec un présent plus ou moins présent.

Lorsqu'un homme, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, offre à une femme un tableau représentant un oiseau («*Edwin Chase de Nantucket*»), ce même tableau se retrouve en 2008 accroché au mur d'une maison en bord de mer («*La barrette en argent*»). Lorsque de nos jours un écrivain en résidence déterre la mort mystérieuse d'une dizaine de bûcherons sur un site d'abattage en 1908 («*August dans la forêt*»), ce même mystère est en partie élucidé à la lecture du journal d'un des hommes («*Le journal de Thomas Thurber*»). En chemin, les registres varient, jusqu'à flirter avec l'épouvante. L'un des plaisirs d'un recueil de nouvelles – et celui-ci nous le rappelle – consiste à voir les cartes rebattues à chaque nouvelle entrée.

**Granit.** Ben Shattuck est né en 1984 dans le Massachusetts, où il vit toujours avec sa femme et sa fille. Comme Annie Proulx est une écrivaine du Wyoming, en a fait le terrreau de ses fictions et le miroir de ses personnages, Shattuck est un écrivain de la Nouvelle-Angleterre. La variété des paysages de cette région au nord-est des Etats-Unis se reconnaît dans ses textes où l'on passe des montagnes de granit au sable des plages, dans une diversité notable de conditions climatiques et avec toute une palette d'émotions à l'œuvre. Au seuil de «*Greffé*», «*par une chaude et orangeuse après-midi de mai 1893*», Hope se tient devant une vitrine du musée Peabody à Harvard. Elle voit un garçonnet, portrait craché de son ancien mari, et se demande : pourrait-il être son enfant à lui, d'un autre mariage ? Ou pourrait-il être son propre fils, «*qu'elle n'avait pas vu depuis qu'il était bébé, douze ans auparavant, quand elle l'avait laissé chez son frère et sa belle-sœur à Cape Cod*» ? Soudain, nous sommes douze ans plus tôt, Hope a 20 ans et peu d'espoir. A 16 ans, l'année où elle avait eu une terrible poussée d'acné, elle s'était frotté les joues avec de la soude. Son visage blessé est l'un de ceux qu'on emporte avec soi. ▶

**BEN SHATTUCK LA FORME**

ET LA COULEUR DES SONS

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Héloïse Esquié. Albin Michel, 384 pp., 23,90 € (ebook : 15,99 €).

## Maricide à toutes les sauces

### Un fait divers en 101 variations stylistiques par les Finlandaises Laura Lindstedt et Sinikka Vuola

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

**T**apez sur un moteur de recherche l'expression «*Cent façons de...*». Apparaîtront des livres dont les titres vont de *Cent façons de disparaître à Cent façons de faire croire que vous travaillez sans rien faire*, en passant par *Cent façons de rendre son enfant autonome* et *Cent façons de mourir*. Se dégage de cette liste un air de mode d'emploi. Le texte qui nous intéresse ici s'intitule *101 façons de tuer son mari*. Sous-titre : *Variations*. Il pourrait donner des idées de meurtre, mais ce n'est pas le projet des autrices, deux Finlandaises nées dans les années 1970. Leur texte expérimental n'est pas un guide, du moins pas directement. C'est un projet sophistiqué. Laura Lindstedt et Sinikka Vuola ont souhaité, en 2016, raconter une histoire dans laquelle une femme, et non pas un homme, pour une fois, assassinerait son conjoint au lieu d'être tuée par lui. Elles voulaient donc tordre le cou au crime passionnel, notion selon laquelle un homme qui vient d'être quitté par une femme a un geste fatal parce qu'il est désespéré, et c'est normal : une femme n'abandonne pas un homme. Cette fiction navrante est en perte de vitesse, depuis très peu de temps. Laura Lindstedt et Sinikka Vuola avaient en tête un modèle littéraire : *Exercices de style*, de Raymond Queneau, publié en 1947 chez Gallimard. Queneau y réécrit 99 fois la même histoire de 99 manières différentes. Elles ont décidé que leur ouvrage «*se composerait d'une histoire-thème et de ses cent une variations*». La répétition et le jeu sont les bases de la pédagogie.

Le concept, elles l'avaient. Restait à trouver le fait divers avec lequel jouer. Elles ont cherché un exemple de «maricide» en parcourant d'anciens exemplaires de journaux américains numérisés et n'ont pas trouvé un seul meurtre commis par une femme. C'est dans un magazine finlandais, *Alibi*, l'équivalent de notre *Nouveau DéTECTive national*, qu'elles ont déniché la perle rare : un entretien datant de 1983 avec une Finlandaise, Anja, qui a assassiné son époux, un marin norvégien, Thorvald, le 23 octobre 1981. Anja l'avait rencontré quand elle était partie de Finlande pour habiter à Oslo, en 1964. Ils étaient tombés amoureux, tout allait bien, puis Thorvald s'est révélé violent. Anja a mis dix-sept ans avant de réagir, violemment elle aussi. La nuit du passage à l'acte, ils sont sortis dîner chez des amis, Thorvald a bu et en rentrant chez eux, a essayé de violer Anja. Elle lui a tiré dessus avec un fusil. Anja fut acquittée :

**L'appareil critique est très riche. Les autrices consacrent même parfois plus de place à la présentation de la forme ou du style qu'elles choisissent qu'au résultat lui-même.**

«Pour la première fois de l'histoire de la Norvège, on a déclaré coupable le défunt.» Laura Lindstedt et Sinikka Vuola déclinent cette trame simple, épurée, en s'inspirant de l'Oulipo. Ces «variations» tiennent sur une page ou deux. L'appareil critique est très riche. Les autrices consacrent même parfois plus de place à la présentation de la forme ou du style qu'elles choisissent qu'au résultat lui-même. C'est le cas avec le «mansplaining», expression qui désigne le déni par un homme du récit d'une femme. «Le néologisme a vu le jour grâce à l'essayiste Rebecca Solnit qui raconte ce qui lui est arrivé dans *Ces hommes qui m'expliquent la vie* (l'Olivier, 2018), précise une note de bas de page qui devient une page entière. Les autrices ont également rédigé des pastiches et narrent l'histoire d'Anja et de Thorvald à la manière de Kafka, de Gertrude Stein, Norman Mailer, ou Nathalie Sarraute dans *Tropismes*. Elles ont imaginé une version «historique» du fait divers, et y égrènent tout ce qui s'est passé d'important historiquement en octobre 1981, mois et année du crime. Il y a également une version «S+7» du cas d'Anja, selon «sans doute la plus célèbre contrainte de l'Oulipo», qui consiste à remplacer chaque substantif par le septième trouvé après lui dans un dictionnaire. Citons encore, pioché dans ces *101 façons de tuer son mari*, la version «cata-base», terme qui désigne la descente du héros d'une épopée aux Enfers et, en psychologie, «la dépression des jeunes hommes».

Nous lisons chaque semaine des articles sur des violences faites aux femmes par les hommes. En préférant une forme ludique pour porter leur propos politique et féministe, Laura Lindstedt et Sinikka Vuola parviennent à le marteler d'une manière singulière. Peu importe que l'intérêt de ces 101 textes soit inégal. A travers le pas de côté, l'humour, l'inventivité; en s'amusant à écrire en lettres majuscules un «*TU VAS MOURIR*» qui serait prononcé par Anja, les deux autrices d'une part démontrent l'utilité de l'art, et d'autre part rappellent que bien avant d'en arriver au meurtre tragique de l'un ou de l'autre, il faut déguerpir. ▶

**LAURA LINDSTEDT et SINIKKA VUOLA**  
**101 FAÇONS DE TUER SON MARI.**  
**VARIATIONS** Traduit du finnois par Aleksi Moine et Claire Saint-Germain. Gallimard, 288 pp., 23 €.

# LIVRES/ POCHES

**«Jean que j'aime»  
fidèle à Léo  
Récit d'une passion  
par Jean Nainchrik**

Par DIDIER ARNAUD

**U**ne lettre. Quatorze mots griffonnés. Retrouvés soixante ans plus tard pendant le confinement. Précédé pour un joli texte poétique et un retour sur un amour encore vibrant. Celui que, à l'âge de 83 ans, Jean Nainchrik décrit dans *Tu m'as volé mon étoile*. Léo lui avait écrit cette phrase : «Mon Jean que j'aime / Je crève d'amour». Ils s'étaient rencontrés au lycée Vauban de Courbevoie en 1958. Aimés à Rivazzurra, près de Rimini, voyage après le bac grâce à un prof. «La nuit signa ce moment de bascule. Ce fut un mélange d'impudeur brute, puisqu'il n'y a guère d'autre chemin pour accélérer les apprentissages, et d'ajustement des sens. Jean se découvrait en amant, se laissait guider, s'instruisait au fur et à mesure, égrenant un alphabet du plaisir auquel il n'aurait jamais supposé une telle intensité puisqu'il venait d'un homme, qu'il en était un lui-même et qu'il lui paraissait destiné aux caresses des femmes.» Léo, l'objet de sa passion, est un garçon d'une beauté saisissante, dont, curieusement, il ne subsiste aucune photographie. Comme s'il avait disparu. Comme s'il n'avait jamais existé. De cette passion, l'auteur ne s'est jamais remis. Si bien qu'il s'est engagé à corps perdu dans son travail. Jean Nainchrik a œuvré comme agent artistique pour des peintres comme Jean Marais, Michel Blanc, Michel Serrault, Annie Girardot ou Claude Chabrol. Il produira 160 films et signera la cinquième saison d'*HPI*.

Léo est parti couvrir, dans les années 70, comme photographe, la guerre du Kippour, en Israël. Où cela tournera mal pour lui. Balle de M 16 dans le poumon. Rapatriement au Val-de-Grâce. «Il est mort avec mon étoile – une chaîne avec l'étoile de David, donnée par Jean lorsqu'ils étaient adolescents – me laissant seul avec cette passion qui s'est installée. Je suis dévoré par les non-dits, et cela derrière le bruit du monde pendant quinze ans... Je sens cette flamme qui ne m'a pas quittée [...] un silence évocateur. C'est cela, l'amour entre deux êtres, quelque chose qui ne s'écrit pas, se vit jusqu'à la mort.» Jean parle encore de Léo ainsi : «Pourtant je savais déjà, que n'adviendrait plus rien d'aussi intense. Ce qui nous est arrivé Léo, je l'ai sublimé. Et plus rien ne pourrait en être apaisé.» Alors, l'écrivain imagine son amant en train de «couvrir» le conflit israélien, dans le désert du Sinaï. «Tout autour, cette violence qui s'impose sans se manifester, ces heures à cheniller dans une fabrique illumsoire de volupté. La mort est ici comme chez elle et n'en fait pas mystère [...] C'est une mort qui ne se sent pas tellement concernée. On pourrait dire qu'elle se fait les ongles.» Plus loin, il le décrit, durant la nuit qui vient de s'installer. «L'heure est à dormir mais où et comment? Chaque nouveau soir qui tombe, la question se pose et trouve chaque fois une solution différente. Mais aujourd'hui, malgré le froid qui pince la nuit, il a choisi d'essayer de s'endormir à même le sol, déroulé son sac à viande, s'y enfonce tout habillé [...], tire à hauteur la fermeture éclair de son couchage. Son casque est posé sur son ventre et cela fait de cette masse à peine visible, avalée par la nuit, comme l'équivalent d'une croix sur son corps dans son linceul.» Un roman touchant, sur la passion et le deuil irrémédiable. ➤

JEAN NAINCHRIK

TU M'AS VOLÉ MON ÉTOILE

Récamier, 161 pp., 18,90 € (ebook : 12,99 €).

DIMA DE CLERCK  
STÉPHANE MALSAGNE  
LE LIBAN EN GUERRE.  
DE 1975 À NOS JOURS  
Folio Histoire,  
608 pp., 11,10 €.



«Un ouvrage supplémentaire sur la Guerre du Liban ? Que savent aujourd'hui les jeunes générations libanaises du conflit qui a ravagé leur pays, traumatisé leurs familles et causé près de 100 000 victimes entre 1975 et 1990 ?»

## Valérie Rouzeau, jeux de «la Petite Dame» Un recueil de poèmes teinté d'autodérision

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE



Valérie Rouzeau, à Paris en 2018. PHOTO HÉLÈNE BAMBERGER. LA TABLE RONDE

C'était dans un café de Nevers, où elle n'avait pas ses habitudes. Un jour de 2018, Valérie Rouzeau, née en 1967, va chercher du tabac. L'homme au comptoir lance : «Et ce sera quoi pour la petite dame ?» La poète en Doc Martens se retourne et voit un jeune homme très grand derrière elle. La petite dame c'était donc elle. Une fois le choc passé, avec humour elle en a fait une sorte de marionnette sociale d'elle-même et un personnage de ses poèmes. Il y a donc «la petite dame qui n'est pas moi, quand je vais acheter du pain. Mais parfois ce rôle-là j'ai du mal à le tenir», la Valérie des proches et ami(e)s et puis Valérie Rouzeau, l'autrice, également traductrice de Sylvia Plath et William Carlos Williams. Les voilà réunies en page 13 : «La petite dame en tête / De gondole / N'a jamais mis les pieds à Venise / A cette pensée / Valérie a envie de rire / Chez un libraire extraordinaire / Qui connaît Valérie Rouzeau / Dit-il à la petite dame / Quidam / Qu'elle ne reconnaît pas non plus.»

**Emprunts.** L'apostrophe du cafetier est donc devenue le titre d'un nouveau recueil. On y reconnaît la voix funambulesque de Valérie Rouzeau, le récita-

tif d'une vie simple et éprouve de solitude où tout s'inscrit en poésie. Comme toujours, la poète qui écrit depuis l'enfance joue avec les mots, fait courir dans ses textes des emprunts aux auteurs qui l'accompagnent – en particulier Christian Bachelin et Yves Martin –, «mes mots des autres». Aujourd'hui sa façon d'observer ce qui se passe autour d'elle, d'attraper des morceaux de conversation, rejoint quelque chose de plus mélancolique lié aux années qui passent, à l'avancée de l'âge, aux morts de personnes chères. Ainsi ce court poème : «Etre en ton cœur quelle bonne cachette / Quelle planque secrète / Oh Caroline où va ta cendre / Avec quels oiseaux migrateurs / T'es-tu envolée / Toi qui vis dans le mien de cœur / Rouge-gorge mortel mais éternel / Avec Michel».

Mais quand on la joint sur son téléphone fixe – elle se dit en mauvais termes avec le numérique –, une voix joyeuse répond. Valérie Rouzeau est en ce moment sous une bonne étoile. Ce livre sort et l'école du village berri-chon où elle a grandi va porter son nom à partir de l'automne prochain. Ce qui n'est pas rien pour cette fille de récupérateur, notamment de papier (la presse à tapis roulant était appelée Ermeline par sa nombreuse fratrie), abonnée dans l'enfance au dénué-

ment. Ce baptême d'école «ça me fait autant plaisir que d'avoir eu le prix Apollinaire [l'équivalent du Goncourt pour la poésie, en 2012, ndlr].»

**Bibliobus.** «C'est là où je suis restée du CP au CME, avec la même institutrice, Suzanne Chuard [elle est morte ces jours-ci à plus de 90 ans, ndlr], que j'ai appris à lire et à écrire», raconte l'autrice. Tous les niveaux étaient regroupés et à un moment la maîtresse avait trois petits Rouzeau en même temps. Elle m'a donné le goût de la poésie. J'ai commencé à écrire quand elle m'a mis des livres dans les mains. Et puis il y avait le bibliobus. Quand tu es loin de tout, que tu n'as rien chez toi, c'est important. J'ai eu beaucoup de chance, mes parents sans être des littéraires étaient curieux de tout. Leur premier cadeau, quand je suis rentrée au CP, c'était un Larousse pour adultes, avec la semeuse au pissonlit et une couverture lie-de-vin. C'était écrit, je me rappelle : «Ce dictionnaire appartient à Mademoiselle Valérie Rouzeau.»

Après des années marquées par la mort de son compagnon, la perte du chat Carbone, la dure traversée du Covid, les aléas financiers (qui se devinent dans le recueil), la poète parle de «fête de la vie permanente» avec la sortie de la *Petite Dame*. «C'est le livre que j'ai écrit avec le plus de plaisir. J'avais accumulé plein de notes. Et l'été dernier, pendant trois mois sans canicule, j'ai travaillé. J'ai écrit 300 petits poèmes et j'en ai gardé une centaine. C'est un livre qui est fait pour faire sourire, il y a beaucoup d'autodérision. Que faire d'autre ?» De la poésie et de son renouveau actuel, elle dit aussi : «C'est le seul art que tout le monde peut pratiquer sans avoir de l'argent, et c'est une écriture qu'on pratique beaucoup aux âges de rupture : l'adolescence, la vieillesse. Mais aussi par temps de crise à l'échelle humaine, ce qui est le cas aujourd'hui. Avec les guerres, les inquiétudes pour l'environnement, les milliardaires au pouvoir.» ➤

**VALÉRIE ROUZEAU**

LA PETITE DAME

La Table ronde, 102 pp., 15 €.

Parait aussi en poche dans la collection «La Petite Vermillon» de la Table ronde Vrouz, sorti en 2012, 176 pp., 7,10 €.

**WALTER BENJAMIN**  
DE L'OISIVETÉ  
Traduit de l'allemand  
par Olivier Mannoni. Petite  
Biblio Payot classiques,  
96 pp., 7 €.



«Il existe deux institutions sociales dont l'oisiveté fait partie intégrante : les agences de presse et la vie nocturne. Elles exigent une forme spécifique de propension au travail. Cette forme spécifique, c'est l'oisiveté.»

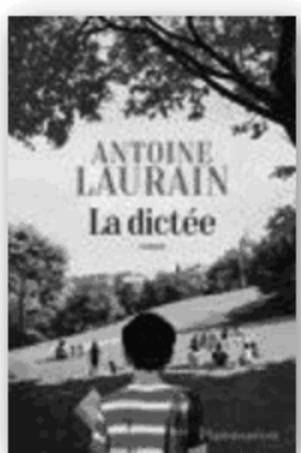
**BRIGITTE BOUDON**  
ARISTOTE. LE BONHEUR  
Editions Ancrages  
64 pp., 10,90 €.



Pour Aristote, l'accomplissement de notre vie morale s'effectue en relation avec l'autre. Il définit l'amitié comme une relation d'affection réciproque entre deux adultes qui se traitent d'égal à égal et dans laquelle chacun se réjouit mutuellement de la vertu de l'autre.»

## ROMAN

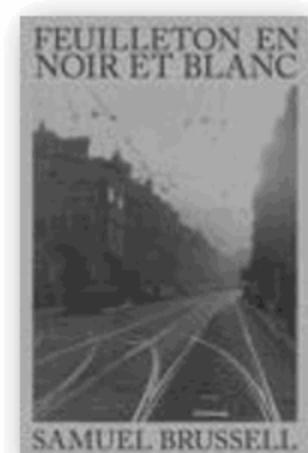
**ANTOINE LAURAIN**  
LA DICTÉE  
Flammarion, 151 pp., 20 €  
(ebook : 14,99 €).



En 1857, Prosper Mérimée dicte au gratin du Second Empire la fameuse dictée que lui a commandée l'impératrice Eugénie. En 1953, un jeune homme fête, lors d'un pique-nique avec ses amis, leur succès commun à l'agrégation en leur dictant le texte de Mérimée. En 2024, le jeune homme devenu âgé déclame le texte devant la clientèle éblouie d'une pharmacie. Lorsque Benjamin, le fils de la pharmacienne échoue à sa dictée de primaire, ses parents désireux de lui montrer l'exemple s'y essaient à leur tour et ne se sortent pas indemnes de l'exercice. Ce jeu linguistique s'étend bientôt à un groupe d'amis, également lors d'un pique-nique, où chacun tente de relever le défi du célèbre guêpier lexicogrammatical. Dans ce roman charmant, la littérature trace un fil rouge par-delà les siècles en s'illustrant plus que jamais comme instrument de transmission. N.A.

## RÉCITS

**SAMUEL BRUSSELL**  
FEUILLETEN  
EN NOIR ET BLANC  
La Baconnière, 160 pp., 19 €.



lan. «Tu sais d'où vient le nom de la mer Rouge qui n'a jamais été rouge, me dit Lev, du temple de la via Soderini. Dans le livre de l'Exode, il est fait mention de la mer des Joncs – Yam Soufen hébreu. La déformation s'est faite en anglais : la mer des Joncs – the sea of Reeds –, the Red sea, et voilà qu'on l'appelle la mer Rouge.» C.I.D.

**ESTELLE-SARAH BULLE**  
HISTOIRE SENTIMENTALE  
DE MES CHEVEUX  
Bayard «Récits», 240 pp.,  
19 € (ebook : 12,99 €)

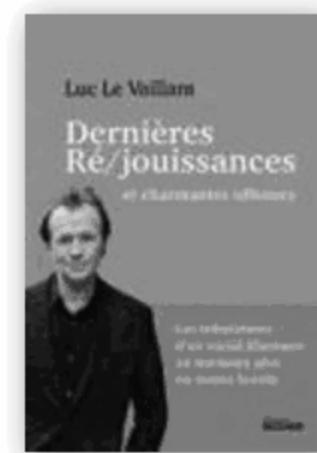


Editeur voyageur, écrivain lecteur, Samuel Brussell évoque, à propos du Turinois Ceronetti, «la modestie aimable et particulière de celui qui donne ses impressions plus que ses opinions». C'est ce qu'on ressent en découvrant cette brassée d'observations, de citations, d'histoires, d'accents. L'érudition est toujours tempérée par la fantaisie. L'auteur pose sa valise en Suisse, le pays de Robert Walser, déguste un bon vin à la santé de l'Américaine M. F. K. Fisher, salue les Triestins Bobi Bazlen, Anita Pittoni, Umberto Saba. Né à Haifa, doté d'un passeport français, le voici avec tante et cousins en Israël. «J'ai couru à la librairie Gallery, dans le cœur de Jérusalem, mon temple à moi, ma congrégation religieuse sous le signe de l'alphabet – de tous les alphabets qui ne sont qu'un à la fin.» Il se rend à Bethléem le jour de Noël. A moins qu'on le trouve à Mi-

vaine et de son expérience dans un atelier littéraire qu'elle mène avec des élèves en CAP coiffure. De la France métropolitaine à la Guadeloupe, des années 1980 à aujourd'hui, elle retrace une histoire personnelle dans laquelle écriture, cheveux et racisme sont liés. M.Si.

## CHRONIQUES

**LUC LE VAILLANT**  
DERNIÈRES  
RÉ/JOUISANCES  
ET CHARMANTES  
OFFENSES  
Editions du Rocher, 340 pp.,  
19,90 € (ebook : 14 €).



«Tu t'es mis les doigts dans la prise ?» Voilà le genre de remarques auxquelles Estelle-Sarah Bulle est confrontée depuis l'enfance au sujet de ses cheveux crépus. Après les romans *Là où les chiens aboient par la queue* et *Basses Terres* (tous deux publiés aux éditions Liana Lévi, respectivement en 2018 et 2024), l'autrice signe cette fois un récit à la première personne. Elle témoigne à la fois de la souffrance d'une femme métisse dont la chevelure est régie par des diktats racistes et sexistes, de sa difficile acceptation d'elle-même en tant qu'écri-

teuse et de son expérience dans un atelier littéraire qu'elle mène avec des élèves en CAP coiffure. De la France métropolitaine à la Guadeloupe, des années 1980 à aujourd'hui, elle retrace une histoire personnelle dans laquelle écriture, cheveux et racisme sont liés. M.Si.

## ESSAI

**JEAN LE GOFF**  
POLITISER L'ÉCO-ANXIÉTÉ  
Editions du Détour,  
144 pp., 14,90 €.



La notion d'éco-anxiété est désormais entrée dans le lexique commun et se révèle opératoire dans bien des analyses psychologiques, sociales et politiques. La crise environnementale et le réchauffement climatique créent en effet, nul n'en doute, un certain nombre

d'inquiétudes et d'angoisses qui, d'abord, touche les individus, en particulier les plus jeunes, qui, devant eux, ont à construire un monde qu'on leur laisse dans un sale état. Cependant, il serait préjudiciable d'enfermer ces appréhensions dans la seule sphère privée, où elles peuvent se muer en dépression, panique, trauma, colère muette, aboulie ou paralysie de l'action – alors que, partagées, socialisées, elles pourraient devenir une force collective, élan, colère active et créatrice. Comment transformer l'éco-anxiété en politique, «qualifier les sentiments comme une dimension centrale de l'action écologiste» ? C'est à cette question que répond l'ouvrage de Jean Le Goff, psychosociologue (Centre Esta, Paris), qui a «mené une longue enquête aux côtés de militants du mouvement climat», et interrogé les deux dimensions de l'expérience militante : d'un côté, celle qui a trait aux «grandes réflexions sur la stratégie et l'organisation», de l'autre, celle qui est productrice de rapports de mutualité, de solidarité et d'entraide entre les gens, «les moments d'enthousiasme et de découragement qu'on traverse ensemble». «Politiser l'éco-anxiété, c'est tisser les liens entre ces deux espaces ; penser les questions politiques non pas comme abstraites et désincarnées, mais plutôt comme étant traversées de nos vécus et de nos problématiques existentielles.» R.M.

POINTS

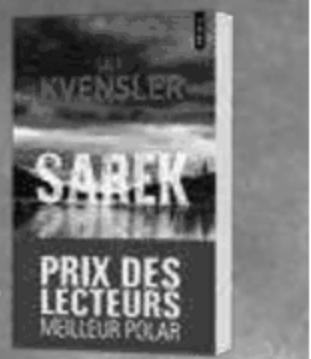
VINGT ANS D'ABSENCE.  
UNE INVITATION INATTENDUE.  
**ON NE CHOISIT  
PAS SA FAMILLE**



**« UN POLAR FIÉVREUX »**  
LIBÉRATION

« PUISSANT ET HABILE.  
LA TENSION VOUS PRENDRA À LA GORGE. »  
JOURNAL DU SOIR, SUÈDE

PAR L'AUTEUR DE SAREK,  
PRIX DU MEILLEUR POLAR POINTS  
DES LECTEURS ET DES LIBRAIRES



## SUR LIBÉRATION.FR

**La semaine littéraire** Lundi poésie : dans la nouvelle collection des éditions MF, quatre recueils proposent de rendre compte de la pluralité des voix poétiques contemporaines. Mardi, côté SF, Serge Brussolo offre une nouvelle version d'un de ses plus célèbres romans dans *Opérations serrures carnivores* (H&O). Mercredi, on feuilletera les pages jeunes et Lisa Be-nincà et Clémence Lallemand s'adressent aux 4 à 6 ans dans *Un garage qui décoiffe* (Gallimard Jeunesse). Jeudi polar : *Une minute de silence* de Sophie Loubière (Dark Side).

## LIVRES /

## LIBRAIRIE ÉPHÈMÈRE

Charlie Gilmour  
de père en pie

Par ARTHUR QUARANTA chef opérateur

Il y a quelques jours, autour d'une pinte de blonde, mes amis me demandaient quel genre de père j'allais devenir. Père autoritaire ou laxiste ? Père empoté ou père poule ? Les postes à pourvoir sont nombreux... La naissance de mon fils est imminente et en attendant qu'il déboule dans l'univers, je me lance dans la lecture de *Premières Plumes* de Charlie Gilmour, qui nous offre une réflexion sur la paternité. Avant que son roman ne devienne un best-seller en Grande-Bretagne, Charlie Gilmour était surtout connu pour avoir profané, lors d'une manifestation étudiante, un monument aux morts dans le centre de Londres en 2010. Dans un élan de bêtise et galvanisé par la foule, le voilà pris en photo par la presse en train d'agripper le drapeau britannique, accroché sur le célèbre cénotaphe. Quelques instants plus tard, il nargue le prince Charles tentant de quitter son palais dans sa Rolls-Royce, en sautant sur le capot d'une de ses voitures de sécurité ! C'est ainsi qu'il fera la une des journaux avant d'écopier d'une peine de prison. Mais le destin fait bien les choses. Il faut croire que l'on peut très bien passer en quelques années de jeune adulte écervelé à écrivain à succès. Charlie Gilmour [fils adoptif de David Gilmour, musicien de Pink Floyd, ndlr] raconte cet épisode dans ce premier roman autobiographique. Il y fait un examen de soi. «Comment rationaliser l'irrationnel ? [...] Penser que j'ai fait toutes ces choses est effrayant.»

Mais le centre du récit n'est pas là. C'est d'abord la fabuleuse histoire d'une rencontre, entre un oisillon et le jeune homme. Nommée Benzene, cette pie deviendra un corvidé dévoué et espiègle qui accompagnera l'auteur dans un cheminement initiatique. Synchronicité étonnante, son père



Charlie Gilmour et son corvidé. PHOTO POLLY SAMSON. ÉDITIONS MÉTALIÉ

biologique, Heathcote Williams, avait lui-même adopté un oiseau similaire au même âge. En voilà une raison pour tenter de renouer avec ce drôle de père, poète anglais maudit, qui avait bien trop d'inspiration pour prendre soin de son fils. L'écriture lui prenait tellement de temps qu'il «était trop occupé pour aller aux toilettes et remplissait de pissee tout ce qui lui tombait sous la main». Pire encore, il répétait en boucle une citation de Cyril Connolly : «Il n'y a pas de plus sombre ennemi de l'art véritable que le landau dans le vestibule.» Autant dire que le pauvre Charlie a tiré le gros lot. Lui et Benzene parcourront une existence en dents de scie. Emprunt d'affection et de tendresse, il se rapproche de Heathcote puis le hait à nouveau et ainsi de suite, tout en se liant d'amitié avec ses deux demi-sœurs «perdues de vue» mais dont les

visages lui sont si familiers... *Premières Plumes* est plein de vitalité, mêlant pères responsables et irresponsables, enfants en quête de foyer qu'ils n'ont jamais connu, corvidés de compagnie chantant leur nourriture – cacahuètes et morceaux de poulet – dans les cheveux de leurs maîtres adoptifs. Dans un style drôle et poétique, ce livre m'a invité à méditer sur la façon dont les animaux peuvent changer nos vies. Parce qu'on peut se sentir plus proche d'une pie que de son père, j'espère que j'aurai une relation moins chaotique avec mon propre fils. ◀

## CHARLIE GILMOUR

## PREMIÈRES PLUMES

Traduit de l'anglais par Anatole Pons-Reumaux.

Métaliié «Suites», 304 pp., 11,49 €.

## Lettres et chiffres

Alors que la Fête de la librairie indépendante se tient ce samedi, le Centre national du livre actualise ses données sur la démographie des librairies.

Après trois années record de 2021 à 2023 liées à des reconversions dans le prolongement de la crise sanitaire (avec une moyenne de quelque 150 créations par an), le CNL constate un recul en 2024, avec 129 ouvertures et 72 fermetures. Le chiffre, essentiel, des reprises (60 en 2024) demeure «très stable» sur les sept dernières années.

## Samuel décliné

«Je m'appelle Samuel, j'ai 10 ans et j'ai un problème. Mais bon j'ai pas trop envie d'en parler. Bon en fait mon problème c'est que Basile a dit à la grande Julie que je l'aimais.» Après son succès sur petit écran (45 millions de vues sur Arte.tv et YouTube), la minisérie d'Emilie Tronche *Samuel* se décline sous forme de roman graphique. Adaptation (mais pas nouvelles aventures), *le Journal de Samuel*, coédité par Arte éditions et Casterman, sort en librairie le 21 mai.

## VENTES

Classement datilib des meilleures ventes de livres (semaine du 18 au 24 avril)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	<b>L'Heure des prédateurs</b>	Giuliano Da Empoli	Gallimard	03/04/2025	<b>100</b>
2 (0)	<b>Lakestone t.2</b>	Sarah Rivens	HLab	23/04/2025	<b>50</b>
3 (2)	<b>Intérieur nuit</b>	Nicolas Demorand	Les Arènes	27/03/2025	<b>44</b>
4 (17)	<b>La Prof</b>	Freida McFadden	City Editions	16/04/2025	<b>38</b>
5 (3)	<b>Les Piliers de la mer</b>	Sylvain Tesson	Albin Michel	02/04/2025	<b>37</b>
6 (4)	<b>La Très Catastrophique Visite...</b>	Joël Dicker	Rosie & Wolfe	04/03/2025	<b>32</b>
7 (6)	<b>Mon vrai nom est Elisabeth</b>	Adèle Yon	Editions du sous-sol	06/02/2025	<b>29</b>
8 (5)	<b>L'Inventaire des rêves</b>	Chimamanda Ngozie Adichie	Gallimard	27/03/2025	<b>24</b>
9 (226)	<b>L'Empire de l'ombre</b>	Le Grand Continent	Gallimard	17/04/2025	<b>24</b>
10 (7)	<b>Les Vivants</b>	Ambre Chalumeau	Stock	12/03/2025	<b>23</b>

Un serpent blanc sur fond noir et de grosses fleurs tachetées rouge sang en couverture, cela pose une ambiance. La jeune (25 ans) Sarah Rivens sort le deuxième tome de sa «duologie» (sic) *Lakestone*, sous-titré *Reviens-moi si tu peux*, et entre deuxième. Si vous avez loupé le premier volet (aucun jugement, nous aussi), huit mois se sont apparemment écoulés «depuis la chute de Kai du haut de la falaise» et «l'ombre du mercenaire hante toujours Iris», un souvenir «aussi vif que troublant». Dans un registre moins young

adult mais tout aussi dark, Freida McFadden (dont la fameuse *Femme de ménage* a dépassé le million d'exemplaires vendu en poche) est quatrième avec *la Prof*, un thriller «addictif et machiavélique» (pendant que J'ai lu publie simultanément, de la même McFadden, *la Psy* – y aurait-il un filon ? Verra-t-on bientôt arriver «La Responsable RH» ? «La Conseillère d'orientation» ? «La Secrétaire médicale» ?). Le top a faim de lectures fringales et de relations toxiques, mais il est bien sûr toujours permis d'aller voir ailleurs. **T.St.**

**Source:** Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 359 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 86 579 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras: les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *Lakestone tome 2* représentent 50% de *l'Heure des prédateurs*.

## Rendez-vous

Samedi, Nathalie Azoulai parle de *Toutes les vies de Théo* (P.O.L) à 11 heures à la Librairie du marché à Deauville (place du Marché, 14800), et Samy Langeron (*le Chant du merle humain*, Verdier) discute avec Olivia Rosenthal (*Une femme sur un fil*, Verticales) à 18h30 à Groix, à la librairie Sextant (9 place du Leurhé, 56590). Mardi à 19 heures, Marie N'Diaye est à la librairie Compagnie (58 rue des Ecoles, 75005) et présente *le Bon Denis* (Mercure de France).

## COMMENT ÇA S'ÉCRIT

# Constance Lagrange, dans le lit de Moïsche et Sara

Par MATHIEU LINDON

**O**n peut rire de tout (sauf de sa mère), titre dont la limitation est mensongère comme on va voir, ramène les juifs à une caractéristique qui ne les caractérise pas ces temps-ci : l'humour. Divisé en cinq parties sous les égides successives de Moïse, Jésus, Marx, Freud et Einstein, l'album est constitué d'histoires juives que Constance Lagrange, née en 1991, n'a pas inventées mais illustre en une page et parfois un seul dessin. Les généreuses prières adressées au Mur des lamentations se heurtent de fait à un mur. Pas inédites, ces blagues ne sont cependant pas très connues, la preuve étant que celle qui l'est le plus ne l'est pas puisqu'elle détourne l'histoire originelle. Un fils à qui sa mère a offert deux cravates craint qu'elle lui reproche de ne pas aimer l'autre s'il porte l'une. «Mets les deux en même temps», dit la femme. Et la mère : «Ta femme te dit de mettre deux cravates et tu le fais ? Oy, je t'avais bien dit qu'elle allait te rendre fou !» Constance Lagrange explique son projet dans le dossier de presse. «J'aime l'idée que le rire est la seule chose que l'on peut emporter avec soi et transmettre aux générations suivantes, quels que soient les endroits où les aléas de l'histoire nous trimballent...» Elle a vite compris que l'efficacité d'un dessin ne tenait pas à sa beauté «académique». «Ce qui compte, c'est l'instantanéité, la justesse, la simplicité! Comme pour une blague d'ailleurs. [...] Quand on raconte une blague, on dit juste : "C'est Moïsche et Sara qui sont au lit et qui discutent..."» Racontons-en quelquesunes, de ces blagues. Sur la paresse.

«Rien», répond l'homme à la femme qui lui demande ce qu'il fait aujourd'hui. «— C'est déjà ce que tu as fait hier. — Eh bien, je n'avais pas fini.» Et aussi : «Je n'en peux plus de toi, Isaac, tu n'es qu'un paresseux ! Je veux que tu partes de notre maison. — Tu me fais ma valise ?» Sur l'argent, le rabbin annonçant qu'il y a un trou dans le toit de la synagogue : «La bonne nouvelle est que nous avons l'argent pour le réparer ! La mauvaise est qu'il est dans vos poches.» En quatrième de couverture : «— Comment reconnaître un juif ? — Quand on lui raconte une blague, il dit toujours qu'il la connaît, mais dans une meilleure version.» Et puis le mauvais goût dont on ne pourrait pas rire si on soupçonnait que ça puisse tomber sous les yeux d'antisémites. Au paradis, deux hommes se tordent de rire en évoquant leurs souvenirs : «Tu te souviens quand les nazis nous ont fait descendre du train ?», «Et quand ils nous ont séparés de nos femmes et de nos enfants», «Quand ils ont lâché leurs chiens sur nous après nous avoir fait marcher dans la neige ?», jusqu'à ce que la voix de Dieu intervienne : «Hé ho, ça ne va pas de rire de cela ?» Réponse à Dieu : «Tu ne peux pas comprendre : il fallait être là.» Ivan Jablonka, coordinateur éditorial du projet, écrit dans sa préface intitulée «L'Urgence de rire de soi» : «Ne laissez à personne le privilège de se moquer de vous. Et traitez vos ennemis avec indulgence : on ne leur a pas appris à rire quand ils étaient petits.» ◆

**CONSTANCE LAGRANGE**  
ON PEUT RIRE DE TOUT (SAUF DE SA MÈRE) Dargaud, 120 pp., 21,50 €.

Pourquoi vous, les Juifs, êtes-vous si pressés de marier vos filles ?

Parce qu'il y a très longtemps, l'un de nous a tardé à marier la sienne, Marie, et cela nous a causé bien des problèmes.



Hélène Gestern et Mimi dans son jardin, en 2024. PHOTO CHLOË CAYROU-SCHNEIDER

## POURQUOI ÇA MARCHE

# Hélène Gestern, l'amie Mimi Une ode à son chat dans «Toi»

Par THOMAS STÉLANDRE

**B**audelaire et ses «grands sphinx allongés au fond des solitudes», Bukowski et «ses plus chers professeurs», Colette (dont Grasset vient de publier l'anthologie *les Chats de ma vie* dans la collection «Les Cahiers rouges») et ses «matous», mais aussi William Burroughs (voir *Entre chats*), Doris Lessing (voir *les Chats en particulier*), Ernest Hemingway, Maurice Genevoix, Yves Navarre, Georges Perec... Les écrivains et leurs chats, ce n'est pas nouveau, c'est une grande histoire. Hélène Gestern, qui consacre *Toi* à sa relation avec sa persane (texte et photos), ne dira pas le contraire et donne une piste d'explication. «Le chat, écrit-elle, semble avoir été taillé pour tenir compagnie aux écrivains. Il est silencieux, discret, peu exigeant, se promène et s'autonettoie comme un grand.» Pourquoi chat marche.

### 1 Quel est son nom ?

Dans la rubrique «Chats» du site [helene-gestern.net](http://helene-gestern.net) (tenu par l'autrice elle-même), rappelons la réflexion suivante : «L'un des plaisirs les plus subtils de l'adoption d'un animal réside dans le moment où on le nomme». Hélène n'a pas choisi d'appeler Mimi «Mimi». Il se trouve que c'était le nom que sa voisine Charlotte, première adop-

tante de l'errante pas trop farouche, lui avait donné. «Mimi tu étais, Mimi tu es restée, petit lion.» Apparue il y a une dizaine d'années sur la terrasse de l'écrivaine, elle y a pris ses aises et fait depuis le bonheur de sa propriétaire élue. Aussi connue sous les surnoms «Catou, chaton, ma douce, Doucette» (et même «Queen Mimi» pour l'ami Serge), ce n'est pas n'importe qui. «Des éditeurs connus, des écrivains célèbres, des grandes historiennes me demandent des nouvelles de toi.» Avant elle, Hélène Gestern a eu un certain Zeugma. On est littéraire ou on ne l'est pas.

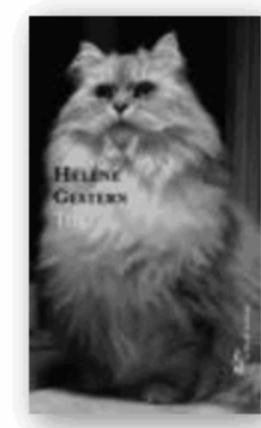
### 2 A qui ne s'adresse-t-on pas ?

*Toi* s'ouvre sur un avertissement. A ceux «qui pensent «Ce n'est qu'un animal», qui trouvent ridicule de s'attacher autant à un chat ou à un chien, qui ne comprennent pas qu'on les pleure lorsqu'ils meurent, vous parlent d'euthanasie à la première contrainte» ou «confondent être animé et peluche» : ce livre n'est pas pour vous. Hélène Gestern est toutefois lucide (et l'a déjà évoqué ailleurs dans son œuvre) : son amour débordant pour les animaux prend de la place. S'agissant en l'occurrence des félin (ou plutôt d'une en particulier), et en réaction à l'épouvantail de la «folle à chats», elle se contente de noter en

passant «qu'on se moque beaucoup moins des hommes seuls avec leur chien, et pourtant je crois savoir qu'ils sont quelques-uns». Et puis après tout, quel est le problème? Gestern est droite et digne : «J'aime qui je veux, comme je veux, au degré que je veux.»

### 3 Comment va-t-elle ?

Mimi est diabétique et sourde. Elle souffre d'arthrose et de la «maladie des gros miaou» liée à une déorientation chronique. *Toi* est un livre sur une amitié entre une femme et une chatte et c'est aussi un livre sur le soin, le care, avec les hauts et les bas, la routine, les obsessions, l'envie d'y croire, l'oubli de soi. Il y a «finalement très peu de différence entre veiller sur un animal malade et veiller sur un être humain malade». L'air de rien, Hélène Gestern dit aussi beaucoup d'elle-même. ◆



**HÉLÈNE GESTERN**  
*TOI*  
Seuil «Le bar de la sirène», 96 pp., 14 € (ebook : 9,99 €).

A gauche et au milieu : chez Savane & Mousson. A droite : au restaurant Osè African cuisine.

Par  
**BALLA FOFANA**  
Photos **STÉPHANE**  
**LAGOUTTE**

**L**e concept de Tasty Crousty est simple : une barquette blindée remplit de riz et de poulet pané, surmontés de sauces secrètes. Au choix, une version sucrée aigre-douce, ou une légèrement relevée. Dans la gargote sans place assise ouverte depuis le 10 avril sur l'avenue de Saint-Ouen dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement parisien, la première franchise intra-muros de l'enseigne, ça charbonne sévère. A la caisse, deux jeunes hommes en survêtement noir encaissent, avec la froideur arrogante des commerces florissants qui ne vivent que pour débiter et tenir leur promesse d'une barquette à 8 euros servie en moins de dix minutes, une fois bravée la longue file d'attente.

Vêtu d'un ensemble en jean bien taillé, Abderrahman savoure l'ouverture parisienne de «l'adresse qui a rendu tout le monde fou». «J'allais chez ma famille à Cergy rien que pour en manger», relate celui qui vient d'atteindre la majorité. «C'est bien gras, bien street mais ça change des kebabs, des tacos et des smash burgers», commente Julie, 16 ans, écouteurs noirs sur bonnet noir. «Et t'en as pour ton argent. Avec ma pote, on la mange à deux, et des fois, on ne dîne pas le soir», détaille la lycéenne.

#### **Sans chichis**

Plébiscité en masse depuis l'été 2024 sur TikTok, Instagram ou X, l'afro bowl garde le vent en poupe neuf mois plus tard. D'abord disponible à Epinay-sur-Seine (Seine-Saint-Denis), puis à L'Haÿ-les-Roses (Val-de-Marne), l'enseigne a fait plein de bébés franchisés dans la région parisienne (Argenteuil, Aubervilliers, Champs-sur-Marne, Nanterre...). Les différents gérants ne communiquent pas sur leur commerce. A la tête de la holding qui semble détenir la marque, on trouve Galo Diallo, connu pour son travail dans la création de contenu via l'agence Smile, qui lui a valu d'être qualifié d'*«éminence grise des influenceurs»*.

Dégusté en toute hâte, sur le banc d'une station de taxis – avec une grosse cuillère en plastoc – nous en convenons, le plat a quelque chose. Ce n'est pas la graille du siècle, mais on l'éclate sans se faire prier. Tout est bien exécuté : le riz n'est pas sec, le poulet croustillant et tendre est servi avec une générosité qui vous fait vous sentir considéré. A chaque bouchée, on sent que la plâtrée de



# Les afro bowls mettent la sauce

**Tasty Crousty, Osè... En région parisienne, des enseignes surfent sur la vague des barquettes garnies à base de riz pour faire connaître la cuisine uest-africaine, mal représentée dans l'offre culinaire et qui souffre de préjugés tenaces.**

riz-poulet finit de jouer à Tetris avec nos artères. N'en déplaise à Guy Roux, l'emblématique coach de l'AJ Auxerre, on ne fera pas «doucement avec la Cristaline», on la siphonne d'une traite. Il faut au moins ça pour faire descendre le tout. Arnold, 32 ans, à l'allure athlétique, descend l'avenue avec sa barquette. «Ce sont mes petits frères qui m'ont converti. Mais j'y vais mollo. Ce sera mon cheat meal.» Comprendre la rare récréation alimentaire que s'accordent les férus de salle de

sport aux régimes hyperrestrictifs. «En tant que kainf'africain, ndlr], je comprends que ça cartonne. C'est une base de riz avec un bon poulet sans légumes, sans chichis. C'est un mix façon un peu asiatique aussi. En vrai, tout le monde s'y retrouve.» De là à en faire une porte d'entrée vers les gastronomies africaines ? «Non, faut rester sérieux ! Le Tasty Crousty, ce n'est pas une transition vers le mafé ou le thieb. Ça, je n'y crois pas. Mais alors vraiment pas», tranche Arnold.

Difficile de lui donner tort. La barquette nous fait plus penser à la graille que s'envoient les urbains des grandes métropoles ricaines. De longues queues devant un food-truck à une intersection avec une base de riz (blanc, jaune ou rouge), une viande de choix, noyée dans des sauces et saupoudrées d'herbes et d'épices. Tasty Crousty est amené à devenir une institution de la rue qui change du tout-puissant casse-croûte avalé en vitesse. Mais l'entrée des plats en sauce uest-africaine dans le quotidien des Français, comme cela a pu être le cas avec le couscous ou le bo bun, passera assurément par d'autres adresses.

Une ambition assumée ces dernières années par des enseignes qui ont surfé sur la vague des bowls pour faire connaître les classiques de la cuisine africaine, notamment à Paris. C'est le pari de Gabriel Stein, cofondateur de la chaîne de restauration rapide parisienne Osè African cuisine. Le premier restaurant a ouvert ses portes à Château-d'Eau (X<sup>e</sup> arrondissement) en 2015. Depuis, l'enseigne compte trois associés et 30 salariés répartis sur trois boutiques dans Paris. «Au départ, on voulait sortir de la cantine communautaire dédiée une clientèle issue d'un seul pays, qu'ont connu nos parents», détaille l'entrepreneur né d'une mère malgache et marié à une femme d'origines sénégalaise, malienne et guinéenne. Il poursuit : «Si on prend la communauté afrodescendante (Afrique, Caraïbes, océan Indien), il y a une proximité culinaire et culturelle importante. A nous tous, on forme une



# FOOD //

*d'aliments en commun : le riz, le manioc, le gingembre, l'arachide...»* détaille l'entrepreneuse.

L'idée d'ouvrir un restaurant afro-asiatique fait son chemin. «*On avait envie de faire découvrir à d'autres ce que nous avions découvert pendant nos stages, retrace Aïssata Fane. J'y ai tout de suite vu une opportunité de sublimer la gastronomie africaine qui souffre d'un problème d'attractivité en France.*» Le binôme se lance avec un service de traiteur événementiel. Leur idée : créer des sushis au yassa ou au mafé. «*Comme personne n'avait vu ça, ça a buzzé sur les réseaux sociaux. Très rapidement on a travaillé avec Bpifrance, Amazon, Facebook, l'ambassade des Etats-Unis*», énumère la restauratrice. Aujourd'hui, l'entreprise revendique «*plusieurs millions de chiffre d'affaires*» et plus de 30 salariés. En plus du food-truck et de son activité de traiteur, Savane & Mousson compte aussi un restaurant à Saint-Maur-des-Fossés (Val-de-Marne) et un autre à Paris XI<sup>e</sup>. Depuis peu, les bowls du camion Savane & Mousson ont été remplacés par des bentos. Pour la trentenaire, ce mix ne peut qu'être bénéfique au gain de notoriété de la gastronomie africaine dans l'Hexagone : «*On se dit que, derrière, les non-initiés auront à cœur de tester des restaurants africains et la faire entrer pleinement dans les moeurs des Français*», prophétise Aïssata Fane.

partie assez importante de la population française. Et pourtant on est super mal représentés» dans l'offre culinaire. Au lancement, l'équipe sait que la cuisine du continent souffre de préjugés tenaces. «Trop sale», «trop gras», «trop communautaire» : voilà les griefs les plus récurrents remontés par une étude de marché menée sur plus d'un millier de prospects. «*On savait qu'on devait rassurer, montrer que la cuisine africaine peut être clean, pas trop pimentée. Notre stratégie de base, c'est détruire les idées reçues en proposant du fast good*», affirme Gabriel Stein.

## «Révolution»

Après avoir réussi à attirer une génération afrodescendante, Osè plafonne. La bascule se fait en 2018. Période où le renouveau africain se fait par la musique (afrobeat) et le vêtement (wax et tissus traditionnels africains). «*On voit Beyoncé valider nos rythmes et nos looks. Les touristes afro-américains débarquent dans nos restaurants et on sent plus largement un mouvement de curiosité qui consiste à dire "si*

*j'aime les cultures africaines, quid de leurs gastronomies?"*» Ça, c'est sur le fond. Sur la forme, les pokes cartonnent (merci Pokawa), la street-food asiatique règne en maître. L'équipe d'Osè revoit sa formule. Elle fait un travail de décomposition des spécialités culinaires les plus courantes : mafé, thieb, yassa, etc. Les commandes se font désormais autour d'un bowl que les clients composent et agrémentent à leur convenance. «*Ça donne un côté transparent et accessible. Le client se sent en maîtrise. C'est ainsi que naît la formule qu'on propose encore aujourd'hui. Le bowl a été une révolution pour nous. Les gens*

*veulent du goût et une esthétique instagrammable*», se réjouit Gabriel Stein. Dans la foulée, la clientèle, rassurée, se diversifie. Osè se positionne désormais comme une cantine du midi ouverte à une clientèle de bureau avec un certain pouvoir d'achat et des chèques déjeuners. Les plats sont affichés entre 13 et 17 euros. Le prochain restaurant devrait ouvrir ses portes dans le quartier d'affaires de la Défense d'ici la fin de l'année. Tandis qu'Osè se présente comme une enseigne d'afro-street food, Savane & Mousson joue à fond la carte de la fusion. Bien que son offre soit très variée, la marque s'est fait

connaître avec ses bowls aux influences africaines et asiatiques servis dans un food-truck à l'entrée du cinéma MK2 de la Bibliothèque nationale de France. «*Nous avons eu l'idée du food-truck après le confinement. Cela nous ramène plus de souplesse, tout en variant nos sources de revenus. L'été, quand nos restaurants sont vides, le food-truck ne désemplit pas*», détaille Aïssata Fane, cofondatrice de l'entreprise. Dans ses bowls afro-asiatiques, on retrouve «*du riz, des plantains et des viandes, comme le poulet au gingembre et au miel, avec une sauce soja, ou du riz thieb avec du bœuf à la vietnamienne, des oignons et de la sauce huître. Cette carte street-food nous permet de proposer un panier moyen d'environ 17 euros*».

L'histoire de Savane & Mousson commence en 2019. Tous deux inscrits à l'école de commerce EM Lyon, Aïssata Fane, d'origine malienne, et Julien Doan, d'origine vietnamienne, se rendent respectivement en stage à Singapour et Dakar. «*Quand j'étais en Asie et lui en Afrique, on s'est rendu compte que les continents ont beaucoup*

## Afro-véganisme

Tous les indicateurs semblent être désormais au vert, les restaurants d'inspiration afro fleurissent un peu partout. Dans la grande distribution, en 2023, les acras, beignets et samoussas ont généré un chiffre d'affaires de 26,42 millions d'euros, d'après le cabinet Circana. Outre les supermarchés, l'enseigne Afrik'N'Fusion, fondée en 2011, illustre la tendance, avec ses huit restaurants à succès. Des chefs comme Mory Sacko, ancien candidat de l'émission télévisée *Top Chef*, joue également la carte de la cuisine fusion Afrique-Asie-Europe. Tandis que la cheffe Glory Kabe explore l'afro-véganisme dans les recettes qu'elle propose. En dehors de Paris, les Tontons Afros proposent une cuisine moderne et singulière dans le Vieux-Lille. A Marseille, les gastronomies africaines ont une nouvelle fois été mises à l'honneur, cette année, dans le cadre du festival culinaire et solidaire Cheffes ! qui s'est tenu mi-avril. Une effervescence qui fait dire à de nombreux acteurs du secteur que le prochain grand essor culinaire en France sera africain. ◀

## CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis





# Coparentalité À la recherche du partenaire particulier

**Face à la complexité à trouver quelqu'un avec qui concevoir et élever un enfant en dehors du couple ou de toute relation amoureuse, des sites de rencontre dédiés se multiplient.**

Par  
**LOÏS HAMARD**  
Photo **DORIAN PROST**

**S**oixante-et-onze conversations et quarante-six dates, c'est ce qu'il a fallu à Naya (1), une femme lesbienne responsable marketing, avant de tomber sur Léo (1), un homme gay agent immobilier. Six ans après leur rencontre, les deux tout juste quadra racontent leur histoire à tour de rôle, pendant que l'autre tente de dompter «la tempête» qu'incarne leur progéniture âgée de 4 ans. Un couple de parents en apparence banal, à la différence qu'il et elle ne sont, et n'ont jamais été, «ni ensemble, ni amoureux», mais coparents. «La trentaine passée, on voulait fonder une famille sans devoir attendre de rencontrer notre âme sœur», résume Naya, qui a d'abord fouillé dans son entourage, «anciens amis d'enfance pas vu depuis le collège» compris, à la recherche d'un homme avec qui se lancer dans ce projet de vie. Léo, lui, s'était même résigné à s'étaquer hétérosexuel sur les applications de rencontres amoureuses, pour ensuite expliquer son projet de coparentalité à ses dates... qui n'étaient pas emballées.

Et pour cause, la coparentalité est une démarche encore peu connue, même si elle semble de plus en plus visible, notamment dans les médias. Pour autant, aucun chiffre ne permet de quantifier l'ampleur de cette pratique en France, pas encore étudiée. Elle «relève d'un fort désir d'avoir un autre référent parental dans l'éducation de l'enfant. C'est un choix de mode de vie, une aventure humaine qui exige une coopération entre les deux adultes», explique Bruno Doublet, référent sur les questions de coparentalité pour l'Association des parents et futurs parents gays et lesbiens (APGL) et

lui-même coparent. De son point de vue, ce «moyen de faire famille existe depuis toujours» – ou au moins depuis l'origine de l'APGL, en 1986, une époque où la PMA était réservée partout en Europe aux seuls couples hétéros mariés. Bien que la coparentalité ait «perdu du terrain depuis l'ouverture de la PMA aux femmes seules et aux couples lesbiens en 2021», le militant de l'APGL constate des schémas de coparentalité «polymorphes, avec différentes combinaisons possibles, incluant des personnes trans ou plus que deux parents».

## Match

Pour former cette coparentalité, encore faut-il trouver un deuxième parent. Face à la complexité de cette recherche, de plus en plus de personnes se tournent vers des sites internet dédiés ou des groupes sur les réseaux sociaux. C'est ainsi que Naya et Léo, tous les deux lillois d'origine, finissent, «un peu désespérés», par s'inscrire sur Coparentalys.com, où ils finiront par matcher. Après plusieurs mois de discussion et de temps passé ensemble, les deux cadres cohabitent quelque temps, et décident finalement de concevoir et d'élever un enfant à deux.

Cette rencontre virtuelle diffère de l'expérience de Delphine et Alexis, des amis de longue date, parents d'Anaë, 2 ans et demi. La première a d'abord fréquenté des sites de rencontres avant de trouver en son meilleur ami la bonne personne avec qui mener ce projet: «Elle trouvait ça très glauque, cette impression d'être le bidon qui porte l'enfant. Surtout en jugeant sur une photo et une description, ça fait très supermarché», retrace-t-il. Le créateur de la plateforme Coparentalys, Frédéric Bianco, qui revendique 60 000 personnes inscrites, se voit comme «un simple site de rencon-

tres thématiques, comme il en existe selon les choix politiques ou pour se faire des amis». Apparues il y a une dizaine d'années, ces plateformes dédiées à la recherche d'un coparent sont de plus en plus visibles. Au fur et à mesure, les profils qui y ont recours évoluent. Alors que Coparentalys était fréquenté à son lancement en 2014 principalement par des femmes lesbiennes, désormais, ce sont surtout des personnes hétérosexuelles de 30 à 40 ans qui en sont membres. C'est aussi vers cet âge-là qu'Adam (1) et Zélie (1) ont entrepris leur relation de coparentalité. Aujourd'hui respectivement âgés de 36 et 37 ans, ils sont coparents de Manon (1), une petite fille de 19 mois. Malgré son coming out gay à 27 ans, Adam ne doutait pas qu'il trouverait «un moyen d'avoir un enfant», mais après avoir suivi «les processus complexes et coûteux de GPA de [ses] copains riches», il a «commencé à faire

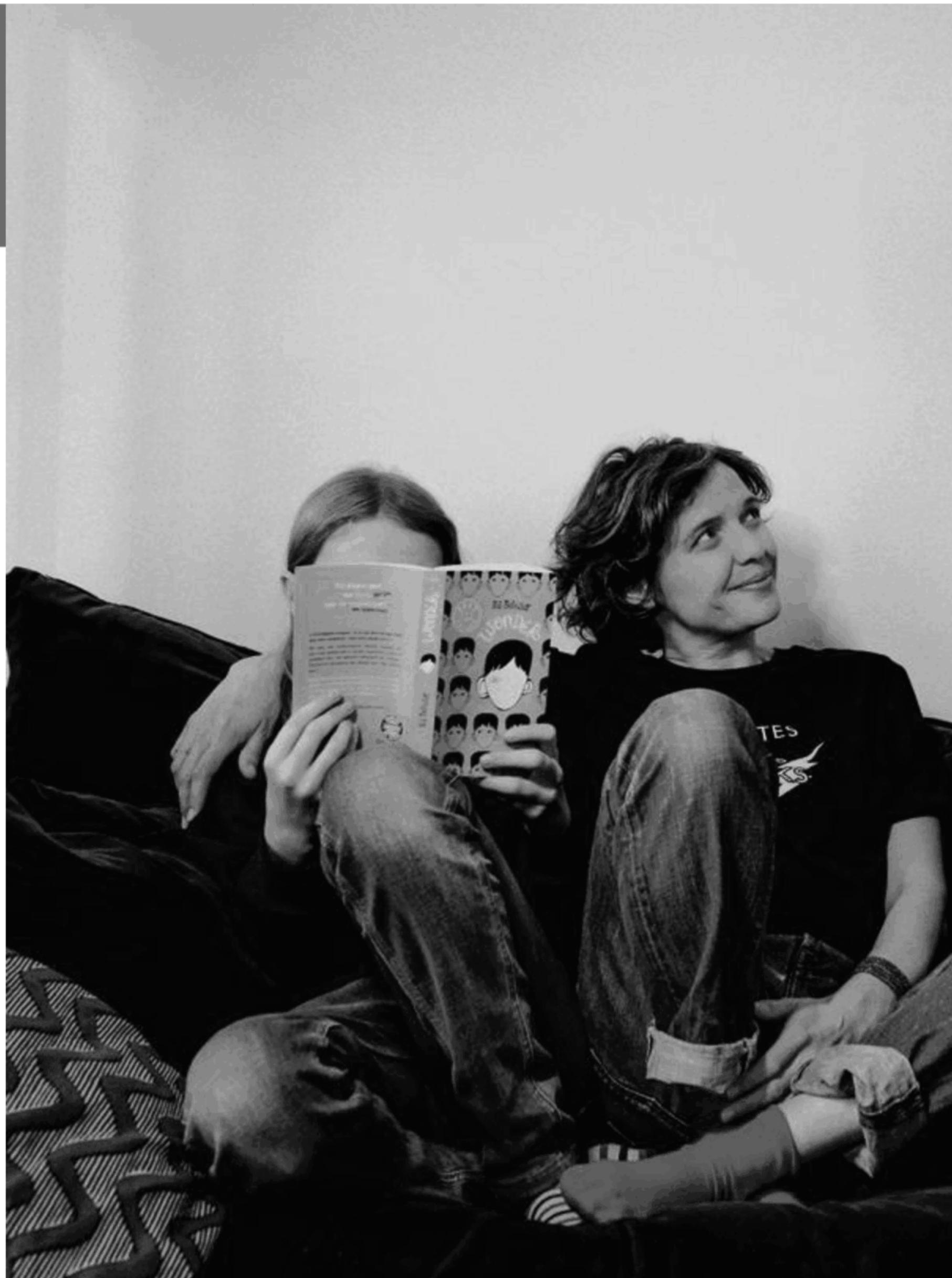
[son] deuil de la parentalité». C'était sans compter sur Zélie, une amie hétérosexuelle rencontrée lors de ses études d'urbanisme. Désireuse d'avoir un enfant, la célibataire se confronte aux délais d'attente pour un don anonyme en France, et aux sinuex parcours d'obtention de gamètes en Belgique.

Quand elle parle à Adam de ses périéties, l'idée ne met pas longtemps à germer. «A mes yeux, c'était la femme la plus évidente et stable pour avoir un enfant», raconte Adam. A plusieurs reprises, il avait pensé faire un enfant avec une de ses amies, «mais il y avait trop d'attente ou d'affect, j'allais combler un rôle de couple alors que je voulais vraiment une coparentalité». Ce qu'il a désormais avec Zélie, qui habite à 150 mètres de chez lui: «On fonctionne comme un couple divorcé, mais qui s'aime bien», résume le trentenaire. Peu importe qui est derrière le duo éducatif, pour la loi, la coparentalité

n'existe pas. Du moins, le droit français prévoit que seuls les parents biologiques ont l'autorité parentale (quand il y a eu reconnaissance de l'enfant à la naissance), ou les parents adoptifs. Ce qui peut donc poser des problèmes, notamment dans une coparentalité à plus de deux personnes, avec le deuxième père ou l'autre mère.

## Charte

Pour Adam, célibataire au moment de la première discussion avec Zélie mais désormais en couple, «il y a une place pour mon compagnon dans l'éducation de ma fille, mais pas de rôle officiel». Reste à savoir comment Manon va appeler le conjoint de son père. «C'est un peu le sujet du moment», témoigne Adam, pensif. Pour atténuer le flou autour de ces nouvelles manières de faire famille, établir une charte de coparentalité est de plus en plus répandu chez les





**Marie, 43 ans,  
et Camille, 44 ans,  
élèvent ensemble  
Léonore  
et Charlotte.**

futurs coparents. L'idée ? «Brasser divers sujets pour se mettre d'accord sur les conditions d'éducation de l'enfant», en abordant la religion, le lien avec la famille, la résolution de conflits et le mode de garde en cas de séparation. Cet outil n'a «aucune valeur juridique», rappelle l'ancienne avocate en droit de la famille Noémie Khenkine-Sonigo, qui regrette le «sentiment de contractualisation induit» alors «qu'on ne peut pas savoir comment on réagira une fois l'enfant né». Adam et Zélie, eux, ont «établi ce qu'il se passerait selon différents scénarios», comme un déménagement ou un conflit ouvert, tout en ayant conscience que «ça n'est qu'une base».

Pour Alexis, être le plus informé possible est peut-être la clé. Le père d'Anaë a créé la Copacarte, une plateforme privée qui met notamment en lien des coparents et futurs coparents, leur permettant ainsi d'échanger et de se rencontrer. «Au

quotidien, on a un peu l'impression d'être précurseur, mais on est loin d'être la première famille en coparentalité», explique celui dont le site compte une centaine de membres. Preuve en est aussi, la table ronde dédiée chaque année au sujet lors du Family Pride festival, organisé en mai par le collectif Famille.s.

Un moment important, selon Bruno Doublet, «car les enfants arc-en-ciel [nés de parents LGBT+, ndlr] ou qui vivent dans une famille en coparentalité ont besoin d'en rencontrer d'autres comme eux, de créer une communauté». Conscient que ce modèle «marginal et authentique, questionnant la famille» peut déranger, le bénévole de l'APGL reste convaincu que «c'est l'occasion d'être parent comme on le veut, et toujours dans le respect de l'intérêt de l'enfant». ▶

(1) Les prénoms ont été modifiés.

# RADAR/

## «Nos filles sont sœurs»

**Marie, rédactrice à la mairie de Paris, et son épouse Camille, assistante de direction, racontent comment elles élèvent ensemble Léonore, 13 ans, et Charlotte, 6 ans. Elles les ont eues, chacune, avec leurs meilleurs amis, gays eux aussi.**

**M**arie : «A 29 ans, je me sens prête à être mère. J'ai envie qu'il y ait un papa, mais pas hétéro. Via des groupes de coparentalité, je rencontre deux couples de garçons, le contact se passe super bien. J'en parle à Samuel, mon meilleur ami, lors d'une soirée arrosée. Je pars, et il me poursuit dans la rue : «Je veux que tu sois la mère de mes enfants !» Evidemment, j'accepte. En juin 2011, on fait la première insémination. Ça marche du premier coup. Léonore naît début 2012. Je veux l'appeler Léo, Samuel s'y oppose : «Elle a déjà une mère gouine et un père gay, donnons-lui au moins un prénom de fille !» Aujourd'hui, Léo – finalement, on l'appelle plus Léo que Léonore – a 13 ans. C'est une petite fille curieuse et solaire.

**Camille :** «Quand je rencontre Marie, Léo a 1 an et demi. Je deviens vite sa deuxième maman, ça se passe de manière évidente. Avec mon meilleur ami, Richard, on parle de temps en temps de faire un enfant ensemble, un jour. Pour lui comme pour moi, voir Léo grandir est le détonateur : un enfant entre amis, c'est faisable, et ça se passe bien. C'est une décision qu'on prend d'abord ensemble avec Marie, et Richard sera le père. Je fais une première fausse couche, puis une deuxième. La troisième fois est la bonne. Le jour de l'accouchement, Marie et Richard sont tous les deux présents.

Avec Richard, notre coparentalité est fondée sur le modèle de notre amitié : joyeuse et insouciante. Et ça marche, notre amitié est assez solide pour ça. On ne compte pas les jours, les heures, qui paie quoi au quotidien. Tout fonctionne, le partage des week-ends, des vacances, qui sont plaquées sur celles de Léo. Quand elle est avec son père, Charlotte est avec le sien. La coparentalité, c'est une organisation similaire à celle d'un couple hétéro divorcé. «Ça ne t'embête pas de faire un enfant pour ne pas l'avoir à temps plein ?» : ça, c'est bien une question qui m'énerve. Je le prends comme une petite homophobie déguisée. Les gens oublient que, quand les enfants ne sont pas là, on pense quand même tout le temps à eux, on continue d'organiser leur quotidien. Aujourd'hui, Charlotte est au CP et on a réussi à faire en sorte que son école soit pile poil entre l'appartement de son père et le nôtre. Nos filles passent d'un foyer à l'autre sans problème.

**M. :** «La coparentalité, c'est aussi une complémentarité plus puissante que celle d'une famille nucléaire, et pour les enfants c'est une richesse et un potentiel de transmission incroyable ! Je suis plutôt une maman permissive, Samuel donne plus de cadre. Il a aussi apporté à Léo la passion de la lecture. Samuel et Camille sont des épiciuriens, Léo a le goût des bonnes et belles choses. Pour son anniversaire, de la part de ses copines, elle a même eu de la nourriture en cadeau !

**C. :** «Charlotte est la fille de Marie comme Léo est la mienne. Nos filles sont sœurs, et elles n'auraient pas l'idée de se considérer autrement. La génétique, on s'en fout !

**M. :** «Léonore et Charlotte sont deux petites filles ouvertes et drôles. Elles sont gâtées et aimées. Nous sommes leurs mères, mais aussi leurs complices. Mais le fait que je n'aie pas de reconnaissance officielle de Charlotte, comme Camille n'en a pas dans celle de Léo, c'est un sujet de tension entre nous. Il manque un statut de coparent dans les familles comme la nôtre. Et la relation de sœurs de Léo et Charlotte devrait, aux yeux de la loi, être protégée.

**C. :** «Je ne me fais aucun souci. S'il m'arrive quelque chose, jamais Richard ne privera Marie de voir Charlotte. Mais statutairement, c'est vrai, ça reste hyperprécaire. Il faudrait que j'adopte Léonore, et que Marie adopte Charlotte. Le principe, c'est l'adoption simple, qui permet tout à fait d'avoir un troisième parent. Dans notre cas, l'adoption plénière est impossible, il faut que l'un des parents renonce à l'autorité parentale. Des familles à plus de deux parents, la société le comprend, mais pas la loi.

**M. :** «Quand on s'engueule avec Camille, on se dit : «Regarde un peu comme notre famille est super, je nous verrais, je voudrais la même !» C'est un argument d'autorité qui nous réconcilie. On n'a jamais parlé de ce qu'on ferait en cas de divorce, on ne peut pas l'imaginer, on n'a aucune envie de se séparer. Je me dis qu'on aurait la maturité de protéger nos filles et leur relation. On n'a pas le droit d'être défaillantes, de se foirer.

**C. :** «Je nous trouve badass avec ma femme et mes filles. On est tellement heureuses d'être une équipe de filles !»

Recueilli par  
**ISABELLE MERCIER**



Ces entreprises se chargent de commander, livrer, stocker vos trouvailles à votre place.

# Acheter au Japon depuis son canapé, et ainsi de suite

*genre de site, c'est plus facile de trouver des pièces qui lui plaisent.»*

Le secteur des proxys est encore difficile à cerner car relativement confidentiel. Mais on devine, au vu de certains chiffres diffusés, que l'activité de ces sites d'e-commerce est dynamique. C'est le cas de Zenmarket, fondée en 2014 par des entrepreneurs ukrainiens. En janvier, dans une interview au média Net Keizai, son directeur, Slovei Viatcheslav, évoquait une forte croissance de son business avec un exercice 2024 s'élevant à 15,3 milliards de yens (environ 95 millions d'euros), notamment grâce au marché de l'occasion en plein boom. Il n'est pas rare que certains collectionneurs utilisent ces services pour enchérir sur des plateformes

autrefois difficiles d'accès. C'est particulièrement le cas au Japon, où le gouvernement a l'ambition de quadrupler la quantité de contenus vendus à l'étranger d'ici 2033 (mangas, anime, jeux vidéo...) Une aubaine pour ces plateformes, dont Buyee, propriété du groupe Beenos, qui s'est vantée fin 2024 dans un communiqué de sa capacité à «aider les entreprises japonaises à entrer sur le marché de l'e-commerce transfrontalier».

Pour le sociologue et spécialiste du commerce Vincent Chabault, la pratique est caractéristique de notre tendance à la surconsommation. «Il y a une logique identitaire et individualiste derrière tout ça. Les fringues, par exemple, jouent un rôle dans la construction de notre iden-

tité. C'est pour cette raison que vous voulez absolument cette pièce rare, quasi unique ou personnalisée», explique l'auteur de *Sociologie du commerce* (éd. Armand Colin, 2024). Pour vous la procurer, vous allez employer tous les moyens possibles, dont l'utilisation de ce type de plateforme.»

En témoigne l'existence des *daigou*, «des particuliers chinois – des étudiants ou des travailleurs qualifiés immigrés – qui achètent des produits de luxe et des cosmétiques de marque française», écrit-il dans son livre. Ceux-ci sont ensuite revendus en Chine par l'intermédiaire de l'application Wechat, en petites quantités, pour contourner les tarifs douaniers. «C'est la mondialisation par le bas, développe l'universi-

**Grâce aux proxys, ces services en ligne qui se sont implantés ces dix dernières années, il est aujourd'hui possible d'acheter des produits habituellement introuvables en France. Une tendance qui pousse à la consommation et une preuve du développement du soft power japonais.**

Par

**JULIEN MARSAUT**  
Collage **ANNE HOREL**

Il est si mignon, Snoopy, dans son uniforme de conducteur de train. Fin mars, un internaute américain demande de l'aide sur le site communautaire Reddit pour se procurer un porte-clé à l'effigie du célèbre chien de bande dessinée, en collaboration avec le musée ferroviaire de Saitama. Une édition limitée, disponible uniquement au Japon. Impossible pour lui de le commander depuis les Etats-Unis. Coup de chance, un utilisateur lui propose de lui filer un coup de main. Pour les connaisseurs, ça s'appelle «faire le proxy». Une paire de pompes disponible outre-Atlantique vous fait de l'œil mais aucun magasin ne livre en Europe? Il suffit de tomber sur un intermédiaire de bonne volonté. Si l'idée n'est pas nouvelle, celle-ci s'est transformée ces dix dernières années à mesure que la fièvre de l'e-commerce gagnait le monde entier. Zenmarket, Buyee, Shipito, Blackship... On ne compte plus le nombre de plateformes dédiées, s'affranchissant des limites du commerce mondial. Plus besoin d'aller quémander de l'aide sur d'obscurs forums. Ces entreprises se chargent de commander, livrer, stocker voire négocier vos précieuses trouvailles à votre place, moyennant une commission.

**Confidentiel.** Hippolyte fait partie de ces adeptes de l'achat sans frontières. L'infirmier d'une trentaine d'années, installé près de Toulouse, est un grand amateur de mode japonaise. Mais il n'existe pas de magasins spécialisés près de chez lui. Il a donc trouvé la parade: «J'ai commandé à plusieurs reprises sur Buyee des pièces que je n'arrivais pas à acheter en France ou alors à des prix délirants.» Comme une paire de Moonstar, une marque de sneakers connue des amateurs, ou des fringues «à la coupe un peu ample» pour sa copine: «Elle n'est pas du genre à trop fouiller donc avec ce

taire. Le numérique favorise ce genre de transactions, d'autant plus dans des pays où la culture de la consommation est très développée.»

Consoles retro, figurines en plastique, vinyles dédicacés... Disposant d'un soft power hors du commun, les produits venant des Etats-Unis et du Japon sont surreprésentés. En 2020, une carte Pokémon a par exemple été vendue aux enchères à un Américain via la plateforme Zenplus – une extension de Zenmarket – pour la somme aberrante de 230 000 dollars.

**Mauvais plan.** L'ubérisation n'a pas attendu pour gagner le secteur et mettre directement en contact l'acheteur et l'intermédiaire. Acheter le produit qui vous obsède, c'est le job de KingBeneth, un *personal shopper* croisé sur Reddit. Ben, qui habite au Royaume-Uni, se fait de l'argent de poche depuis bientôt deux ans en bossant en tant qu'hôte pour Shippn, une plateforme spécialisée. «Les clients utilisent mon adresse pour passer commande. A la réception de leur colis, je m'occupe moi-même des démarches administratives, comme régler les frais de port ou prendre quelques photos, avant de le réexpédier chez eux.» Le Britannique évoque des revenus confortables destinés «à se payer des vacances», sans préciser le montant.

Reste que, selon les plateformes, il peut s'avérer compliqué de s'y retrouver. Délais pouvant dépasser plusieurs semaines, taux de change désavantageux, taxes douanières insondables... Si l'on n'y prête pas attention, la bonne affaire peut vite se transformer en mauvais plan, surtout en cette période de guerre commerciale entre la Chine et les Etats-Unis. Un internaute s'est par exemple récemment plaint sur Reddit d'avoir eu à payer quasiment le prix de sa commande en frais de douane, s'élevant à environ de 150 euros. Les exemples du genre ne manquent pas.

C'est d'ailleurs l'une des raisons qui a poussé Hippolyte à ralentir la cadence. «Avant, je trouvais ça super pratique. Ça coûtaient tellement rien que si le vêtement ne m'allait pas, ça n'était pas un problème, raconte le jeune homme. Les factures douanières étaient bien moins salées, tu pouvais les esquiver. Aujourd'hui ça va moins le coup. Maintenant les livreurs viennent jusqu'à ta porte et tu ne peux pas avoir ton colis sans payer.» Avec le temps, Hippolyte a aussi décidé de moins céder aux achats compulsifs, de réduire sa consommation de vêtements. En attendant un éventuel voyage au Japon? ◀

# RADAR

## Le cancer sur un terrain de foot

Leganés, club de football de la première division espagnole, a lancé samedi une campagne de sensibilisation remarquée. Les joueurs de l'avant-dernier club de la Liga ont fait leur entrée sur la pelouse avec un short arborant le logo de l'association Testicular Cancer Society. Positionné au niveau de l'entrejambe, le logo représente deux sphères reliées par un ruban violet, symbole de la lutte contre le cancer. L'opération inédite, détournant avec humour les codes du sponsoring et baptisée #TenemosUnPar («on en a une paire») a rapidement généré des millions d'interactions sur les réseaux sociaux et de visites sur le site de la Testicular Cancer Society. Un plaidoyer viral en faveur de l'autopalpation masculine. Rappelons que le cancer des testicules touche 1 homme sur 250. **B.F.**

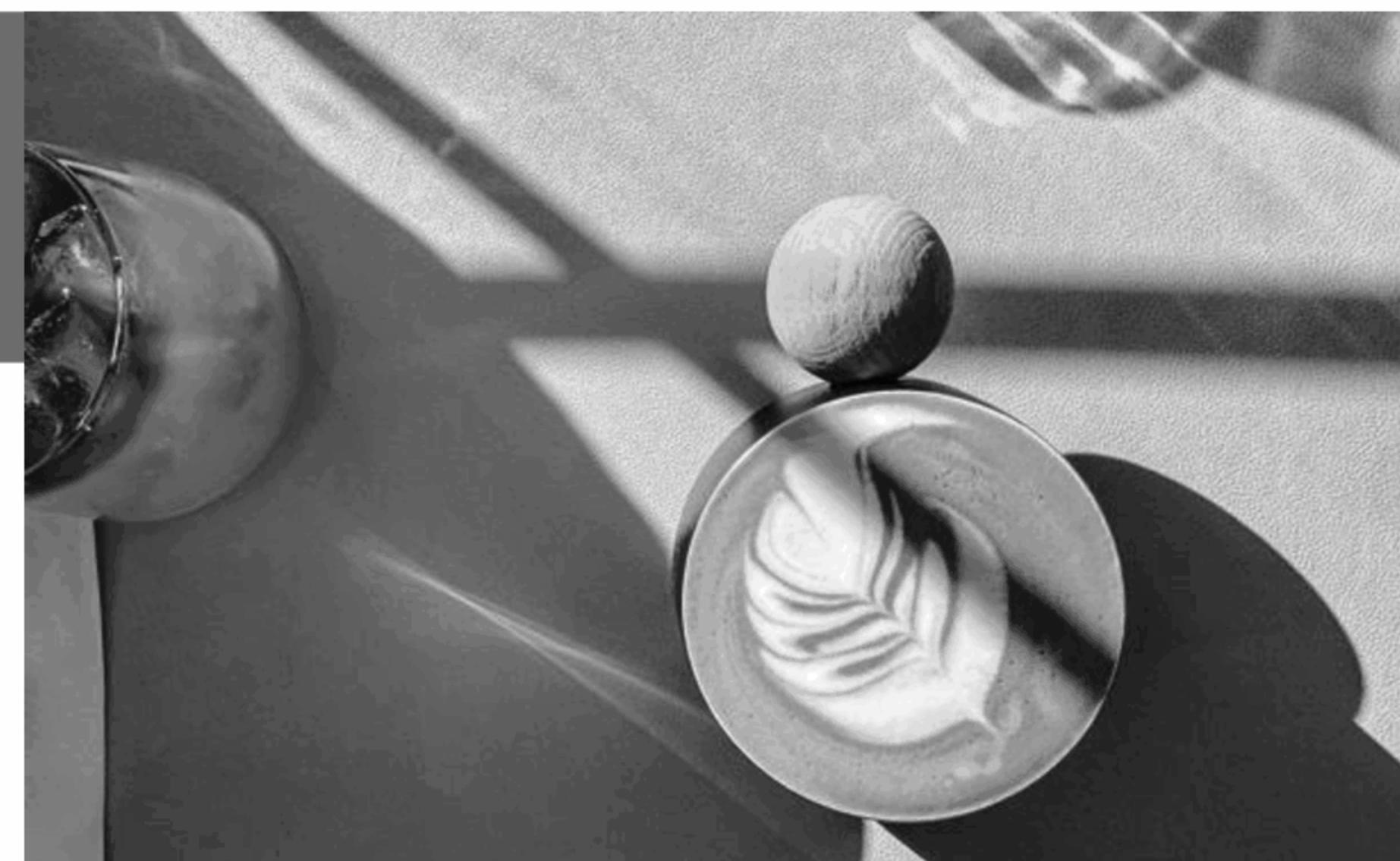
# Delulu

**Synonyme d'«allumée», ce mot désigne une personne qui prend ses fantasmes pour la réalité.**

**Le terme sert de mot-clé sur les réseaux sociaux pour les fans de «Love and Deepspace», un jeu chinois présenté comme la «première app d'amour en 3D», proposant de très séduisants boyfriends virtuels.**

## COMMENT refuser que Meta utilise nos données pour son IA

Les données des utilisateurs européens vont entraîner l'outil d'intelligence artificielle de Meta. Cela concerne tout contenu public posté depuis la création d'un compte sur Instagram, Threads et Facebook, comme les photos et leurs légendes, ou les commentaires laissés. Les messages privés et les comptes des mineurs ne sont pas concernés, tout comme les discussions sur la messagerie WhatsApp. Si vous ne voulez pas que vos données



Le breuvage doit sa couleur à la racine à partir de laquelle il est préparé. PHOTO CAVAN IMAGES PHOTO12

## Le ube latte, la boisson saine et mauve des réseaux sociaux

Accompagnée d'une amie, un jeudi ensoleillé de la mi-avril, Sabrina s'est pointée dès l'ouverture des portes de Kapé, café philippin de la sereine rue de Malte (XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris). Et la vingtenaire, n'a qu'une hâte, attisée par la tendance relayée sur les réseaux sociaux, TikTok en tête: goûter un ube latte (6 euros).

«Je suis café addict, j'ai même une page insta perso dédiée, jette la Parisienne, tout en dégustant un breuvage de couleur mauve, mélange de café de spécialité et de lait de vache ou végétal. Dès la première gorgée, je peux dire que j'aime beaucoup.» Le ube, décliné en glaces, pâtisseries ou bois-

sons vanillées? Voici la dernière «tendance» foody du printemps si l'on en croit les médias sociaux et la presse magazine féminine. La boisson d'un violet intense, concoctée à partir d'ignames de cette teinte, se

rait en effet bourrée d'antioxydants et autres vitamines. Elle n'est préparée que dans une poignée de coffee-shops, pour la plupart parisiens et d'inspiration asiatique.

Et notamment Kapé, ouvert il y a deux ans par deux amies, Jessica Gonzales et Aurélie Vechot. «Le ube, c'est une racine, que l'on trouve aussi aux Antilles ou à la Réunion sous un autre

nom, très répandue aux Philippines pour des desserts, explique, la cofondatrice du coffee-shop. Nous, on le travaille en sirop pour des pâtisseries, comme le cookie, notre best-seller, ou des boissons.»

Aurélie Vechot

est plus circonspecte quant à la hype soudaine du produit phare de la maison, à ne pas prendre, selon elle, pour de la patate douce ou du taro.

«Il y a beaucoup de désinformation», déplore la restauratrice, qui remet les points sur les «i»: «Ça n'a rien à voir avec le matcha qui est une poudre de thé vert. Le ube est un légume qui, préparé en poudre, ne donne pas beau-

coup de goût au latte.» D'ailleurs, le matcha japonais, vert pétard, est loin d'être détrôné par son soi-disant concurrent philippin, soudainement au centre d'un nouveau business, parfois douteux en matière de provenance.

«C'est vrai que le matcha est plus tranché, on aime ou on aime pas. Mais le ube ne va pas le remplacer. Aujourd'hui, ça cartonne car c'est la découverte d'un nouveau goût fédérateur, explique Daniela Fu, cofondatrice du café Isaka (I<sup>e</sup> arrondissement). C'est doux, ni exubérant, ni extravagant. Et puis, la couleur est instagrammable.»

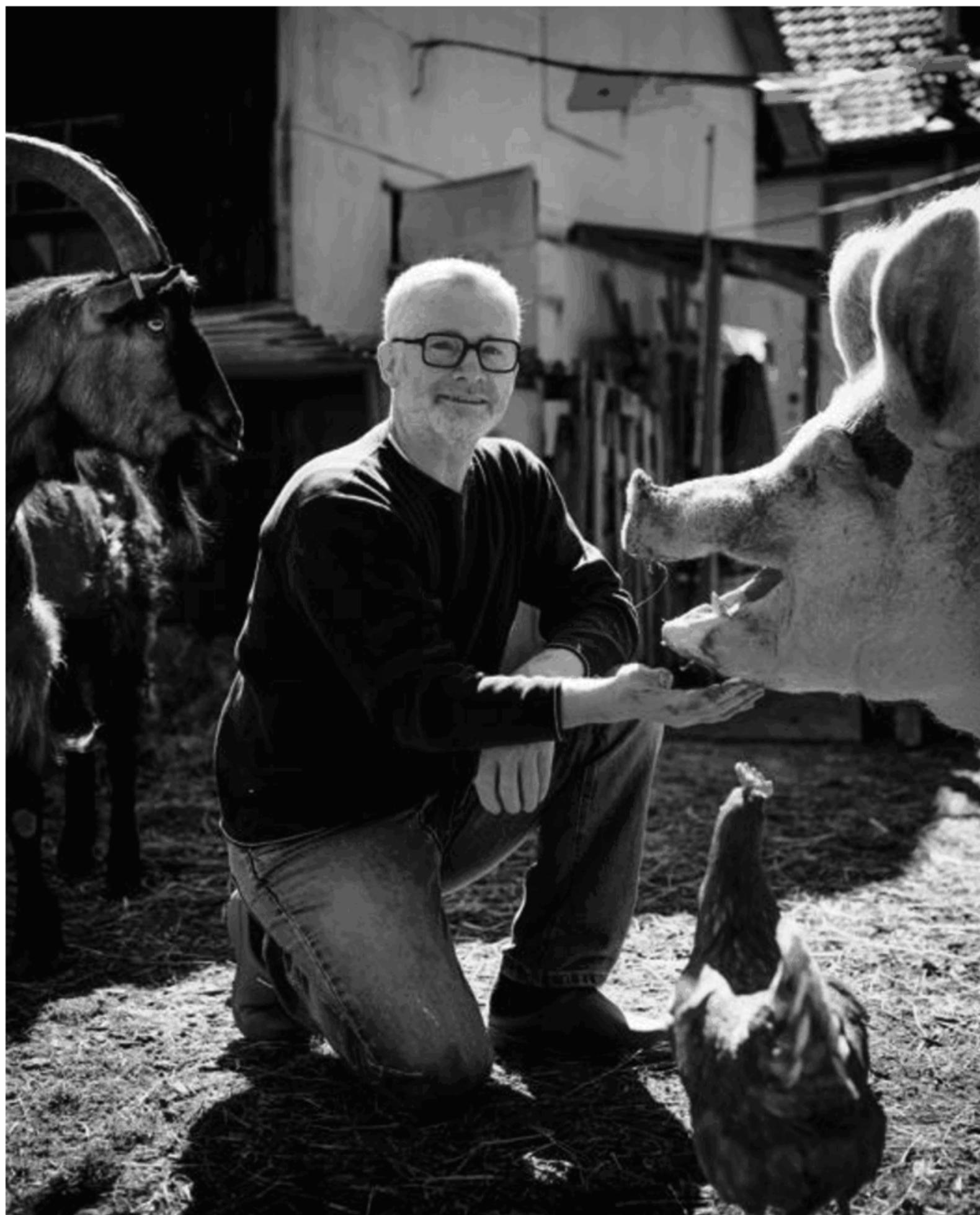
**FLORIAN BARDOU**



Plus qu'une tendance, le frémissement du marché des bunkers donne lieu à des projets qui racontent la montée en puissance du survivalisme aux Etats-Unis. Les abris souterrains font désormais partie des équipements exigés par les survivalistes plus fortunés. Un projet pharaonique mené en Virginie par l'entreprise Safe ambitionne d'inaugurer à l'été 2026 un complexe en sous-sol, ultrasécurisé et ultra-équipé. **M.Ott.** PHOTO SAFE

# De la déconfiture aux cochons

**Jean-Luc Daub** Poussé à bout par son métier, l'ancien enquêteur des abattoirs a monté un refuge où s'ébrouent poules, boucs, truies et pigeons.



D'abord, c'est Rodolphe Burger qui m'a fait le portrait de Jean-Luc Daub dans une auberge de Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin). Après être passé plusieurs fois à vélo, pendant le confinement, devant cette belle ferme à deux kilomètres de celle où il a établi son studio d'enregistrement, le musicien a fini par s'arrêter pour aller voir qui y vivait et a été accueilli en ces termes par un petit homme à lunettes : «*Je sais qui tu es. Je fais écouter ta musique à mes cochons.*» Et Burger trace les grandes lignes de ce «*François d'Assises*», ex-enquêteur des abattoirs poussé à bout par son métier. Jusqu'à cette épiphénomène : une nuit, à l'époque où il est au plus mal, il s'effondre dans une prairie. Adossé à un arbre, il sent surgir à travers l'obscurité un cheval de trait qui se dirige lentement vers lui, vient le renifler, puis croque la pomme que l'homme gardait dans sa poche. C'est cette nuit-là que la vie de Jean-Luc Daub aurait pris un tournant, une vie désormais dédiée aux animaux d'élevage qu'il recueille chez lui, les sauve d'une mort programmée. Quand il raconte son histoire, tout est plus sinueux. Il s'inquiète : «*T'arrives à comprendre le fil?*» Et s'interrompt souvent

## LE PORTRAIT

avec un sourire désolé qui veut dire qu'il a encore oublié la question, parce que dans sa tête «*ça part en arborescences*», la faute à son autisme Asperger conjugué à un trouble de l'attention. Il nous reçoit dans une dépendance chaleureuse de sa vieille maison, après les présentations avec les derniers pensionnaires du refuge : un pigeon à la patte fracturée, des boucs hardis, Marie-Claudine la poule surdouée et l'extraordinaire

Dousig, une truie aux oreilles géantes qui accourt quand on l'appelle et grogne d'aise quand je lui dis combien elle est belle. Bientôt, ces animaux seront dispatchés dans d'autres refuges. A 59 ans, épais par son handicap et criblé de dettes, il n'a plus la force de continuer. Sous le soleil qui s'impose ce jour-là dans l'étroite vallée vosgienne, la Ferme d'Henni, du nom du premier cochon sauvé en 2016, vit ses derniers instants.

Né en 1966, Jean-Luc Daub a grandi à Sainte-Marie-aux-Mines, où la forêt est toujours à deux pas. Sa mère caissière et son père ouvrier de scierie emmènent le petit garçon aux champignons, aux châtaignes, aux pissenlits... Une enfance en plein air qui prend un tournant quand les parents se sépa-

rent – il a 7 ans, le père est violent – et que Jean-Luc se retrouve catapulté à Strasbourg avec sa mère. «*On a logé dans des foyers, soupe populaire, tickets repas... Ça a été une souffrance.*» Avec le nouveau compagnon de sa mère, un musicien, ils finissent par s'installer dans une ferme non loin de la capitale alsacienne. «*Mon beau-père a voulu un cheval, des cochons, des moutons, mais c'est moi qui m'en occupais.*» Très proche de ses bêtes, il ne supporte pas d'entendre les cris des lapins qu'on tue dans la ferme voisine et vit un traumatisme quand sont abattus sous ses yeux les cochons qu'il a vus grandir. Dès que possible, il s'investit dans la SPA avant d'être débauché par l'association de protection des animaux de ferme Oaba, reconnue d'utilité publique et consultée par le ministère de l'Agriculture, pour laquelle il enquête dans les abattoirs de 1993 à 2008. «*J'étais chargé de voir si la réglementation était respectée, donc j'y allais avec des textes de loi, et pas ma sensibilité.*» Mais la souffrance animale dont il est témoin lui pèse de plus en plus. Très vite, il devient végétalien. «*Je disais : "C'est bien, vous utilisez bien le matériel, c'est conforme", mais quand je rentrais, le soir, je pleurais.*» On l'intimide souvent, parfois on l'agresse. Un employé d'abattoir, alors qu'il prend en photo l'étonnement raté d'une truie, pointe son pistolet d'abattage : «*Tu veux que je te fasse la même chose ?*» L'époque où il atterrit en psychiatrie est floue. Début d'une longue errance puisqu'il est victime d'une erreur de diagnostic, étiqueté schizophrène et lourdement médicamenteux. C'est là qu'il décide d'écrire tout ce qu'il a vu dans

les abattoirs, «*parce que j'allois très mal. Et ma douleur, c'était qu'on n'avait rien médiatisé avec l'asso, alors, je voulais laisser une trace.*» Il parle avec un sourire pudique. Sur la table, Marie-Claudine picore des miettes de bretzel. La philosophie et directrice de recherches à l'ENS-Paris Florence Burgat, qui travaille sur la question animale, a été «*bouleversée*» par son histoire et le convainc de publier ce texte sorti en 2009. Il sera auditionné à l'Assemblée nationale en 2016 par la commission d'enquête sur les conditions d'abattage, au cœur d'une période des plus intenses : en 2015, il se marie (deux ans plus tard, ce sera le divorce), sa compagne donne naissance à une fille, ils achètent la ferme, et le travail vers lequel il s'est réorienté dans un établissement public pour personnes handicapées où, là encore, il souffre d'être témoin de maltraitances, l'éreinte pour de bon. Point positif : côtoyer des autistes, auxquels il a des facilités à s'identifier, le guide enfin vers le bon diagnostic et il entame un long et pénible sevrage de son traitement. C'est à cette époque qu'a lieu la scène initiale du cheval de trait croquant la pomme. Et qu'il rencontre Henni, dans un élevage où il se promène pour le pur plaisir de voir des cochons. «*Il venait plus au contact que les autres, il avait l'un de ces regards que j'avais vus dans les abattoirs, et je me suis dit : "Là, je peux faire quelque chose."*» Une photo sur les réseaux sociaux et quelques dons plus tard, il rachète le porc fondateur et parle avec émotion du moment où l'animal a découvert son jardin : «*Il s'est dressé, il a fait "euf! euf! euf!" [il mime la bête exaltée] et il est parti en courant et il a vocalisé en même temps. Imagine ! S'ils savent montrer de la joie, la douleur, ils la vivent aussi.*»

Henni est mort l'an dernier. Et Jean-Luc Daub, après neuf années consacrées au refuge et à des centaines d'animaux secourus et choyés avec l'aide de bénévoles, n'a plus l'énergie à gérer une telle structure. Surendetté à la suite de ses interruptions de travail, vivant avec les 1014 euros mensuels de sa pension d'invalidité, il cherche – pour l'instant en vain – à vendre sa ferme pour éviter la saisie de ses biens, qui lui pend au nez d'ici à juillet. Le rêve : pouvoir repartir à zéro et prendre tout le repos que son handicap exige. Dans son camping-car, peut-être en Bretagne, une région qu'il aime beaucoup. Il tient à continuer les conférences, a de quoi écrire la suite de son livre. Pour Burgat, «*il fait partie des personnes qui sont tellement allées sur le terrain qu'on ne peut pas la lui faire, parce qu'il sait très bien ce qui se passe, et en même temps, je ne connais chez lui aucune colère. Sa relation aux animaux est plus forte que le désespoir qu'il pourrait avoir en lui, il est tellement habité que sa générosité prend le pas sur le reste.*» Marie-Claudine, désormais perchée sur le frigo, se laisse volontiers caresser. Ici, elle n'a aucune raison d'avoir peur. ▶

Par MARIE KLOCK

Photo PASCAL BASTIEN

**Répertoire**

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

**Disquaire achète au meilleur Prix****DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD  
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

**Gros Stocks et Collections****Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**

Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles

Déplacement en France

avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT  
EN ARTS ASIATIQUES**

Achète comptant  
porcelaines, statues, vases, bouddhas,  
mobilier, laques, paravents...  
Décorations asiatiques : corail, jade...

**MAISON ALEXANDRA****06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

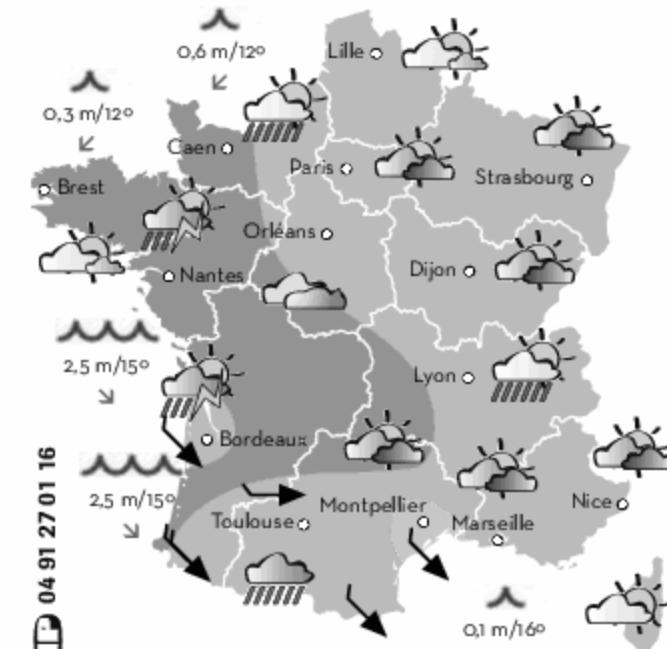
Vous voulez passer  
une annonce dans

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne  
<http://petites-annonces.liberation.fr>**SAMEDI 26**

Des averses tombent sur l'arc atlantique, de la Bretagne aux Pyrénées où il ne fait vraiment pas beau.

L'APRÈS-MIDI Le temps reste instable sur l'Ouest, surtout le long de l'arc atlantique, le pays basque et les Pyrénées avec averses et orages. Ces averses glissent vers l'Occitanie. Ailleurs, il fait doux mais le ciel est assez nuageux malgré un ressenti agréable.



Agitée Peu agitée Calme Fort Modéré Faible

**Liberation**  
est  
habileté  
pour  
toutes  
vos  
annonces  
légales  
sur les  
départements

75 93 94

de 9h à 18h au  
01 87 39 84 00  
ou par mail  
[legales-libe@teamedia.fr](mailto:legales-libe@teamedia.fr)

**DIMANCHE 27**

Belle amélioration générale malgré la persistance de nuages sur l'Est et en montagne. Averses orageuses sur les Alpes du sud et la Corse. Prudence sur le GR 20 ! Ces orages pourraient être forts, situation à suivre.

Une certaine douceur s'impose partout.  
**EN SOIRÉE** Temps instable avec des averses dans le Sud-Est plus sec au nord sous influence anticyclonique.

Agitée Peu agitée Calme Fort Modéré Faible

**meteo** www.lachainemeteo.com vos prévisions gratuites à 15 jours

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	7	17	Lyon	8	17	Alger	15	22
Caen	11	14	Bordeaux	12	17	Berlin	6	14
Brest	11	15	Toulouse	13	15	Bruxelles	7	17
Nantes	12	14	Montpellier	11	19	Jérusalem	13	20
Paris	10	18	Marseille	11	21	Londres	9	16
Strasbourg	7	18	Nice	13	19	Madrid	12	20
Dijon	10	19	Ajaccio	12	19	New York	14	17

**Liberation**[www.liberation.fr](http://www.liberation.fr)113, avenue de Choisy,  
75013 Paris  
tél: 01 88 47 98 80  
contact  
[@liberation.fr](mailto:@liberation.fr)Édité par la SARL  
Liberation  
SARL au capital de  
23 243 662 €  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
RCS Paris:  
382.028.199Principal  
actionnaire  
Presse  
Indépendante  
SASCogérants  
Dov Alfon,  
Amandine  
Bascoul-RomeuDirecteur de la  
publication  
Dov AlfonDirecteur de la  
rédaction  
Dov AlfonDirecteur délégué  
de la rédaction  
Paul QuinioDirectrices  
adjointes  
de la rédaction  
Stéphanie Aubert,  
Hamdam  
Mostafavi,  
Lauren Provost,  
Alexandra  
SchwartzbrodDirecteur artistique  
Nicolas ValoteauABONNEMENTS  
Site:  
[abo.libération.fr](http://abo.liberation.fr)  
abonnement  
[@liberation.fr](http://@liberation.fr)  
tarif abonnement  
1 an France  
métropolitaine:  
384€  
tél: 01 55 56 71 40PUBLICITÉ  
Libé plus  
113, av. de Choisy,  
75013 Paris  
publicité  
[@liberation.fr](mailto:@liberation.fr)PETITES  
ANNONCES  
& CARNET  
10, bd de Grenelle  
75015 Paris  
tél: 01 87 39 80 20  
annonces  
[@teamedia.fr](mailto:@teamedia.fr)IMPRESSION  
Midi Print  
(Gallargues), POP  
(La Courneuve),  
Nancy Print  
(Jarville), CILA  
(Héric)  
Imprimé en  
France  
Membre de  
l'ACP  
CPPAP: 1125 C  
80064. ISSN:  
0335-1793.

ACPM

LE TRI +  
FACILE

Origine du papier :

France  
Taux de fibres  
recyclées: 100%  
Papier détenteur  
de l'Eco-label  
européen N°  
FI/37/01  
Indicateur  
d'eutrophisation:  
PTot 0.009 kg/t de  
papierLa responsabilité  
du journal ne  
saurait être  
engagée en cas de  
non-restitution de  
documents.

1	2	3	4	5	6	7	8		9	10	11	12	13	14
15										16				
17										18				
19						20			21		22			
23			24		25				26		27	28		
29				30		31				32				
		33				34				35				
					36	37		38		39				
40	41	42			43		44			45		46	47	
48					49				50			51		
52				53				54		55				
	56	57			58				59	60				
61				62		63			64					
65						66								
67						68								

**HORizontalement 1.** On connaît aussi

pour avoir créé Panacée 9. Pochoiriste qui crée masqué 15. Cocktails sans alcool 16. Rendu moins calcaire 17. A la vue de tous 18. Créateur de Community 19. Pas de gagnant ! 20. La loi, c'est lui 22. Sortie à l'italienne 23. Déchirure (rip) 25. Bouts de boulons 27. Vicomtesses sans frontière 29. Le sentiment du devoir accompli 31. Numéro musical 32. Colon (très au sud) 33. Héroïne d'Uberville 34. Déjà ponctionnés 35. neilati evuelF 36. Prime à la télé 38. Bien plus que peu 40. She wants to Believe 43. Encore descendu 45. Son d'Atlanta 48. Heure de la liturgie 49. Tourné au vinaigre 50. Le O de EGOT 52. Impatient, au son 53. Coup de main, au foot 55. Auxiliaire de vie 56. Unité de distance approximative 58. De manière intrinsèque 60. \_ it (Weird Al) 61. Violences antisémites 63. Encore une avec un job de chiottes 65. Proche parent de Pop 66. Indivisible 67. Vivre de façon ordinaire 68. Pierre dans un sauna.

**VERTICalement 1.** Depuis sept jours, il n'a toujours pas les crocs 2. Prennent des virages 3. \_ pour moi (Plastic Bertrand) 4. Personnage tantôt père, tantôt roi 5. Quelles cloches ! 6. Attention aux platanes 7. Autotamponneuse 8. Vous ressentez comme une raideur ? 9. Pour introduire une évidence 10. Petite piste : on parle ici d'avions 11. Algue autour des makis 12. Mascotte japonaise mondialement connue 13. Vespa, par exemple 14. Goutte noire 21. Qui a les pleins pouvoirs 24. Mal éduqué 26. Presqu'anagramme russe 28. Adhéra à moitié 30. L'ajourné du patrimoine 32. Elle grimpe, elle grimpe, et krach ! 37. Presqu'anagramme russe 39. O pour oreille 40. Images d'Atlanta 41. La roue du temps 42. In 44. Toasts qui risquent de vous laisser beurré 46. Dénouement du Malade imaginaire 47. Garde du corps 51. Sort encore des clichés 53. Fruité du chérimolier 54. Divisée en volumes plus ou moins égaux 57. Mais c'est Bagdad ici ! 59. Station impériale 61. Porky ou Peppa 62. Elle ne manque pas de sel 64. Facteurs premiers.**Solutions du week-end dernier**

S E A N C E S	G R I P P A
A L L O A L L O	O U T R A I
B A B Y B O O M	R A S O I R
O V E E	N O B L E S
T E R	D E B
S E T S	P R E T
S O E U R	A U N A
C I S E L A I	S T I N G
C O L L I S	CH I O T T E
E C O S	P R O P H E T I E
R A T	D E S I R S
T R I P O T	V A I S
S I A M O I S E	B O Y
E D E N T E	E T R E I N T E
S E R B E S	Z I P P E E S

**Liberation**  
La boutique

Retrouvez les derniers numéros  
de «Liberation» et nos collectors  
sur notre boutique



**23 avril – 3 mai**

**10 jours de fête et de création,  
des spectacles, un bal,  
des ateliers**

---

**Caroline Guiela Nguyen**  
23–30 avril

**Valentina**

Création au TnS Production

---

**Joël Pommerat**  
23 avril – 3 mai

**Marius**

---

**Claire Lasne Darcueil**  
24–30 avril

**Je suis venu te chercher**

Création au TnS Production